B° 5
2
1
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU LITTÉRAIRE

DU

XVIIIe. SIÈCLE,

SUIVI DE

L'ÉLOGE DE LA BRUYÈRE.

Digitized by Google

On trouve chez les mêmes Libraires, les ouvrages suivans du même auteur :

Opuscules en vers et en prose, in-8°.

Discours en vers sur les voyages, couronné, en 1807, par l'Académie Française, in-8°.

Éloge de P. Corneille, couronné, en 1808, par l'Académie Française, *seconde édition*, in-8°.

La Mort de Henri IV, poème, couronné en 1809, par l'Académie du Gard, in-8°.

L'on y trouve aussi

Le Tableau littéraire de la France pendant le XVIIIe. siècle, par M. JAY. Discours qui a remporté le Prix d'Éloquence décerné par la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, dans sa Séance du 4 avril 1810. — *Prix* 1 fr. 80 c.

Oc. 21.

TABLEAU LITTÉRAIRE
DU XVIIIe SIÈCLE,

OU

ESSAI sur les grands Écrivains de ce Siècle et les progrès de l'esprit humain en France.

SUIVI DE

L'ÉLOGE DE LA BRUYÈRE,

AVEC DES NOTES ET DES DISSERTATIONS;

OUVRAGES QUI ONT REMPORTÉ LES PRIX D'ÉLOQUENCE DÉCERNÉS PAR LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DE L'INSTITUT, DANS SA SÉANCE DU 4 AVRIL 1810.

PAR

M^RIE J.-J. VICTORIN-FABRE.

PARIS.

CHEZ MICHAUD FRÈRES, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 34.

Et chez DELAUNAY, libraire, au Palais-Royal.

1810.

TABLEAU LITTÉRAIRE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

ESSAI sur les grands Écrivains de ce siècle et les progrès de l'Esprit humain en France.

. . . . . Primo avulso, non deficit alter
Aureus.

VIRG. *Æneid.* lib. VI.

Un grand Siècle vient d'expirer. Il laisse un noble héritage à la France, désormais élevée, dans la gloire des Lettres, au premier rang entre les Nations. Il laisse d'éclatans souvenirs et de vastes espérances à l'Esprit humain, dont il a hautement signalé la puissance et la grandeur.

Organe de la Nation, une illustre Académie, appelant tous les regards sur les triomphes littéraires accumulés durant le cours de cette époque célèbre, en a demandé le Tableau : et, après trois ans, elle le demande encore! et la palme la plus honorable qui jamais ait été offerte à l'émulation publique reste, après trois ans, à cueillir!.... Ce qu'aurait dû faire l'Eloquence, le zèle osera le tenter. Je me présente dans la carrière, moins excité par l'éclat d'une si glorieuse Couronne que par l'intérêt patriotique de mon sujet, et souhaitant de bien faire ou qu'un autre fasse mieux que moi.

L'Homme dont la main puissante a porté le Sceptre littéraire pendant la plus belle moitié du dix-huitième siècle, caractérisant d'un seul trait l'âge brillant qui l'avait précédé, de tous les siècles, a-t-il dit, c'est celui où l'esprit des hommes s'est le plus généralement éclairé (1). Pour moi, sans faire à mon sujet l'application de ces paroles remarquables, je

(1) Voltaire.

vais peindre et non pas juger. C'est à vous, Messieurs, c'est à la Nation, à l'Europe entière, qu'il appartient de décider si telle est en effet l'inscription que doit offrir le TABLEAU LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Dans ce tableau vont paraître d'abord ceux dont les talens ou les lumières ont embelli l'aurore de ce siècle et préparé sa splendeur : toutes les connaissances humaines, tous les genres de littérature, s'y montreront isolés, et pour ainsi dire épars. On les verra longtems ensuite se développer et s'étendre, enfin s'approcher et s'unir. Alors, portant nos regards sur le magnifique ensemble d'un siècle où tout s'agrandit en s'éclairant, il faudra nous efforcer de déterminer avec justesse la nature de ses travaux, de fixer avec précision l'étendue et les bornes de ses conquêtes. Ainsi, conduits par degrés des exemples qu'il nous laisse aux espérances qu'il nous donne, nous pourrons juger des secours qu'il a transmis lui-même à l'âge présent, pour le suivre, pour l'atteindre peut-être, dans la carrière illimitée du génie et de la gloire.

Dans les Républiques littéraires comme dans les Empires politiques, les événemens d'un siècle ont des causes plus ou moins éloignées dans les siècles précédens. Quiconque veut les apprécier avec exactitude doit considérer avant tout leur place dans l'ordre des tems, et l'impulsion qui leur fut donnée.

On remarque au seizième siècle un mouvement général imprimé à l'esprit humain chez tous les Peuples de l'Europe. Le Génie à son réveil secoue les chaînes de l'École; bientôt il se fera des aîles pour sortir du labyrinthe des Autorités (1). La Science, rappelée à l'observation et à l'indépendance, n'est plus un culte caché dans un langage symbolique, révélé par des initiations. La Théologie devient philosophique: et la Philosophie commence son apostolat pour le Genre humain, en cessant d'être un sacerdoce. L'Allemagne a son Pythagore, et le vrai Système du monde

(1) On ne veut parler ici que des Autorités scholastiques. Les Autorités religieuses furent généralement respectées par les Philosophes de cette époque.

est dévoilé : l'Angleterre enfante Bacon qui, à l'entrée de toutes les routes que la raison peut parcourir, place le flambeau de l'expérience : l'Italie des Médicis se montre l'héritière et l'émule de l'Italie des Césars ; et la France enfin s'avance vers cette gloire des Lettres dont va bientôt déchoir l'Italie (1). Les grands Modèles de l'Antiquité, qui n'avaient encore fait naître que des commentateurs, commencent à former des disciples ; et notre Langue, qui d'abord avait acquis quelque souplesse et un certain charme de naïveté, s'élève jusqu'à l'énergie dans des Satires piquantes, et dans des Odes nobles et harmonieuses jusqu'à l'élégance et au sublime.

---

(1) Il est sans doute inutile de rappeler plus longuement que le XVIIe. siècle, cet âge du génie et du goût dans la Littérature française, fut, pour la Littérature italienne, une époque remarquable de décadence et de corruption. Les Écrivains qui l'ont honorée durant le cours du XVIIIe. siècle, et qui l'honorent encore aujourd'hui, ne sont parvenus à une renommée éclatante et durable que lorsqu'ils se sont entièrement écartés des traces de leurs dangereux prédécesseurs.

Un nouveau siècle commence. Au besoin d'imiter et de croire avait succédé le besoin de connaître et d'inventer. Tandis que sur les débris du despotisme scholastique, la Philosophie (1) remonte jusqu'au doute et redescend aux systèmes, des Génies de toutes les trempes s'emparent à l'envi de cette Langue à qui ses heureux progrès présagent un perfectionnement rapide. Chacun d'eux lui donne à diverses mesures les qualités dominantes de son esprit, et notre Langue est souple et féconde : le talent pur, le goût exquis viennent ensuite, ils polissent l'œuvre du Génie ; et notre Langue est fixée. Des Poètes, des Orateurs, dignes de la Grèce et de Rome, illustrent notre Littérature : et dans les divers genres d'écrire qui tiennent plus particulièrement à l'imagination, le beau siècle de Louis, rival du siècle d'Auguste, enfante de nombreux chefs-d'œuvres

(1) Descartes. On sait qu'il déblaya, si je puis ainsi dire, la route de la vérité encombrée par de vieilles erreurs, et qu'il la sema d'erreurs nouvelles. Personne n'a mieux prouvé ce que peuvent pour la raison les chutes mêmes d'un grand homme.

qu'il faut imiter pour les égaler, et qui seraient encore des modèles lors même qu'on parviendrait à les surpasser. L'éclat dont brille la France fixe les regards de l'Univers. Et nos grands Maîtres, devenus des autorités dans toutes les littératures, consacrent enfin en Europe cette adoption des talens étrangers, cet échange des trésors de l'esprit, et ce commerce des arts qui font entrer tous les Peuples dans le partage des bienfaits de la Raison et des richesses du Génie.

Après cet âge couvert d'une gloire éblouissante, que restait-il encore à faire pour l'honneur des Lettres françaises, et les progrès de l'Esprit national ? La Langue était fixée, il est vrai, mais on pouvait l'enrichir. L'art d'écrire était connu, il avait ses modèles ; mais on pouvait l'agrandir, l'appliquer à de nouveaux objets, répandre ainsi les lumières sur de plus nombreuses classes de lecteurs, et faire d'une Nation illustrée par quelques Hommes de génie une Nation d'Hommes éclairés. Alors devait s'achever l'ouvrage du seizième et du dix-septième siècles ; ce commerce des esprits entre les Nations, se chan-

ger en une confédération de travaux et de lumières; et toutes les Républiques littéraires se réunir en un seul Empire dont les citoyens seraient partout et les limites nulle part. Voilà ce qui restait à faire au dix-huitième siècle: et c'est de là qu'il faut partir pour juger ce qu'il a fait.

Dès ses premières années, tout annonça dans les esprits un changement général, et la nouvelle direction que devaient en recevoir les Lettres. Long-tems le plus imposant de nos Rois avait recueilli sur un trône qu'environnaient alors la gloire et les plaisirs, ces tributs, les plus flatteurs que puisse obtenir un Monarque, l'admiration de ses ennemis, et l'enthousiasme de son Peuple. Les Lettres protégées par l'estime de Louis plus encore que par sa munificence, se plurent à partager l'ivresse nationale, à former la décoration d'un règne où tout parut s'embellir. Mais ces jours éclatans n'étaient plus. Tant de grandeur s'était ruinée elle-même; trop de succès avaient amené des revers. Une destinée terrible dans ses retours, semblait, à quelque prix que ce fût, vouloir abattre ce Roi

toujours plus grand que ses malheurs : elle le frappait à-la-fois dans son Empire et dans sa famille. Et le Peuple qui voyait tomber par des morts soudaines toute la race de Louis, pleurant sur le tombeau du jeune et vertueux Prince vers qui dans ses disgraces il avait élevé ses mains et ses vœux, sentait s'évanouir par degrés ses dernières espérances. Quel spectacle pour une Nation qui croyait pouvoir se confier en quarante années de prospérité ! à nos frontières les défaites, la faim dans nos remparts, et le deuil sur le Trône ! Cependant cette Nation généreuse, accoutumée long-tems à respecter Louis, semblait craindre d'ajouter aux douleurs d'un Prince qui reconnaissait ses fautes (1) : elle gardait un triste mais respectueux silence, et ne permettait point à ses plaintes de trahir ses justes terreurs. Mais le malheur et surtout les craintes conduisent à l'habitude de réfléchir. Les Esprits perdent alors cette insouciance de l'avenir qui naît de la félicité pré-

(1) On doit en excepter quelques provinces où la révolte fut excitée par la misère, et, il faut bien le dire, par la persécution.

sente : le danger de l'État, l'infortune du Peuple, tout ce qui intéresse la cause du Trône ou de la Nation, devient l'objet de toutes les pensées, et bientôt de tous les entretiens. Bientôt une raison sévère remplace ces illusions que nourrissaient les flatteries d'une destinée long-tems heureuse (1). Les Lettres devaient partager cette dernière révolution d'un règne dont elles avaient suivi toutes les vicissitudes : brillantes à son midi de la plus vive splendeur, comme lui elles s'étaient obscurcies, avec lui elles avoient paru pencher vers leur déclin.

Toutefois quelques Écrivains déjà connus sous ce règne, mais qu'on a vu depuis obtenir plus de succès et de renommée, ou suivaient encore de loin les traces de nos grands Maîtres, ou s'ouvraient des routes nouvelles

(1) Ainsi des circonstances extraordinaires vinrent hâter à cette époque la marche secrète de l'esprit humain qui, chez les peuples comme dans les individus, est presque toujours conduit par les Arts d'imagination aux Sciences de raisonnement.

dans lesquelles on devait les suivre un jour. Parmi eux, ou plutôt à leur tête, se plaçait dès-lors un homme qui, dans le Siècle des Créations littéraires, n'avait été qu'un bel esprit, qui, dans le Siècle naissant des Créations philosophiques, fut un esprit supérieur.

C'était le sage Fontenelle, qui n'eut jamais dans son style le coloris de l'imagination, mais qui, toujours ingénieux, souvent lucide avec concision, et juste avec finesse, semblait appelé, par le genre même de son talent, à développer dans une analyse facile ces systêmes dont l'enchaînement est le résultat d'une méditation profonde, et à répandre le jour d'une raison calme et méthodique sur ces vérités que le génie conçoit par de soudaines illuminations.

Avec ce caractère d'esprit et de talent, il fallait que Fontenelle entrât dans la carrière des Sciences pour obtenir la gloire des Lettres, et qu'il devînt Philosophe pour être bon Écrivain. Jusqu'alors tous les Siècles célèbres avaient paru marcher à la suite de quelques

esprits créateurs : Fontenelle n'a rien créé, si ce n'est peut-être l'esprit de son siècle. Il n'a point ce feu du génie qui agite les ames et élève les Nations ; mais sa raison lumineuse réfléchit les clartés du génie. Marchant lui-même à ce nouveau jour qu'il répandait sans le produire, il invita son siècle à le suivre, et il en fut devancé. Panégyriste des Héros et des Apôtres de la Science, il introduisit dans le monde la mémoire de ces grands Hommes dont la vie s'était écoulée dans la retraite ; il les donna pour guides à ses Contemporains ; et au pied des statues qu'il dressait à leur gloire, il annonça l'alliance qui devait unir dans ce siècle les Sciences et les Lettres, que l'esprit philosophique rapproche pour les féconder.

Ces premières incursions des Lettres dans le domaine des Sciences, leur présageaient des conquêtes prochaines et multipliées. Les principes de la Littérature exposés dans des Rhétoriques (1), surpassées depuis sans doute,

(1) Le *Traité des Études*, les *Réflexions sur la Poésie, la Peinture et la Musique*, etc.

mais alors placées au premier rang, annonçaient aussi les progrès réservés dans ce siècle aux Études littéraires et à l'analyse des beaux Arts. Des Historiens encore célèbres, les Rollins, les Vertots, les Bougeants, les Dubos, sans préparer toutefois la révolution mémorable qui devait bientôt s'opérer dans la manière d'écrire l'Histoire, suivaient avec goût, avec talent, les grands Modèles de l'Antiquité (1), ou s'en écartaient avec gloire. L'art des Cicérons et des Démosthènes, le véritable Art oratoire, qui, par un effet de nos institutions, ne s'était montré long-tems que dans nos Chaires évangéliques, commençait à s'introduire dans le sein de nos Tribunaux; et l'on touchait au moment où l'Éloquence philosophique, appliquée à tous les sujets, perfectionnée dans un même siècle par les talens les plus divers, allait enfin suivre dans son vol l'Éloquence religieuse qui semblait ne pouvoir plus être désormais perfectionnée.

---

(1) Les Plaidoyers de Cochin, les Harangues de d'Aguesseau, etc.

Voyez les *Notes* placées à la suite de ce Discours.

Eh ! qu'ajouter, en effet, à cette auguste Éloquence, illustrée par la dialectique sévère de Bourdaloue, par l'imagination sensible de Fénelon, par le génie ardent de Bossuet? Massillon parle, et sait lui donner des graces toutes nouvelles. Par une alliance heureuse, mais peu connue jusqu'alors, il montre à la fois dans ses discours, avec une mesure exquise, le Ministre de la parole divine, le Moraliste philosophe, l'Homme de goût, l'Homme du monde, et l'élégant Académicien. Jamais on ne porta peut-être dans aucun genre de composition oratoire, un pathétique si doux, si affectueux, si tendre, et quelquefois si touchant; une peinture de mœurs si vraie et si pénétrante, une élocution si pure et d'une aussi flatteuse harmonie. Jamais on ne sut rendre plus aimables les préceptes d'une Morale austère et sainte, dont la prédication, souvent infructueuse, méritait alors d'autant plus de respect, que les mœurs de la Cour et de la Nation s'en écartaient davantage.

Au long règne de Louis avait succédé la Régence, et au rigorisme outré des dernières années de ce règne, une licence sans frein,

suite malheureusement trop naturelle d'une austérité hypocrite. La France entière était alors dans un état de crise et de convulsion. Un *Systême* trop vaste pour n'être pas téméraire, avait agité l'État en bouleversant les Finances ; et des révolutions rapides dans les fortunes avaient causé dans les mœurs une révolution plus durable et plus funeste.

A cette époque, tout change dans les Lettres comme dans les Mœurs ; je me trompe, tout paraît changer. Si l'œil perçant du Philosophe retrouvait, au masque près, dans les Favoris de Philippe les Courtisans de Louis, un observateur attentif pouvait démêler sans peine, à travers les frivolités et l'ivresse passagère de la Nation, cette tendance des esprits vers les études sérieuses qui s'était manifestée à la suite des revers et dans les dernières années du règne de Louis XIV. Ce qui caractérise la Régence, c'est cet amour des nouveautés, ce penchant à l'innovation qu'on croirait vouloir tout détruire, et qui se borne à tout agiter. Il se montrera plus tard et avec plus d'éclat dans les recherches de nos Savans, dans les méditations de nos Philosophes ; il se fait sentir dès-lors dans notre

Littérature qu'il semble devoir corrompre, et ne fait bientôt qu'enrichir.

Dans l'Époque précédente, les plus grands maîtres avaient promulgué les Lois du goût, après les avoir suivies; à l'époque dont je parle, on voulut abroger ces Lois après les avoir violées. L'Auteur d'un Roman héroïque prétendit surpasser Homère en imitant Fénelon. A quelque prix que ce fût, il voulait avoir fait un poème; et, pour le prouver, il écrivit contre la Poésie. Au prétendu chantre de Séthos était alors uni de principes un Académicien célèbre, prosateur spirituel et facile, versificateur languissant et forcé. Pour des raisons très-différentes, mais avec un intérêt égal, l'Abbé Terrasson et La Motte décriaient la versification et les grands poètes; l'un, parce qu'il avait fait de la prose, l'autre parce qu'il avait fait des vers.

Fontenelle qui, dès-lors, avait pris sur son siècle un noble empire, favorisait par inclination, par ressentiment peut-être, les innovations que son ami ne tentait que par amour-propre. L'ennemi de Despréaux n'avait pu se

se réconcilier avec Homère. On retrouvait dans ses principes l'influence de ses préventions ; on retrouvait dans son style les traces de la fausse direction donnée à ses premiers travaux ; et, en éclairant la raison, il semblait quelquefois encore fait pour égarer le goût: adversaire dangereux de toute superstition littéraire qu'il remplaçait par des hérésies.

Opposant à leur progrès son nom, ses préceptes et son exemple, l'Auteur du Poème de la *Religion*, fidèle à la pureté des doctrines littéraires, se montra dans la versification, je ne dirai pas dans la poésie, le digne fils de Racine et le sage disciple de Despréaux. Mais, trop dépourvu d'invention dans son style comme dans ses plans, il eut des beautés soutenues, et rarement des beautes hardies ; ses pensées et ses images sont toutes de la même hauteur ; et dans sa monotonie savante, il laisse voir souvent la perfection de l'Art et la médiocrité du Talent. Pour rendre dans toute leur majesté les grandes idées religieuses, il n'avait pas ce don éminent du sublime, et, si l'on peut dire ainsi, de l'idéal dans les formes et dans les couleurs du style,

ce don fait par la nature à *son glorieux père*, et que l'étude d'un tel maître paraît avoir développé dans J. B. Rousseau.

Défenseur, comme Louis Racine, des vrais Principes littéraires, Rousseau, toujours destiné à subir ou à exercer des vengeances, devait, par son caractère, être plus redoutable au Bel-Esprit qu'il combattait sans relâche avec les armes de la satire; et il devait, par son talent, être plus utile à la cause du Goût auquel il prêtait l'appui d'une haute renommée. Le modèle de nos Poètes lyriques, il possédait à un degré très-rare toutes les parties de l'art qui ne tiennent pas à la sensibilité de l'ame et au génie de l'invention. Elève des grands Maîtres qui ont fixé parmi nous la Langue poétique, il ajouta peu à la richesse, et moins encore à la perfection qu'ils lui avaient donnée; mais il étendit à un nouveau genre cette étonnante perfection. Retenu par l'exemple de Malherbe, qu'il imite quelquefois et ne surpasse pas toujours, il s'abandonna trop rarement à la fougue, au désordre plein de mouvement et d'élévation qui font le caractère de l'Ode antique; mais une marche élégante et noble, un coloris très-

poétique, une harmonie, sinon expressive, du moins flatteuse et brillante, ont fait de ses Odes mélodieuses des ouvrages classiques, et qui restent encore au premier rang parmi les Modèles (1).

Dans ses Cantates mythologiques, qui forment une suite de tableaux tour-à-tour gracieux et sublimes, la vérité des peintures et l'éclat éblouissant des couleurs, font oublier le vide des pensées et le défaut de sentiment. Il a tenté, mais sans succès, l'Opéra et la Comédie, genres qui demandent une flexibilité de style, une souplesse et une naïveté de talent qu'il n'avait pas. Presque toujours pénible et forcé dans le dialogue et le vers comique, l'heureux émule de Malherbe ne put obtenir d'être placé parmi les vrais disciples de Molière.

Ce grand homme avait élevé la Comédie à une telle hauteur que lui seul pouvait l'y

(1) Ces Odes *mélodieuses* et véritablement *classiques* sont presque toutes renfermées dans les premiers livres de son Recueil. En parcourant les derniers, on voit par degrés la pureté de son goût se corrompre, en même tems que l'éclat de son talent s'affaiblit.

maintenir. Elle a éprouvé depuis des altérations successives qu'il importe de remarquer. Tel est cependant le prodigieux mérite de Molière, que parmi les divers talens qui ont soutenu la Comédie dans cette décadence même, il en est qui nous sembleraient sans doute être parvenus au comble de l'Art, si ce grand maître n'existait pas.

Le premier de ses successeurs, Regnard, doué d'un talent brillant et facile, et possédant à un haut degré la vivacité comique, se serait infiniment rapproché de Molière lui-même, s'il avait eu ces grands traits dont le *Contemplateur* (1) peint les mœurs et les caractères; ces vues profondes qui dévoilent les ressorts cachés des passions, et le jeu des sociétés humaines. Rarement trouve-t-on dans Reguard ces magnifiques peintures. Lors même que son sujet le conduit à les tracer, il néglige de les offrir sous un aspect philosophique; et il blesse quelquefois la morale quand il n'aurait qu'un pas à faire pour éclairer la raison. Voilà ce qui frappe sur-

(1) Nom que Boileau donnait à Molière, et que lui conservera la postérité.

tout dans le Légataire. C'est un phénomène dans les Lettres qu'un sujet si triste et si révoltant, des idées de mort, de spoliation, tournées à la plaisanterie avec une grace naturelle; une action atroce et lugubre devenue sans effort, sous la plume du Poète, un chef-d'œuvre unique d'enjouement : et, sous un autre aspect, c'est un scandale que le succès d'une pièce où tous les sentimens de la nature, tous les devoirs de la société, sont immolés à la risée publique. Combien cependant il était facile de lui donner un grand but moral! Molière l'eût fait sans doute. Si ce philosophe sublime, si l'Auteur de Tartuffe et du Misantrope, avait traité le sujet du *Légataire universel*, il n'aurait point laissé à ses successeurs le sujet du *Vieux Célibataire*. De tous les Ouvrages de Regnard c'est celui qui montre le mieux, et les prodigieuses ressources de son esprit, et les bornes de ses vues morales.

Dufresni, son contemporain, plein d'agrément et d'esprit, mais qui n'égala point Regnard et négligea trop d'imiter Molière, montra plus de sagacité que de profondeur, et moins de gaîté que de finesse.

Le Sage parut au contraire fait pour s'approcher de Molière et pour remplacer Regnard. Si, après l'auteur du Tartuffe, quelqu'un mérite d'être cité pour les grandes vues morales et la peinture énergique des mœurs, c'est l'auteur de *Turcaret;* si, après l'auteur du Légataire, quelqu'un posséda au même degré cette verve intarissable de saillies et d'enjouement, c'est l'auteur de *Crispin rival de son Maître.* Pourquoi faut-il que Le Sage se soit arrêté dès son entrée dans la carrière? Il y marchait de près sur les traces de ses deux illustres modèles.

Destouches qui vint ensuite, s'en écarta : il voulut épurer la Comédie, et on l'accuse avec raison de l'avoir rendue trop sérieuse. Un mérite qui lui est particulier entre les écrivains de son siècle, c'est ce caractère de dignité qu'il a imprimé surtout au plus célèbre de ses ouvrages, où des situations touchantes sont fondues dans l'ensemble avec ménagement, et laissent reparaître ensuite, sans l'altérer, cette gaîté franche et naturelle qui anime la vraie Comédie.

Ces situations touchantes, La Chaussée

en forma le tissu de ses compositions. Toujours plein d'intérêt et quelquefois même de pathétique, il créa, ou plutôt il renouvela parmi nous un genre qui tient à la Comédie par les personnages, à la Tragédie par la situation; genre qui justifiait à bien des égards la sévérité des Critiques, mais qui fit naître des ouvrages justement absous par le succès.

La véritable Comédie sembla dès-lors exilée; elle ne fit plus sur notre Scène que de courtes apparitions et à de longs intervalles. Parmi quelques Pièces heureuses qui rappellent un meilleur tems, s'élevèrent surtout deux Chefs-d'œuvres, l'un d'invention et de verve, l'autre de finesse et de grace, la Métromanie et le Méchant (1). Mais un pathétique bourgeois prévalut sur le Comique, et dans le Comique même on n'osa plus se livrer à la gaîté naïve et piquante, aux peintures fortes et naturelles. L'influence de

(1) Par une fatalité singulière, de tous les Poètes comiques de cette époque, ceux qui pouvaient parcourir la carrière avec le plus de gloire se sont arrêtés dès les premiers pas. Tel avait été le sort de LeSage; tel fut celui de Gresset.

la Cour de Louis XV se fit sur-tout sentir dans la Comédie qui doit offrir le tableau des mœurs.

Aux yeux de cette Cour qui n'attachait de prix aux qualités sociales que dans les manières et dans les discours, le Peintre des vrais caractères, Molière, avait trop méconnu l'urbanité française ; ses Personnages n'étaient point des gens de bonne compagnie ; ses mœurs manquaient de politesse et son dialogue d'ornemens. Chacun de nos petits Auteurs voulut passer pour être du beau monde. Les séductions de la vanité servirent encore à répandre la contagion du mauvais goût. On n'eut garde d'imiter Molière. On ne peignit pas, on ne voulut qu'ébaucher avec une grace légère des caractères sans physionomie, des mœurs indécises et artificielles. A la saillie vive et enjouée on fit succéder le froid persifflage, et le jargon néologique à la franchise du style : alors on s'arrogea le titre de Comique du bon ton. Il n'y eut à cela qu'un inconvénient, c'est que la Comédie ne fit plus rire. Ceux qui auraient pu prévenir la décadence de la scène, en furent malheureusement écartés : et ce

n'était qu'après de longues erreurs qu'elle devait enfin revenir à la nature et aux vrais principes de l'Art.

Si, malgré les divers efforts de plusieurs talens distingués, la Comédie ne put se maintenir à la hauteur où le génie l'avait élevée sous le règne de Louis XIV, il n'en fut pas de même de la Tragédie, destinée à s'ouvrir encore des routes nouvelles. Corneille et Racine ne pouvaient être surpassés; ils eurent du moins dans le dix-huitième siècle d'illustres successeurs et un rival.

Déjà vers le commencement de ce siècle avait paru un Génie inculte, il est vrai, mais fier et tragique. Corneille avait élevé l'ame, Racine affecté délicieusement le cœur; Crébillon voulut effrayer l'imagination: il s'éleva sur une scène sanglante, et le but de ses Compositions théâtrales fut la terreur. Un faux système dramatique, des intrigues sans vraisemblance, des situations forcées, des déguisemens, et tous ces petits moyens qui appartiennent plus au Romancier qu'au véritable Poète, ont trop défiguré ses Tragédies; de grands traits épars dans son style

n'y rachètent point assez les vices de l'élocution trop dépourvue de pureté, de correction et d'harmonie. Mais celui qui sut tracer les caractères de Rhadamisthe, de Palamède et de Pharasmane, dut obtenir, et mérita sans doute, des succès d'autant plus éclatans qu'il ramenait le premier sur la Scène les fortes et mâles passions que l'École dégénérée du plus parfait de nos Poètes en avait alors exilées. Heureux si, pour l'intérêt de son talent, il eût moins négligé l'étude de la Langue et des grands modèles ! Heureux surtout si, contre l'intérêt de sa renommée, l'animosité et l'envie ne l'avaient pas opposé comme un rival au Poète qui n'en devait point connaître dans ce siècle qu'il remplit tout entier de son génie et de sa gloire !

Ce Génie extraordinaire est trop vaste pour être embrassé dans son ensemble : pour mesurer son étendue, il faut d'abord la diviser. Concevez donc un Poète épique qui parcourt à-la-fois avec honneur la carrière de Virgile et celle de l'Arioste ; un Poète didactique, digne émule de Pope dans l'Épître morale, digne éleve d'Horace dans la Satire ; un Poète aimable et léger, sans

modèle comme sans émule ; enfin un Poète dramatique, célèbre par vingt-succès, illustre par six chefs-d'œuvres. Concevez encore un Historien qui crée son genre, et qui le fixe ; un Romancier qui invente sa manière, et la rend inimitable ; un rival de Cicéron dans l'Épître familière ; un Critique qui n'a point de rival. Concevez, dis-je, séparément tous ces Écrivains d'un mérite supérieur. Le Siècle qui les aurait produits seuls ne formerait-il pas une Époque glorieuse dans les Lettres ? Eh bien ! tous ces Écrivains divers qui seuls auraient illustré leur Siècle, c'est Voltaire.

Après Corneille, après Racine, il ajouta, durant quarante années, de nouveaux développemens à notre Scène tragique. Les Étrangers reprochaient à nos drames, ils leur reprochent encore, de manquer de spectacle et d'action. Ce reproche n'était que sévère ; Voltaire le rendit injuste. Le talent d'enchaîner et de multiplier les situations délicates, ou fortement théâtrales ; l'adresse de lier la pompe du Spectacle à l'intérêt des situations principales, et de frapper toujours les sens pour ébranler avec plus d'em-

pire l'imagination ; l'invention et la variété des Sujets, l'éclat et la vérité des couleurs locales ; la peinture et les contrastes des préjugés, des lumières et des habitudes des Peuples, l'élèvent au rang des plus grands Maîtres, et le distinguent entre ses égaux. Ce qui le distingue plus encore, c'est ce caractère d'utilité morale qu'il sait imprimer à toutes ses conceptions ; cet art sublime, dont la source était dans son âme comme dans son génie, de fondre la pitié dans la terreur, la raison dans le sentiment, et de faire sortir des situations les plus attendrissantes ou les plus sombres, les plus consolantes et les plus douces leçons de tolérance et d'humanité (1). Génie ardent et sensible qui, moins touchant que Racine, est quelquefois plus déchirant ; qui a moins de sublime et d'élévation que Corneille, mais

(1) Un célèbre Critique anglais qui n'est pas injuste envers Racine, n'hésite cependant pas à reconnaître dans l'Auteur d'Alzire, de Zaïre, de Mérope et de Sémiramis *le plus religieux et le plus moral de tous les Tragiques du Monde.* Voyez la *Rhétorique* de Hugues-Blair, 46e. leçon.

plus de véhémence et d'éclat ; et qui par des créations multipliées, par les combinaisons les plus théâtrales, et les mouvemens passionnés d'une imagination impétueuse et brûlante, a mérité le titre glorieux, non sans doute du plus parfait des Poètes qui se sont illustrés dans la Tragédie, mais du plus tragique de nos Poètes !

Digne rival de nos grands Maîtres dans un genre où nous n'avons point de rivaux, il est encore parmi nous, non pas le premier, mais le seul Maître, dans un genre plus étendu, plus difficile, et qu'un préjugé universel semblait pour jamais interdire à notre Langue et à l'esprit de notre Nation. La Henriade parut : elle étonna l'Europe, elle vengea la France. Toutefois cette Épopée doit être placée loin des Modèles. On y chercherait vainement les grandes proportions de la Jérusalem ou de l'Iliade. Trop bornée dans son plan, trop rapide, ou si l'on veut, trop resserrée dans sa marche, elle offre des Narrations, mais peu de Peintures, des Portraits plutôt que des Caractères, une Machine allégorique et peu de Merveilleux. Ce qui est plus remarquable,

le dramatique, cette partie de l'Art dans laquelle a excellé son Auteur, est surtout ce qui manque à la Henriade.

Gardons-nous cependant d'imiter ceux qui se plaisent à ne louer dans ce Poème, l'un des plus beaux monumens de la gloire nationale, que l'élégance des détails et la pureté du style. Ne nous étonnons pas surtout de l'enthousiasme qu'il fit naître. L'Épopée manquait à la France; un jeune homme la lui donnait : l'intolérance dont les excès avaient obscurci les dernières années du règne de Louis XIV, paraissait revivre alors dans les Actes du Ministère (1); cette Épopée offrait à la Nation le plus beau Code de Tolérance et de Politique Morale dont elle pût encore s'honorer; Ouvrage où la Religion était peinte à-la-fois si majestueuse et si touchante ! où sa cause était si bien séparée de celle du Fanatisme et de l'hypocrite ambition ! où l'on ne pouvait enfin méconnaître dans de sublimes fictions, et le Génie créateur, le véritable Génie épique, et cette Phi-

(1) Celui du duc de Bourbon.

losophie revêtue du coloris de l'imagination, qui ne caractérise pas moins Voltaire dans l'Épopée que dans la Tragédie (1).

Essaierai-je encore de saisir ce qui le caractérise le plus dans cette seconde Épopée, où il prend tous les tons et tous les styles, si piquant lorsqu'il invente, si original lors même qu'il imite, prodigue d'esprit et de pensées lorsqu'il cesse d'être riche en tableaux, et toujours fidèle aux Grâces lorsqu'il ne blesse point la pudeur? D'autres compareront peut-être à la Henriade cet ouvrage où il peint, en se jouant, mieux qu'aucun Historien, si on l'excepte lui-même, une époque singulière de l'Histoire, et les mœurs de deux grandes Nations : ils diront ce que

(1) Un nouvel Art de la Guerre, de nouveaux Cieux dévoilés par Newton, tous les progrès de la civilisation moderne, transportés dans les peintures épiques, n'étaient-ils pas encore des innovations aussi riches que hardies, non seulement dans notre langue, mais dans la poésie de toutes les Nations? Enfin ne doit-on pas avouer qu'il n'est aucune des parties de l'Art les plus négligées dans la Henriade dont elle n'offre quelquefois des exemples ou plutôt d'éclatans modèles?

l'étendue et la vivacité de son esprit gagnaient à suivre sans contrainte les caprices de son imagination, et ce qu'a perdu son talent à braver trop souvent la décence, en oubliant, ce qu'il dit lui-même, que la bienséance est une vertu. Pour moi, sans m'arrêter plus long-tems sur ce Poème trop lu, mais non trop admiré, je me borne à remarquer les nouvelles richesses que notre versification et surtout notre Poésie doivent à son illustre Auteur. Dans cette même Épopée où le vers de dix syllabes, si peu noble chez les Écrivains du règne précédent, se montre enfin si énergique, si flexible et si varié; dans ces Discours sur l'Homme, et dans ces Épîtres où sont exposés avec tant de charme, les leçons d'une haute Morale, les systèmes de la Physique et les découvertes de l'Astronomie (1); dans cette foule de pièces fugitives échappées à l'étonnante fa-

(1) Déjà vers le commencement du Siècle, on a vu Fontenelle transporter les Sciences dans le domaine de la Littérature. Louis Racine et sur-tout Voltaire, les introduisirent à leur tour dans le champ de la Poésie. Heureuses innovations qui devaient avoir sur les Lettres françaises une influence si étendue!

cilité

cilité de son génie, délices de tous les gens de goût, et auxquelles rien ne ressemble, non-seulement parmi nous, mais chez aucune Nation littéraire; enfin dans tout l'ensemble de ses ouvrages en vers que caractérisent sur-tout la soudaineté du trait, la multitude des pensées, et l'art des rapprochemens, il donne à notre langue poétique, dans tous les genres et dans tous les sujets, l'étendue et la clarté de son esprit, l'éclat, la souplesse et l'agilité de son imagination active et brillante.

Ce Génie infatigable qui semblait vouloir épuiser tous les genres de poésie, s'était emparé aussi de la plupart des genres réservés à la prose. Il écrivit l'Histoire, d'abord en habile disciple des Anciens (1), bientôt en Maître, et sur un nouveau plan. Alors s'opéra cette révolution mémorable que nous avons annoncée; alors l'Histoire ne se borna plus à la peinture des Cours, au récit des batailles et des intrigues des Cabinets : elle peignit l'esprit, les mœurs, le caractère des

(1) *L'Histoire de Charles XII.*

Peuples; elle suivit dans leur marche graduée, célébra dans leurs bienfaits, la Civilisation, les Arts et les Lumières; et devint ainsi le Tableau des progrès de l'Esprit humain. Tel fut ce Livre sur le siècle de Louis XIV, le plus beau panégyrique qu'on ait fait de la Nation; tel fut sur-tout cet Essai sur les mœurs et l'esprit de tous les Peuples, où l'Historien philosophe rend toujours présens à la pensée du Lecteur tous les Empires et tous les Siècles, ou jugés séparément, ou appréciés l'un par l'autre; interrogés sur ce qu'ils ont fait pour la science ou pour l'erreur, pour l'infortune ou pour le bonheur du Monde, et marqués, d'après leur propre témoignage, d'un signe de gloire ou d'infamie.

Chef d'une École nouvelle comme Historien, il invente un nouveau genre de Romans où les plus profondes questions de Philosophie sont développées en action, égayées par ces peintures vives et saillantes, par cette plaisanterie satirique, dont personne, mieux que lui, n'a possédé le secret. Dans ses ouvrages de critique, dans ses mélanges de philosophie, il analyse et il juge

toutes les opinions et toutes les renommées. Il parcourt les Littératures étrangères ; il transporte dans la nôtre la philosophie des Anglais, leurs lettres et leurs sciences. Il traduit et il apprécie Pope, Addisson, Milton et Shakespeare, dont l'existence nous était à peine connue : il naturalise en France les observations fécondes et l'analyse métaphysique de Loke, à une époque où la France entière est encore imbue des erreurs de Mallebranche et de Descartes : il expose avec cette clarté, l'une des qualités distinctives de son talent et de son esprit, les découvertes de Newton, lorsque Fontenelle lui-même reste constamment attaché au parti de ses anciens Maîtres, lorsque ce Jean Bernouilli, de tous les Géomètres de l'Europe le mieux fait pour apprécier ces découvertes sublimes, s'obstine à les combattre encore. Enfin, comme s'il voulait épuiser toutes les sortes de services qu'un grand Écrivain peut rendre à sa Patrie, tandis qu'une routine meurtrière arrête encore parmi nous les progrès de l'art de guérir, il annonce, il fait adopter la méthode salutaire de l'Inoculation. Homme véritablement fait, par l'activité de son imagination ardente, pour en-

flammer, pour instruire et entraîner des Français; Homme universel comme notre Littérature à l'époque où il vécut, et qui rassemble en lui seul presque tous les genres de gloire de son Siècle!

Dans ce siècle où la République des Lettres avait des Citoyens si puissans, il l'a transformée en un Empire; et toutes les conquêtes ont illustré son règne, toutes les palmes ont ombragé son trône. Du haut de ce trône auguste, il semble tenir les rênes de l'opinion publique en Europe. Tous les regards sont fixés sur lui. Les plaintes des opprimés ou leurs bénédictions, le suffrage des Nations et l'estime des Princes, viennent le chercher de toutes parts. J'aperçois dans sa retraite des Têtes couronnées, des Rois assez grands pour reconnaître en lui cette royauté nouvelle qui ne doit rien au hasard. Ils viennent accorder à ce Monarque des Lettres, le tribut de l'admiration, et n'exigent pour la Puissance que le respect de l'Amitié. Des philosophes étrangers, des hommes d'état, des ministres, tous les talens, toutes les renommées, s'empressent d'agrandir à l'envi par leurs hommages, sa

renommée prédominante : exemple mémorable des grandeurs et de l'autorité du Génie, mis une fois à sa place avant sa mort !

Un tel exemple, sans doute, devait exciter parmi les Ecrivains une émulation générale : il offrait à leurs talens de nouvelles récompenses, il fit prendre à leurs travaux une nouvelle direction. Sous le règne de Louis XIV qui sut, comme tous les Rois grands et heureux, aimer et encourager les Lettres, notre Littérature naissante dut voir le prix et le mobile de ses efforts dans l'estime et les bienfaits du Monarque. Sous le règne de Louis XV, qui n'avait pas les mêmes droits que son aïeul d'aimer et de protéger les Lettres, notre Littérature formée, et désormais sûre de sa force, trouvant partout les honneurs et une considération légitime, semble n'avoir connu pour prix et pour mobile, que le suffrage des talens supérieurs, l'estime et l'approbation publiques. Ce changement dont les effets se firent plus ou moins sentir dans toutes les classes d'Ecrivains, permit à la Littérature des vérités et des erreurs qui ne pouvaient appartenir à une époque antérieure. C'est ce qu'il ne faut ja-

mais oublier en jugeant le dix-huitième Siècle, lorsqu'on veut être juste, et n'être rien de plus. Il fut un moment où une lettre, un simple éloge, un souvenir, des vers flatteurs de Voltaire, semblèrent encourager, protéger même contre l'envie, ou exciter les talens, avec autant de puissance et plus d'éclat encore, que les bienfaits de ce Roi qui, dans le siècle précédent, rouvrait la Scène à Molière, appelait Racine à sa Cour, et répandait jusqu'au fond du Nord, sur les Arts et sur les Sciences, les témoignages de son estime pour tout ce qui était grand, sentiment qui parut en lui se confondre avec l'amour de la gloire. La Littérature du dix-septième Siècle fut celle du règne de Louis XIV; la Littérature, sous Louis XV, fut celle du siècle de Voltaire.

Cet ascendant que Voltaire avait pris sur tout son siècle dans la plupart des objets que peut embrasser l'esprit humain, Montesquieu l'obtint en Europe sur les hommes supérieurs, dans les matières les plus importantes. Jeune encore, il avait porté sur toutes les Institutions humaines un coup-d'œil pénétrant et observateur. Dans le premier de ses ouvrages,

paraissant vouloir cacher la profondeur de ses réflexions sous le voile d'une fiction ingénieuse, il sut mêler avec adresse à des peintures étrangères, l'examen de nos opinions sur des matières délicates, et rarement soumises avant lui à des discussions littéraires. On permit sans peine à des voyageurs asiatiques de se montrer peu respectueux pour quelques usages de l'Europe. En nous divertissant par leurs préjugés, ils semblaient acquérir le droit de se moquer un peu des nôtres ; et s'ils laissaient échapper des traits d'exagération, il fallait bien les pardonner à des imaginations orientales. De fréquentes allusions rendaient cette fiction plus piquante : et les fautes du Cabinet de Versailles, transportées dans le Conseil d'Ispahan, offraient de vives leçons dans ce lointain favorable à la vérité, et surtout à ceux qui la disent (1). Des peintures riantes et

(1) Voyez, par exemple, avec quelle adresse il fait l'histoire de la Révocation de l'Édit de Nantes, sans qu'une seule expression cache un moment sa pensée ou trahisse son secret, dans la 85e Lettre, qui commence par ces mots : « Tu sais, Mirza, que quelques » ministres de Cha-Soliman avaient formé le dessein

voluptueuses succèdant aux dissertations politiques ou morales, et des peintures comiques renfermées dans le même cadre avec le tableau des Empires et l'analyse des Gouvernemens, tout était création dans ce livre qu'il faudrait nommer un prodige d'esprit, si ce n'était pas plus souvent un chef-d'œuvre de génie.

A l'apparition des *Lettres Persanes*, dont le succès eut tant d'éclat, l'on dut s'étonner, et se dire : Quel genre va choisir cet Ecrivain qui semble fait pour les embellir tous ? Sil peint le vice et le ridicule, c'est la verve originale de Montaigne, le coup de pinceau de La Bruyère, le trait satirique de Pascal : s'il expose les principes d'une haute Philosophie, c'est l'éloquence du Portique, l'imagination hardie de Platon:

» d'obliger tous les Arméniens de Perse de quitter le » royaume ou de se faire Mahométans, etc. ». Usbeck expose dans cette lettre les conséquences politiques des *persécutions que les Perses ont faites aux Guèbres* : Et (*mutato nomine*, *de te fabula narratur*), on n'a rien écrit depuis, non seulement de plus ingénieux, mais de plus énergique contre *les persécutions que les Français ont faites aux Protestans.*

s'il retrace les grandes époques de l'Histoire, s'il dévoile les ressorts de la Politique, s'il pèse les droits des Peuples et les intérêts des Rois, c'est la profondeur de Tacite, *l'énergie de Machiavel.* (1)

Cependant deux années de solitude et de continuelles méditations produisent l'Ouvrage sur la grandeur et la décadence des Romains. Ce n'est plus dans cet Ouvrage, ni Montaigne, ni La Bruyère, ce n'est plus même Tacite et Machiavel; c'est le génie le plus original qui se développe tout entier, en s'ouvrant une carrière proportionnée à sa force et à son étendue. Réunissant, non par intervalles, mais toujours, la pénétration la plus vive et l'activité de l'imagination, aux recherches laborieuses, aux réflexions persévérantes, il amasse, il ordonne, il rapproche long-tems dans sa pensée toutes les

(1) Avec cette différence, entre plusieurs autres, que Machiavel se contente d'exprimer fortement sa pensée, et qu'il ne la peint jamais.

Du reste, il est sans doute inutile d'observer que les qualités supérieures qu'on attribue ici à Montesquieu, ne pouvaient s'annoncer dans les *Lettres Persanes*, que par quelques traits épars.

parties éparses et lointaines d'un vaste sujet, il en marque les points lumineux; il les parcourt ensuite d'un vol d'aigle, et ne se pose que sur les hauteurs. Ne développant que les vérités fécondes, il fait penser ce qu'il laisse à dire, *et il abrège tout, parce qu'il voit tout* (1). C'est ainsi que nous arrachant à nos siècles modernes, à nos idées de politique, de guerre et de civilisation, il met sous nos regards l'action de Rome sur l'univers, la réaction de l'univers sur Rome. Tout cet édifice de grandeur ne lui impose jamais : il a creusé autour de ses fondemens. Les accidens particuliers se montrent soumis à des causes générales. L'honneur de la conquête du monde est ôté à la fortune. Les Institutions de Rome lui soumettent l'univers. Cependant l'étendue de ses vues politiques ramène l'historien, ou plutôt le juge des Romains, à l'histoire des tems modernes. Alors dans la cause de Rome semblent intervenir toutes les Nations. Les siècles se rapprochent des siècles: les Empires se placent en présence des Empires : il leur assigne leur rang dans la mémoire des hommes ; et, les dépouillant

(1) Éloge ou plutôt Portrait de Tacite, par Montesquieu lui-même. *Esprit des Lois.*

tour-à-tour de la splendeur des succès ou des nuages du malheur, il les montre de près, et sans voile à la Postérité.

Il avait jugé les Empires, il va leur donner des Lois. Trop souvent les Publicistes, abusés par ces Fictions des Sciences qu'on appelle des systêmes, en traçant le modèle idéal des législations possibles, avaient laissé sans boussole les législations positives. La véritable Science politique attendait encore un homme qui, rassemblant sous ses yeux toutes les Institutions élevées dans les divers Ages du Monde, et retrouvant ainsi parmi les ruines des Siècles et des Empires, les fondemens légitimes de tout pacte social, posât d'une main ferme et hardie, sur ces bases éternelles, l'édifice des Gouvernemens. *Cet homme s'est rencontré.* Dans la nature des Gouvernemens il a découvert leurs principes, et de ces principes comme de leur source, il a vu découler toutes les Lois : il en a fait l'application aux besoins moraux ou physiques des peuples, et il les a partagées entre les Nations comme leur commun héritage.

Un cri d'admiration s'est élevé dans l'Europe entière. L'impulsion donnée aux esprits par Montesquieu s'est fait sentir à la fois dans les méditations philosophiques, dans les harangues parlementaires, dans les Actes ministériels, dans les Décrets des Princes et des Républiques. Les Nations étrangères étonnées de ne pas voir dans les Conseils de son Roi, et parmi les hommes d'État de sa patrie, celui qui répandait la lumière sur tous les Gouvernemens, se sont empressées de l'adopter par une reconnaissance patriotique : elles lui ont rendu des honneurs publics. Et le monument de l'Esprit des Lois, fixant les regards de tous les Peuples, soit dans ce calme de mort qu'amène un long despotisme, soit durant ces vives tempêtes que soufflent l'anarchie et les séditions, est resté comme un phare élevé sur l'océan des opinions humaines.

Si vous voulez apprécier Montesquieu comme Publiciste, souvenez-vous que de grands Politiques sont parvenus à l'immortalité pour avoir traité des fragmens de son Ouvrage. Parcourez toutes les Législations actuelles sur lesquelles il a influé des bords

du Tage à la mer Caspienne. Jetez les yeux sur le nouveau Code dont la sagesse régit les Français. Voyez comme en développant la pensée des Législateurs qui n'étaient plus, il a fécondé la pensée des Législateurs qui devaient naître. Voyez tous ces nobles principes dont aucun n'est étranger à aucune forme de Gouvernement, proclamés dans l'Esprit des Lois, adoptés par l'Univers, et dont l'empire, consacré désormais, ne pourrait s'anéantir que par le retour de la barbarie, que ces principes eux-mêmes suffiraient pour prévenir ; et pénétrés alors d'une reconnaissance respectueuse, ne vous écrierez-vous pas avec Voltaire : *Le genre humain avait perdu ses titres; Montesquieu les retrouva, et les lui rendit !*

Si vous voulez apprécier Montesquieu comme Écrivain, songez que trois grandes compositions illustrèrent son génie, et que ce furent trois créations, trois chefs-d'œuvres qui n'avaient entre eux d'autre point de ressemblance qu'une exécution supérieure. On l'accusa d'être obscur, parce que sa pensée s'enfonce quelquefois si avant dans le sujet qu'elle y demeure cachée, mais seulement

pour les esprits qui n'ont pas la force de l'y suivre. Son style, nerveux et rapide, précipite les impressions; il réveille, dans un seul trait, une succession d'idées; ou dans une image vive et inattendue, il présente tout le résultat d'une méditation lente et profonde. C'est ainsi que ce grand Homme sait donner à notre Langue ce qu'on lui disputait le plus, la précision qui s'allie à une profondeur vaste, la variété pittoresque et l'originalité des tours qui reproduisent le caractère et le mouvement des idées. En appliquant, le premier parmi nous, le grand Art d'écrire à la Politique et à la Législation, il nous enrichit à la fois d'un nouveau genre de compositions littéraires et d'un nouveau genre de style. Mais l'influence de l'Écrivain, sans être moins générale que celle du Publiciste, a été cependant et devait être moins sensible. La même force de génie qui lui soumit tant de disciples, lui rendait bien difficile de former d'heureux imitateurs.

Cet éloquent Génevois qui fit, à quarante ans, dans la république des Lettres une incursion soudaine et hostile, y trouva dès-lors établie l'autorité de Montesquieu; mais il

avait dans le caractère trop d'originalité, dans le talent, trop d'effervescence, pour n'être qu'un imitateur. Avec ce talent et ce caractère, il fallait que J.-J. Rousseau fût Chef d'école en philosophie aussi bien qu'en éloquence. Les connaissances humaines s'agrandissaient tous les jours; et tous les jours devenaient plus vives cette ardeur pour les Sciences, cette idolâtrie pour les Talens dont la France entière était le temple. Il vient jusque dans leur sanctuaire, plaider la cause de l'ignorance. La Philosophie, comme les Sciences, secouait le joug des Autorités; elle n'admettait pour preuve que l'expérience, pour arbitre que la raison; il cite la raison elle-même au tribunal de la conscience, et il lui donne pour juge le sentiment intérieur.

Dans le premier de ses Discours, ouvrage faible de composition, imparfait même de style, mais où brillaient déjà par intervalles des éclairs de son talent, il ne fit que développer ces mêmes objections contre les Sciences qu'avait élevées à la fois et victorieusement réfutées l'Auteur des Lettres Persanes. Ce qui mérite plus d'attention, et n'a pas non plus été remarqué, Rousseau, dans toute sa

Philosophie, est parti du même principe que l'Auteur de l'Esprit des Lois, tous deux commençant par établir que la formation des Sociétés a placé les hommes dans un état de guerre. Mais Montesquieu conclut de ce principe la nécessité des lois, Rousseau, leur insuffisance. Il parut vouloir détruire ce que Montesquieu voulait édifier. On le crut du moins, et l'on se trompa. Toutes ses théories philosophiques reposent sur cette opinion, qu'il est pour l'espèce humaine comme pour les individus, une époque de virilité dont elle ne peut s'écarter qu'en marchant à la décrépitude. Ce fut donc, sur ce principe, non pas à l'état d'enfance, c'est à-dire à la vie sauvage, mais à cette espèce de *siècle viril*, qu'il voulut ramener d'abord les hommes, et il écrivit sur l'éducation; bientôt les Gouvernemens eux-mêmes, et il écrivit sur la nature et sur les fondemens du Pacte Social.

Ainsi, tandis que Montesquieu s'éclairant à chaque pas du flambeau de l'expérience, se dirige constamment vers la recherche des principes applicables à l'état actuel du genre humain, Rousseau paraît trop souvent s'égarer à la poursuite des principes naturels qui, même

même en les supposant dévoilés, seraient désormais parmi les hommes peu susceptibles sans doute d'une rigoureuse application. Mais dans cette poursuite même, s'il rencontre sur sa route ces grandes vérités morales qui sont de tous les tems, et ne prescriront jamais, il les agite avec toute l'impétuosité de son ardent caractère, il les discute et les prouve avec toute la puissance de sa dialectique inexorable, et il les insinue dans l'ame avec toute la persuasion de cette sensible éloquence qui prête à la raison sévère le charme séducteur de la passion.

Il voit l'enthousiasme de la vertu, les sublimes illusions de l'honneur, et l'empire même des passions, c'est-à-dire le premier mobile, lorsqu'il est bien dirigé, de tout ce qui est grand et généreux, menacés d'une ruine prochaine par les progrès d'un froid égoïsme, d'une avilissante corruption de mœurs. Son coup-d'œil juste cette fois, et profondément philosophique, lui a fait juger qu'il est tems d'opposer aux dépravations de la débauche les erreurs même du sentiment : et la plus orageuse des passions s'exprime enfin dans notre prose avec cette flamme et

cette énergie qu'elle n'avait eues jusqu'alors que dans les chefs-d'œuvres éminens de notre poésie dramatique.

Il veut ramener les hommes à la nature ; et il rappelle dans le sein des familles les droits et les devoirs maternels. Dans les préceptes d'éducation qu'il trace pour le premier âge, il n'est souvent que l'interprète des philosophes qui l'ont dévancé ; mais ce qu'ils avaient fait voir, il le fait sentir ; ce qui n'était que prouvé, il le persuade.

Les Religions sont ébranlées par des ennemis redoutables. Il se présente comme l'Apôtre de toutes les Religions, qui renferment les grands principes de la morale naturelle. Il commande la soumission en prêchant la tolérance. Il veut du moins sauver les bases universelles de l'édifice ; il les entoure à la fois de grandeur et de bienfaisance, de vénération et d'amour. Je le demande avec confiance, quel est celui de tous les hommes qui s'est exprimé le plus dignement sur la majesté de Dieu, l'ordre de l'univers, l'ame immortelle et le prix éternel des vertus ? N'est-ce pas ce Philosophe persécuté comme

un impie, parce qu'il avoit eu le malheur de naître hors du sein de l'Eglise ? Où puisait-on avant lui, les preuves de ces vérités surnaturelles de l'existence d'un Être suprême, de la dignité et des devoirs de l'homme ? Dans des livres, dans la tradition, dans des faits plus ou moins contestés, dans des autorités saintes et respectables sans doute, mais que des peuples entiers n'admettent pas. Pour lui, c'est dans le cœur même de l'homme qu'il trouve les preuves et le besoin de ces vérités primitives. Il lui apprend ses devoirs, en lui expliquant sa nature : il rend sensible à sa raison le témoignage de sa conscience.

Une morale si persuasive semblait lui ouvrir tous les cœurs, en gagnant l'estime de ceux mêmes qui donnaient peu de confiance à ses principes de philosophie. Mais ce fut moins encore le moraliste que l'éloquent écrivain qui fit naître pour le philosophe un si vif enthousiasme, et rallia sans peine autour de lui une foule nombreuse de disciples. Sa logique était si pressante que d'excellens esprits ont pu croire qu'elle l'avait entraîné lui-même; elle était si captieuse qu'elle semblait quelquefois conduire de

l'erreur à la vérité par une chaîne non interrompue. Plus habile encore cependant à intéresser la passion qu'à subjuguer la raison, à l'éclairer ou à l'éblouir, ne pouvait-il attacher la conviction à ses idées? il savait concilier la persuasion à ses sentimens: fidèle en cela même à ses principes qui, n'admettant point de perversité originelle dans le cœur humain, et supposant que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits, devaient nécessairement le conduire à donner moins de confiance à la raison qu'au sentiment intérieur, plus inaccessible au contact des intérêts, des besoins et des convenances factices.

Qui jamais posséda comme lui cette logique des passions humaines, cette éloquence pénétrante où le raisonnement revêtu d'images, devient, en quelque sorte, palpable à nos sens, où la morale animée et fondue en sentiment, porte la persuasion par torrens dans l'esprit et dans le cœur ? Ses tours, ses mouvemens libres, hardis, pressés, éclatans, se précipitent l'un sur l'autre, et devancent l'imagination qu'ils laissent long-temps ébranlée. Dans ce tourbillon d'éloquence,

il circonvient le cœur de toutes parts, il le saisit, il l'enlève, et l'entraîne à volonté dans toutes les émotions qui l'agitent. Il passionne l'idée, l'image, la parole. Son style est l'éloquence elle-même définie par Cicéron; *c'est le mouvement continu de l'ame.* Son élocution hasardeuse avec prudence, prouve par sa richesse et sa nouveauté, qu'il est des hardiesses réservées à la prose oratoire, et qui ne sont pas du domaine de la poésie. Son harmonie toujours soutenue, toujours nouvelle, sait imiter, peindre, embellir avec vérité tous les objets de la nature, tous les mouvemens de l'imagination. Il transporte enfin dans notre prose la perfection continue des Racines et des Boileaux; perfection qui, j'ose le dire, ne se trouve point au même degré dans les prosateurs du règne de Louis, où la poésie, au contraire, fut plus parfaite dans ses chefs-d'œuvres qu'elle ne l'a jamais été depuis. Massillon, avec moins de génie que les Pascals et les Bossuets, avait eu plus de pureté, plus d'élégance, une plus savante correction. Après Massillon lui-même, et lorsque déjà Voltaire avait donné à notre langue tant de clarté, tant de grace et de souplesse, lorsque déjà

Montesquieu lui avait fait prendre à la fois la vivacité nerveuse dans sa marche, la variété pittoresque dans ses tours, Rousseau, qui ne posséda peut-être des qualités éminentes du génie que celles dont l'origine est dans une ardente sensibilité, Rousseau qui réunit toujours les ressources oratoires et les séductions de l'éloquence à la perfection de l'art d'écrire, s'est montré, par cette perfection même, je ne dirai pas le plus grand, mais le plus habile de nos prosateurs. Et la langue maniée avec tant de puissance et d'industrie par trois classiques si diversement supérieurs, aurait semblé désormais ne pouvoir plus rien acquérir, si Buffon, dès la même époque, ne l'avait encore fait voir plus pompeuse dans ses expressions, plus constamment riche dans ses couleurs, et parée quelquefois avec un excès de magnificence.

L'Historien de la nature en fut, dit-on, le Romancier : ses systèmes aujourd'hui sont désavoués par la Science; mais toujours sa noble éloquence, quoique peut-être un peu fastueuse, sera citée comme modèle, et admirée par le goût : elle lui assure un rang

entre les premiers de nos Classiques. Et quelle autre place assigner à cet homme qui peint la Nature, et dans la majesté de ses tableaux lui conserve l'empreinte divine qu'y laissa la main de son auteur? En retraçant tour-à-tour, et ces mondes lumineux qui roulent sur nos têtes, et les moindres des animaux que nous soumettons à nos lois, toujours semblable à lui-même, en se variant toujours, il paraît mériter ce mot par lequel on a voulu caractériser le créateur des Esprits célestes et des Vermisseaux : *il n'est ni plus grand dans les uns, ni plus petit dans les autres* (1). Son élévation est si naturelle qu'on ne le sent jamais s'élever; il ne s'élance pas, il plane par-dessus tous ses sujets, et semble tous les voir de la même hauteur. Il prodigue les tours de l'éloquence, sans se permettre les mouvemens oratoires; et plein de beautés qui frappent sans surprendre, il conserve toujours un tel ensemble de style que le feu de la composition est partout, et ne se montre nulle part, semblable à la clarté du jour également répandue dans l'espace.

---

(1) Ce mot est de Saint-Augustin : *Nec major in istis, nec minor in illis.*

Supérieur aux Plines et aux Aristotes dans l'histoire des animaux, de leurs mœurs et de leur industrie, il dut cette supériorité aux circonstances, plus encore peut-être qu'à son talent. Les conquêtes d'Alexandre n'avaient soumis aux observations de son illustre précepteur que les contrées de l'Asie: et l'Univers romain ne renfermait que les trois parties de l'Ancien-Monde, très-imparfaitement connu. Au contraire, les progrès du Commerce et de la Navigation mettaient, pour ainsi dire, sous les yeux de Buffon, toute la surface du Globe. Tout concourait à rendre ses travaux plus vastes et plus faciles. Digne de les partager, un ami de ce grand peintre, le modeste Daubenton, prêtait à son ardent Génie l'appui de l'expérience et les secours de l'étude. L'éclat de son éloquence parut aussi se réfléchir sur l'objet même de ses travaux, et leur donna un intérêt qui tournait encore à leur avantage. D'augustes Étrangers, des Rois mêmes, se montraient jaloux de concourir au succès de sa noble entreprise; et des climats les plus divers, il recevait à-la-fois des louanges, et, ce qui vaut beaucoup

mieux, des matériaux nécessaires, des recherches et des instructions.

Le bienfait le plus signalé de Buffon envers les Sciences physiques est de leur avoir fait part de sa gloire, et de sa considération personnelle. Il les servit beaucoup par son éloquence, beaucoup par ses méditations; il les servit encore par ses hypothèses, qui semblaient devoir les égarer. L'audace même de ses erreurs agita vivement les esprits. Dans un Siècle où les Savans ramenaient tout à l'expérience, on ne pouvait voir sans surprise le plus illustre parmi eux rétrograder vers des systèmes qui paraîtraient appartenir à ces siècles d'imagination beaucoup plus que de philosophie, où l'on dédaignait d'observer, parce qu'il était plus facile d'inventer la Nature que de la trouver, et de construire un Monde que de le connaître. Dans les siècles dont je parle, ces erreurs d'un grand Écrivain auraient pu devenir celles de la Science elle-même, et lui être long-tems funestes: elles ne furent qu'utiles dans un âge trop éclairé pour n'y pas démêler les germes d'un grand nombre de

vérités fécondes. On leur a dû peut-être cette science, jusqu'alors ignorée ou négligée parmi nous, qui, s'efforçant de découvrir l'état primitif du Globe et ses antiques révolutions, en a fait mieux étudier l'état présent et les lois éternelles.

D'ailleurs, même en supposant que l'influence de ces erreurs pouvait être contagieuse, elle fut contrebalancée, ou plutôt détruite dès ce tems là, par une influence toute contraire. Un hasard favorable aux Sciences avait rendu contemporains deux hommes qui, pour leur être également utiles, devaient paraître à la même époque, et suivre une route opposée. Tandis que le Philosophe français les rappelait à ces systèmes, faibles dédommagemens pour le Génie qui souffre à ignorer ce qu'il est impossible de savoir, un Naturaliste suédois, esprit sage, étendu, philosophique, et cependant ingénieux, les assujétissait sans retour à l'expérience, les soumettait à l'observation, et leur formait une de ces langues qu'on appelle *des Méthodes*, parce qu'elles doivent présenter, comme dans un tableau progressif, toutes les vérités successives d'une

Science. Linnée fit mieux connaître la Nature; Buffon la fit plus aimer. Une impulsion puissante et une direction sure données en même tems, des deux bouts de l'Europe, aux Sciences naturelles, pouvaient dès-lors faire pressentir leurs succès dans le monde, et leurs nouveaux progrès : progrès qui devaient être à la fois si brillans et si rapides, lorsque, par la réunion de toutes les Sciences, chacune d'elles pourrait emprunter le secours de toutes les autres; lorsque, s'alliant toutes à l'Art d'écrire, elles en auraient reçu plus d'éclat, et que se conciliant l'intérêt général, elles seraient divulguées plus ou moins à toutes les classes de la Société, non-seulement par des ouvrages écrits d'un style que les Savans n'avaient point connu jusqu'alors, mais dans des chaires publiques et par l'instruction orale; lorsqu'enfin étant appliquées à tous les Arts, à l'Agriculture, à l'Industrie, leurs résultats les moins vulgaires seraient en quelque sorte devenus le patrimoine de tous les hommes, et l'une des sources réelles de la richesse des Nations.

Les Sciences exactes elles-mêmes, suivirent cette impulsion donnée par les Lettres

et par la Philosophie à toutes les connaissances humaines. Les Théories de Newton, ses Découvertes qui devaient changer toute la face des Sciences, ne tardèrent pas à être adoptées dès qu'on put les mieux connaître. Déjà l'Académie des Sciences s'était concilié la confiance et le respect des Nations étrangères : et tandis que parmi ses membres les plus célèbres, ceux-ci sous les glaces du Pôle, ceux-là sous les feux de l'Équateur, mesuraient cet arc du Méridien qui devait fixer la figure de la Terre, cette Compagnie toujours plus illustre, voyait se signaler à l'envi dans ses Concours, ouverts seulement depuis quelques années (1), les Savans les plus renommés de l'Europe, et paraître au milieu d'eux avec gloire une femme française, digne d'être l'amie de Voltaire, et de commenter Newton.

Ce grand homme, plus admiré à mesure

(1) Ce fut sous le règne de Louis XV, en 1722, que M. Rouillé de Meslai, conseiller au Parlement, fonda un prix annuel à l'Académie des Sciences.

M. de Caylus en fonda un à l'Académie des Belles Lettres, en 1754.

qu'on l'examinait davantage, formait dès-lors parmi nous de dignes élèves et un successeur. Le Géomètre, qui dans son Traité de Dynamique, avait rapporté à un principe unique toutes les lois du mouvement, en résolvant depuis le problême de la précession des Équinoxes, faisait franchir à la Science les limites où le Génie de Newton s'était arrêté. Toutes les Sciences agrandies chaque jour par des découvertes heureuses, appliquées avec succès aux Arts mécaniques, en hâtaient le perfectionnement : et les Arts perfectionnés, en permettant d'apporter dans la construction des instrumens plus de justesse et de précision, hâtaient beaucoup à leur tour le rapide progrès des Sciences.

En expliquant les lois générales de l'Univers, Newton avait appris aux Physiciens *à n'admettre que des Théories précises et calculées* (1). Et tout ce qui est dans la Nature étendue, figure ou mouvement, fut soumis à l'appréciation rigoureuse du Calcul.

(1) Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'Esprit humain.*

Le Siècle instruit par un tel Maître, devait être celui des découvertes sans doute, mais il devait plus encore, il devait nécessairement être celui des bonnes méthodes et des grandes applications.

Loke eut bientôt, comme Newton, ses admirateurs et ses disciples. *Comme le mécanisme de l'Univers, celui de l'entendement humain fut dévoilé* (1). Bacon dont le grand génie pressentit et parut devancer les découvertes physiques de Newton, avait été le fondateur en Europe de la philosophie expérimentale, et le véritable inventeur de l'Analyse de l'Esprit humain. Depuis, Loke était remonté à l'origine de nos connaissances. Il avait prouvé que toutes nos idées ne sont que le résulat des opérations de notre intelligence sur nos sensations ou sur leurs souvenirs. Il avait démontré quelle est la nature des vérités accessibles à

(1) Je me sers ici de l'expression consacrée par l'usage : en la prenant dans un sens trop rigoureux, l'on a quelquefois prêté à des Philosophes célèbres des opinions dangereuses qu'ils étaient bien loin de professer.

cette même intelligence; ce qu'il lui est possible de connaître, et ce qu'elle est forcée d'ignorer. Pénétrant, après lui, plus avant dans la route qu'il avait ouverte, mais non pas entièrement frayée, Condillac expose avec clarté, avec précision, avec étendue, ce qu'avait découvert son maître, et ce qu'il lui avait appris à découvrir. Il trace le Tableau généalogique des idées, il en fait voir la filiation, il les représente dans ses analyses sous des formes aussi distinctes que celles des objets qui frappent les sens. Il apprécie l'influence du langage sur la justesse des pensées: et lorsqu'il n'exagère point les conséquences de ses principes, il donne à la Langue française cette exactitude rigoureuse dont le modèle n'existait nulle part. En dévoilant tout l'artifice des opérations de l'entendement, il enseigne à les diriger toutes conformément à nos facultés. Dès-lors, sa méthode analytique devient générale: il l'applique avec succès à l'Art de penser, à l'Art de raisonner, à l'Histoire, à l'Économie politique, à l'Astronomie elle-même et à la Science des calculs. D'autres imitent son exemple. Et les procédés des Arts, comme les théories et les observations des Sciences

physiques, reçoivent plus de précision de cette méthode qui est celle de l'esprit humain.

L'analyse des sensations et des idées conduisit sur-tout à l'analyse de leurs signes, ou du langage. Le même Condillac, Duclos, et ce Dumarsais si éminemment doué du caractère et de l'esprit philosophiques, en soumettant à des vues générales les principes isolés de la Grammaire, exécutèrent enfin avec justesse ce que les Écrivains de Port-Royal avaient heureusement tenté. De l'examen des principes et du mécanisme des langues, l'esprit d'Analyse s'introduisit dans la critique raisonnée des préceptes du goût. Alors parurent divers ouvrages où ces préceptes particuliers étaient réunis et coordonnés en un système général, où les beautés et les défauts des grands Maîtres étaient discutés d'après des principes méthodiques, et décomposés, pour ainsi dire, avec une sorte de précision anatomique, quelquefois trop rigoureuse : genre d'écrits estimable et utile, presque totalement inconnu au grand Siècle de Louis XIV qui, riche jusqu'à l'opulence, mais ne calculant pas ses richesses, eut plus

de

de talens que de lumières (1), et laissa moins de préceptes que d'exemples.

Durant tout le cours du dix-huitième Siècle, au contraire, les Écrivains les plus habiles se sont empressés d'initier la Nation dans les secrets de leur art. Jamais on ne prit tant de soins pour conserver la pureté de la langue et celle du goût; jamais on ne mit tant de zèle à répandre les saines doctrines. Et les ouvrages critiques de Voltaire, l'Essai sur les Éloges de Thomas, le Lycée de La Harpe, l'Art d'écrire de Condillac, les Élémens de Littérature de Marmontel, et quelques autres écrits, fruits de diverses plumes célèbres, assurent à ce Siècle dans la Rhétorique et dans la Critique littéraire, une immense supériorité.

Tandis que des genres nouveaux, ou du moins devenus tels par la manière de les traiter, agrandissaient ainsi notre Littérature, on était loin de négliger ceux qui l'avaient déjà illustrée. L'érudition même, (dont les

(1) Siècle de grands talens bien plus que de lumières. VOLT.

progrès ont été moins remarqués à cette époque, parce que l'importance des résultats faisait souvent oublier l'immensité des recherches), s'enrichissait chaque jour des découvertes fécondes, et des discussions souvent lumineuses des de Guignes, des Foncemagnes, des Saintes Palayes, et sur-tout de ce Fréret plus célèbre, parce qu'avec autant de connaissances, il a eu plus de lumières; de ce Fréret, qui remontant le cours des vieux âges, et guidé dans ce labyrinthe par le fil d'un septicisme raisonné, osa tenter de débrouiller tous les détours de l'ancienne Chronologie.

Cependant, une Société religieuse et savante, qui possédait alors dans son sein l'auteur de l'*Antiquité expliquée*, l'infatigable Montfaucon, poursuivait avec son ardeur accoutumée ses nombreux et utiles travaux. Je veux parler de cette Congrégation de Saint-Maur, dont les volumineux écrits rempliraient seuls une bibliothèque, et qui fut, parmi nous, la source de toute érudition profonde, comme la respectable École de Port-Royal l'a été de toutes les bonnes études.

L'Académie des Belles-Lettres, devenue si supérieure à elle-même et au but de son institution, avait commencé, dès les premières années du siècle (1), la publication de ses Mémoires, aujourd'hui si répandus en Europe, cités par les érudits de toutes les Nations, et qui jettent un si grand jour sur les Antiquités Historiques. Celles de la Grèce et de Rome, il est vrai, avaient été plus ou moins éclaircies : mais un voile épais couvrait encore les Antiquités Asiatiques. On vit naître alors une nouvelle Érudition qui eut pour objet de lever ce voile. Et cette Érudition nouvelle, partageant l'impulsion donnée dans ce siècle à toutes les études, fournit des matériaux immenses à ce nouveau genre d'histoire qui, caractérisant l'Esprit humain chez tous les peuples et dans tous les tems, a pour but principal de retracer l'édifice écroulé des Institutions, des Mœurs et des Croyances. Alors l'érudit et l'Historien associant leurs travaux, furent, l'un, comme l'habile ouvrier qui, d'après les éminences du sol, découvrirait une ville ensevelie, en mettrait au jour les décombres,

(1) En 1717.

des Socles, des Chapiteaux, des Colonnes tronquées et des débris de Portique ; l'autre, comme le savant Architecte qui, plaçant ces débris dans leur ordre, assemblant les restes épars du Portique, relevant la Colonne sur sa base, jugerait, d'après leurs dimensions, de la proportion des édifices, de la disposition même des rues; et, suppléant par l'analogie aux monumens encore enfouis, tenterait de donner l'ancien plan de cette ville brisée et perdue.

C'était ainsi que tous les genres de Littérature, mais plus encore toutes les Sciences, se prêtaient, dès cette époque, un riche et mutuel secours. A force de s'agrandir, elles s'étaient, pour ainsi dire, touchées; devenues enfin si vastes par tant de développemens successifs, que pour embrasser complettement l'une d'elles, il falloit emprunter quelque chose à presque toutes les autres. Alors naquit l'Encyclopédie.

Deux Hommes dont l'esprit étendu avait embrassé toutes les Sciences, frappés de cette étroite chaîne dont ils les voyaient unies,

formèrent le hardi projet de les rassembler toutes dans un même ouvrage, éternel et immense dépôt des connaissances et des erreurs humaines. L'un était ce d'Alembert qui démontra le premier, par des calculs rigoureux, la théorie de la gravitation, et qui prononça les Éloges de Massillon et de Boileau; immortel par le Discours préliminaire de l'Encyclopédie, où il traça le modèle de cet étonnant édifice tel qu'il aurait dû être, et ne fut pas élevé. L'autre était ce Diderot qu'une imagination fougueuse entraîna dans plusieurs écarts, mais qui, également versé dans les systêmes des Sciences et dans les procédés des Arts, étonne par le nombre de ses connoissances, par leur prodigieuse variété, penseur fécond, quelquefois obscur, dont la tête ardente et profonde semblait contenir toute entière cette même Encyclopédie, commencée sur un plan si riche, et proportionné au sujet. Plan trop étendu sans doute pour être dignement rempli d'un seul jet, et, dans toutes ses parties; ouvrage où trop de mains travaillèrent, mais qui, par sa nature même, doit se perfectionner d'âge en âge, et dont l'utilité réelle ne saurait être révoquée en doute par les hommes

assez instruits pour savoir combien d'inventions, de méthodes utiles se sont perdues par trait de tems, qui se seraient conservées dans un recueil de ce genre : monument de gloire pour l'époque à laquelle il fut élevé, puisque, dans l'énumération qu'il renferme des découvertes de l'Esprit humain, celles de cette même époque tiennent une place honorable : monument caractéristique de l'esprit de ce siècle universel, et dont la seule entreprise suffirait pour le distinguer entre tous les âges célèbres. Il ne fallut point de cartes aux Navigateurs, tant qu'ils se bornèrent à parcourir les côtes de nos mers européennes; mais elles leur devinrent nécessaires quand, par-delà les Colonnes d'Alcide, s'ouvrit un vaste Océan dont ils allaient explorer les Continens et les Iles. Voilà l'image des progrès et de l'état des Sciences au dix-huitième Siècle. L'Encyclopédie devait être, elle sera peut-être un jour, la Carte nautique de cet immense Océan des Sciences humaines, où il restera toujours des découvertes à faire, et de nouvelles routes à tracer : l'Encyclopédie, dès sa naissance, parut ajouter encore à cette ardeur pour les études profondes, à cet amour de la vérité, à ce zèle pour les lumières

et pour l'utilité publique, qui pouvaient bien être joués chez quelques hommes de lettres, mais qui étaient alors les mobiles connus de la Littérature entière.

Ici se présente à nos regards un spectacle tel que n'en offrirent aucun siècle, aucune littérature. Ce ne sont pas quelques Sages s'appliquant dans la retraite à multiplier leurs connaissances, à éclairer leur raison ; c'est une Nation entière qui se livre à toutes les études, accumule tous les succès. Ce ne sont pas quelques Princes favorisant la flatterie en récompensant les arts souvent introduits dans les cours sous le sauf-conduit de la louange, et payés pour prendre la livrée du maître ; c'est une Nation entière qui protège tous les arts. Ce ne sont pas quelques honneurs passagers, individuels, accordés par la puissance, obtenus par la faveur ; c'est une nouvelle noblesse proclamée par tout un peuple, la noblesse des talens ; c'est une nouvelle dignité reconnue par tout un peuple, la dignité du génie ; c'est un empire nouveau, celui de la raison et des lumières.

Cette admiration pour les talens, cette activité des esprits, se propagent dans la France

entière. On dirait à son enthousiasme, que la Nation est assemblée pour discuter ses intérêts les plus chers; et les grands Ecrivains de cette époque se présentent à l'imagination comme des Orateurs introduits dans son sein, moins pour obtenir ses suffrages que pour éclairer ses discussions.

C'est devant ce concours de la Nation que Buffon trace l'histoire de l'Homme et de la Nature; que Voltaire peint le génie et le caractère des Peuples; que Montesquieu révèle la pensée et fixe les devoirs des Législateurs; que Rousseau dévoile le cœur de l'homme, et proclame les principes d'une morale éternelle.

Un autre, écrivant l'histoire des établissemens européens en Asie et dans le Nouveau-Monde, attire sur ses travaux l'attention intéressée de toutes les Puissances maritimes et commerciales (1). Un autre, empruntant la voix d'un illustre Citoyen d'A-

(1) Raynal, justement célèbre, non pour de vaines déclamations condamnées par le goût comme par la sagesse, mais pour ses recherches toujours profondes et ses vues souvent lumineuses.

thènes, montre dans les seuls principes d'une morale raisonnée, les véritables ressorts d'un sage Gouvernement (1). Un autre, plus entreprenant, cherche dans un ouvrage sur l'Esprit humain, des bases universelles et constantes à la Morale elle-même et à la Législation (2). D'autres enfin appellent

(1) Les *Entretiens de Phocion*, par Mabli, le plus loué, mais non pas selon moi, le meilleur de ses ouvrages. Les *Observations sur l'Histoire de France* me paraissent, je l'avoue, fort supérieures, et le véritable titre de Mabli à une gloire durable. Il y a dans ce livre des connaissances et, ce qui vaut mieux, des lumières. Nul encore n'a répandu plus de jour sur les origines et les révolutions de nos institutions monarchiques : et l'on sait que ses réflexions sur les règnes où la prérogative royale a pris le plus d'accroissement, ne sont pas indignes, malgré quelques erreurs, d'être méditées par les Philosophes et par les Hommes d'État.

(2) Helvétius. Heureux si, dans l'Ouvrage célèbre où il développe avec éclat des vérités très-fécondes, il n'avait pas revêtu d'un style ingénieux et rapide une doctrine désolante ou du moins de funestes erreurs! Comment cette ame noble et généreuse a-t-elle donc paru confondre l'amour de soi-même et l'égoïsme? Pourquoi, donnant pour mobile aux actions humaines l'intérêt, cet homme dont la vie fut toujours pure, n'a-t-il pas su démêler en lui-même cet *intérêt moral* sans lequel on n'expliquera jamais une conduite vertueuse? Ses actions ont réfuté son Livre; il s'était calomnié.

l'attention de tous les hommes éclairés et la vigilance du Gouvernement sur l'industrie, sur le commerce, et plus encore sur l'agriculture, trop négligée par Colbert. Ils remontent à toutes les sources de la richesse des nations, préparent dans nos finances des réformes salutaires, autorisent dans leur siècle de passagères erreurs, et laissent à la postérité des bienfaits durables.

Unissant donc leurs efforts, consacrant leurs veilles à l'étude générale de la Nature, de l'Homme, de la Morale, de l'Administration ou des Lois, tous ces Ecrivains philosophes semblaient se proposer un but plus utile que la fortune, plus grand que la renommée. Ainsi passa dans leurs mains le sceptre de l'opinion publique. Une Nation passionnée pour la gloire et pour les plaisirs, sembla l'offrir par acclamation à ceux qui faisaient alors et ses plus nobles plaisirs, et sa plus éclatante, ou plutôt son unique gloire.

Tandis que ce Peuple sensible et grand, fait pour tous les genres de triomphes, mais alors retenu par une Administration faible,

trop au-dessous de lui-même et de ses destinées, n'éprouvait plus que des revers, ses Philosophes, ses Ecrivains, conservaient et agrandissaient encore en Europe sa réputation, que ses Généraux et ses Ministres semblaient devoir avilir. En donnant tant de splendeur à son existence nationale, ils embellissaient aussi les jours de son existence civile. Ils avaient fait de Paris la véritable Métropole des lettres, des connaissances humaines; et les hommes instruits, les savans dans les genres les plus divers, qui venaient de toutes les parties du Monde étudier dans son sein la philosophie ou les arts, s'y trouvaient tous dans leur patrie.

Le Théâtre offrait à leurs yeux les plus ravissans spectacles. La révolution que le génie de Voltaire avait faite dans le Poème tragique, le talent des le Kains, des Clairons et des Dumesnils l'opérait dans sa représentation. Ils y mettaient plus d'action, d'éclat et de véhémence. La vérité de leur jeu, leur déclamation savante, faisaient paraître dans tout leur lustre les chefs-d'œuvres de ce grand Maître, et savaient encore embellir d'autres ouvrages inférieurs sans doute, mais bien

supérieurs du moins aux drames long-tems fameux, de tous ces tragiques efféminés qui dans le siècle même de Racine, avaient osé se disputer les débris de son héritage. Le Franc voyait se multiplier les représentations de Didon; Saurin, de Spartacus; Lemierre, d'Hypermnestre; Dubelloy, du Siége de Calais; la Harpe écrivait Mélanie; et Guimond de la Touche devenait célèbre par le succès de la seule Iphigénie en Tauride.

L'étranger qui venait dans nos murs chercher des lumières et des plaisirs, passait-il de ces spectacles enchanteurs dans nos cercles alors célèbres, il y trouvait encore la Littérature et les Arts; des gens de lettres qui possédaient les agrémens, l'urbanité de l'homme du monde; des gens du monde et des femmes même, en qui l'on reconnoissait l'habitude de réfléchir et le goût raisonné de l'homme de lettres. Ces études, ces lumières brillaient dans tous les entretiens, animaient toutes les réunions. La célébrité d'un bon ouvrage en devançait la publication; ses lectures étaient des fêtes, son apparition un événement public. Chaque jour voyait s'ouvrir de nouvelles Sociétés littéraires, se former de

nouveaux établissemens favorables au progrès des connaissances humaines. Il semblait que l'amour-propre de la Nation ne trouvant point alors d'alimens dans les faits d'armes et dans les événemens de la Politique, se fût retranché tout entier dans les succès de la Littérature.

Bien au-dessus de toutes ces réunions, qui cependant méritent un souvenir, l'Académie Française, environnée de la considération publique, brillait depuis le milieu du Siècle, d'un éclat qu'elle n'avait jamais eu auparavant, lors même que sous le règne de Louis, elle possédait dans son sein les Bossuets et les Fénélons, les Corneilles et les Racines. Ses séances, long-tems désertes, étaient devenues en quelque sorte un spectacle national, qui rappelait, sans les égaler, les solennités littéraires de la Grèce. Les discours de réception ne se bornaient plus à un vain protocole de louanges et de remercîmens. Des questions utiles aux lettres ou à la philosophie s'y trouvaient quelquefois traitées avec autant de justesse que d'élégance. On abandonnait dans les concours ces dissertations oiseuses sur la Morale, pa-

trimoine héréditaire des rhéteurs. On proposait à l'émulation publique les Éloges des grands hommes qui avaient honoré la patrie. Les sujets vraiment oratoires font naître les Orateurs. C'est peut-être à cette heureuse innovation que nous devons le panégyriste de Descartes et de Marc-Aurèle. Nous lui devons du moins l'*Essai sur les Eloges*, ouvrage trop peu vanté, où les causes de la grandeur et de la décadence des lettres, considérées chez tous les Peuples dans leur rapport avec les événemens politiques, sont quelquefois pénétrées avec une supériorité de raison, exposées avec un éclat et une énergie de style qui décèlent un heureux disciple de Tacite et de Montesquieu; chef-d'œuvre d'un Orateur en qui tant de gens affectent de méconnaître un esprit vigoureux, une ame élevée; et qui doit en effet, trouver à ce double titre, plus de censeurs que de rivaux.

L'exemple donné par l'Académie française ne tarda pas à être suivi de toutes les Sociétés savantes. L'Éloge de Corneille fut proposé à Rouen, comme l'Éloge de Duquesne à Marseille, l'Éloge de Leibnitz à

Berlin, où un Français remporta le prix. Et l'Éloquence académique, long-tems accusée de n'avoir aucun objet, acquit un intérêt patriotique, une considération légitime, dès lors qu'on la vit appelée à faire dans l'éloge de nos grands Hommes le panégyrique de la Nation.

L'Eloquence judiciaire dont on a vu les progrès au commencement du siècle, en s'alliant depuis à la philosophie, en avait reçu plus d'intérêt, plus de force et de grandeur. Chaque fois que dans les Cours du Royaume il se présentait de ces questions principales dont la solution importe à l'ordre des sociétés humaines, et qui permettent les vues générales, elles y trouvaient à la fois des talens faits pour les agiter, une sagesse capable de les résoudre. Les Servans, les Dupatys, les Lachalotais, les Montclars, faisaient alors entendre dans le sanctuaire de nos Lois, des harangues dignes par leur philosophie du siécle où elles étaient prononcées, dignes par leur éloquence du bareau d'Athènes ou de Rome, et qui semblaient présager ce que devait être parmi nous l'éloquence politique, quand des événe-

mens prochains, mais imprévus, viendraient en ouvrir la carrière.

Avant même qu'elle se fût agrandie par ces dernières conquêtes, l'Eloquence avait brillé d'un tel lustre dans les grands Maîtres de ce siècle, elle avait exprimé les passions avec tant de charme et d'énergie, elle avait peint la nature avec tant de grace et de fierté, qu'elle était enfin devenue un objet d'émulation pour la Poésie elle-même, et devait à son tour influer sur cet art difficile et sublime qui, dans toutes les littératures, commence par la devancer, et finit quelquefois par la suivre.

Notre poésie, qui s'est formée principalement au théâtre, abondante en traits de sentimens, et en expressions morales, était loin d'être aussi féconde en images et en tournures pittoresques. Mais lorsque la prose française se fut montrée sous les pinceaux de Buffon et de J. J. Rousseau, si hardie et si vraie dans ses peintures, si riche dans ses couleurs, alors on dut éprouver la noble ambition de transporter dans la Poésie ces peintures

tures dont le dessin était tracé, ces couleurs qu'on trouvait, pour ainsi dire, toutes préparées et assorties sur la palette de ces grands peintres. L'amour des Sciences plus répandu parmi les Hommes de Lettres, dut aussi faire universellement adopter l'exemple donné par Voltaire d'associer les images de la Poésie aux grandes idées de la Physique. Enfin la connaissance des poètes anglais que ce grand homme nous avait apportée de son voyage dans leur île, devait attirer l'attention de nos poètes sur les scènes de la vie champêtre et les grands tableaux de la nature. De ces trois causes réunies naquit un goût général pour les descriptions poétiques. De même que Newton et Loke, Thompson eut ses imitateurs. Malheureusement il n'y avait à imiter dans Thompson que des détails, et l'on voulut encore imiter sa composition; et au lieu de se borner à répandre plus de descriptions dans les poèmes, plus de coloris dans les descriptions, d'une suite de descriptions on voulut faire un nouveau genre de poème: c'est ce qu'on a depuis si improprement appelé *le Poème descriptif.* Comme s'il pouvait y avoir une sorte de poème où

l'on dût ne décrire jamais! Comme s'il devait en être une où il fallût décrire toujours!

L'action imprime aux compositions épiques ce caractère d'unité que doivent avoir les diverses parties d'un même tout. Dans le poème didactique, les préceptes remplacent l'action; ils ont leur suite comme elle a sa marche : ils exigent un plan et un but. Mais quand on ne veut que décrire, on s'accoutume à tracer des tableaux sans cadre, et le plan est compté pour rien. Dans cette suite de peintures qui, n'étant point dirigées vers un but principal, ne sauraient être bien coordonnées entre elles, les préparations deviennent moins nécessaires et plus difficiles, et les transitions se réduisent à des arrangemens de mots : alors les détails s'enrichissent, et l'art de la composition dépérit toujours plus. On ne s'en tient pas là longtems. Comme on n'a, pour attacher le lecteur, ni l'intérêt de l'action, ni l'utilité des Préceptes, son attention, qu'on ne peut fixer par l'ensemble, on veut l'attirer du moins sur chaque détail : ainsi le goût des détails même se corrompt : il faut sans cesse surprendre, éblouir; on court après les effets; on

tourmente sa pensée, ses tours, ses images; on change la grâce en afféterie, et l'on brillante ses couleurs.

Telles sont les suites malheureuses que pourrait avoir, parmi nous, la *Poésie descriptive*, si l'on continuait à s'y livrer aveuglément. Mais avant de dégénérer à ce point, elle aura fécondé notre langue poétique; elle aura préparé des couleurs à celui qui, réunissant la poésie morale telle qu'elle est dans nos grands maîtres, à la poésie descriptive telle qu'elle aurait dû toujours être chez leurs successeurs, osera tenter encore un nouveau poème épique dans cette langue énergique et pompeuse, mais qui peut-être n'avait pas encore essayé toutes ses forces quand le génie de Voltaire l'enrichit d'une Épopée. (1)

(1) J'ose du moins affirmer que les amis de la gloire nationale ne parleront jamais sans reconnaissance d'un genre à qui notre Littérature doit ce Poème *des Saisons*, où les images physiques, il est vrai, s'unissent aux idées morales, et quelques autres poèmes *descriptifs* si l'on veut, mais auxquels l'adresse des poètes a su conserver souvent le caractère didactique, même en le remplaçant plus fréquemment encore par toutes les séductions du talent.

L'époque de cette révolution dans notre langage poétique remonte à une traduction célèbre, qu'il ne m'est pas permis de louer, mais que je ne puis passer sous silence, puisqu'elle tient le premier rang parmi les productions de ce genre difficile, et dont la gloire appartient sans partage au dix-huitième Siècle. Les grands écrivains du règne de Louis, satisfaits d'imiter les Anciens dans des ouvrages de génie, abandonnaient à des mains vulgaires la tâche moins profitable de les traduire; et des savans, plus laborieux qu'habiles, fidèles au sens de l'original sans l'être jamais à son caractère, en reproduisant sa pensée, ne songeaient pas même à reproduire son style, ses tours, son harmonie, ses images, enfin tout ce qui imprime à la pensée le genre d'esprit de l'auteur. Ils translataient du même ton les Épigrammes de Catulle et les Cathégories d'Aristote. Dans le dix-huitième siècle, au contraire, les talens les plus distingués n'ont pas dédaigné le travail des traductions. On s'est pénétré de l'esprit de son modèle; la grâce a lutté contre la grâce, et l'énergie contre l'énergie. Les Poètes, les Philosophes, les Historiens de l'Antiquité, ont trouvé des inter-

prêtes fidèles : et les meilleurs écrivains modernes ont été traduits dans notre langue, sans perdre le caractère qu'ils avaient su donner à la leur.

Si la France s'enrichissait alors des livres les plus estimables dont se glorifiait l'Europe, la France, à son tour, enrichissait l'Europe, non-seulement de ses livres, traduits dans toutes les langues, mais de sa langue elle-même et de sa Littérature, qu'on voyait, pour ainsi dire, y fonder des colonies. C'est une distinction bien honorable au dix-huitième siècle, qu'on ne puisse achever le Tableau de la Littérature française à cette époque, sans porter ses regards hors de la France. On sait quels ouvrages français ont illustré des plumes étrangères. Quand je pourrais oublier parmi eux, le meilleur Comique de l'Italie, ce Goldoni qui parut avec honneur sur notre Scène après avoir enrichi et réformé celle de sa Nation ; quand je pourrais oublier le savant M. de Paw, et ses recherches profondes sur l'Amérique, sur la Chine, sur les Égyptiens et les Grecs ; pourrais-je oublier aussi ce Roi conquérant et législateur, qui parut vouloir mettre au rang

de ses conquêtes notre esprit, notre goût et nos Arts; qui ambitionna sur le trône, l'honneur de se placer au rang de nos poètes, et confia lui-même les Annales de sa maison à notre langue, comme à la plus digne de les conserver? Oublierais-je qu'aux bords de la Newa, une Impératrice fameuse par un règne aussi long qu'éclatant, voulut coopérer elle-même à la traduction de nos ouvrages célèbres qu'on avait entreprise par ses ordres? L'admiration pour nos grands écrivains devenait universelle comme notre Littérature. Les Rois se plaisaient à correspondre avec eux dans leur langue : ils les appelaient dans leurs États comme autrefois Philippe avait appelé à sa Cour le précepteur d'Alexandre, pour y présider à l'éducation de l'héritier de leur Couronne. Ils leur offraient de l'estime, des richesses et des honneurs; et quand ces Hommes généreux ne voulaient accepter que l'estime, les Rois se montraient assez justes pour ne pas s'étonner de leur refus.

Ils les honoraient davantage en adoptant leurs principes, en puisant dans leurs maximes des bienfaits pour l'humanité. La ser-

vitude abolie en Dannemark par Christian VII et son vertueux Ministre Bernstorff; la Tolérance proclamée à-la-fois à Stockholm et à Pétersbourg; la Législation criminelle adoucie et sagement réformée dans le Nord, et dans cette Italie où la Philosophie de Montesquieu avait trouvé pour disciples les Beccaria et les Filangieri; voilà, sans doute, les plus flatteurs, voilà les plus dignes hommages rendus aux Lettres françaises, et souvent renouvelés dans ce siècle où le Génie de nos écrivains politiques parut en quelque sorte siéger dans les Diètes Européennes et dans les Conseils des Rois.

On voyait renaître ces jours de l'Antiquité où les Peuples confiaient à des Sages étrangers l'édifice de la Législation nationale. Un Peuple voisin, long-tems asservi, secoue le joug de ses vainqueurs; il veut se donner une Constitution et des Lois; et il les demande à un Philosophe français: une Nation généreuse se rend indépendante dans le Nouveau-Monde; elle veut se donner une Constitution et des Lois; et elle les demande à un Philosophe français. Partout s'établissent des Académies françaises, partout des Théâ-

tres français. Un Traité se conclut dans les glaces du Nord, entre le Successeur des Sultans et l'Héritière des Czars, et ce Traité se rédige en français. Enfin une Académie étrangère propose pour sujet d'un concours l'*universalité de la Langue française*, et elle couronne un Français. Quelle fut jamais la Nation qui reçut tant de gloire de sa Littérature? Quel fut jamais le siècle illustre qui lui attira tant d'honneurs?

Si nous portons nos regards sur les Ages fameux de l'Antiquité, nous y voyons les lumières soumises, en quelque sorte, à la division géographique des États. Les institutions mêmes de ces peuples, leur fanatisme politique, ne leur permettaient point d'assigner pour but à leurs travaux le bonheur du genre humain, ni d'étendre leurs affections à toute la famille des hommes. Comme leurs vertus n'étaient que patriotiques, leur littérature ne fut que nationale. Ils semblaient voir dans les bienfaits de la Philosophie et des Arts un des droits exclusifs de la Cité : autour d'eux tout était barbare.

Chez les Modernes, au contraire, des dé-

couvertes sublimes ont rendu accessible à tous les peuples la noble carrière des Lettres et de la civilisation. Dès-là ces peuples, si souvent divisés par la politique et par les armes, ont tendu constamment à s'unir dans la culture des arts, et à ne plus former enfin qu'une République des Lettres où circuleraient sans cesse, en se multipliant par la circulation, toutes les richesses de l'esprit et de la raison humaine. Il fut donné au dix-huitième Siècle d'achever ce magnifique ouvrage. Une Littérature où se trouvaient discutés les droits et les devoirs de tous les hommes devait être adoptée par le genre humain. Elle a fait de l'Europe entière l'immense patrie des Arts, de la Civilisation et du Génie.

Il fallait à cette Patrie des Lettres, une langue commune à tous ses citoyens. Longtems tous les Savans de l'Europe n'avaient écrit qu'en Langue Latine : cet usage utile pour eux, et qui les rendait tous en quelque sorte compatriotes, était loin d'être aussi favorable à l'instruction du reste des lecteurs. Il devait empêcher les Sciences de s'introduire dans le monde, de descendre à tous les rangs de la société : et s'il avait

été suivi plus long-tems, il eût séparé les hommes en deux classes dont l'une aurait pu tout apprendre, et l'autre aurait été forcée de presque tout ignorer. La Langue Française, devenue pour ainsi dire, chez tous les peuples, langue usuelle pour les hommes dont l'éducation avait été cultivée, sans avoir les inconvéniens de l'idiôme scientifique, pouvait en réunir les plus grands avantages : elle le pouvait sur-tout à une époque où il ne se faisait pas en Europe une seule découverte vraiment remarquable, qui ne fût aussitôt expliquée et développée dans notre Langue; à une époque où les Sciences, parées des charmes du style, enrichies parmi nous de découvertes nouvelles et d'heureuses théories, ou habilement appliquées aux Arts, s'embellissaient, se fécondaient ou devenaient plus utiles, sous la plume des disciples de Buffon, sous le compas des rivaux de d'Alembert, dans les amphithéâtres ou dans les laboratoires des émules de Daubenton et de Lavoisier.

Tel était l'état des Sciences et des Lettres en France, quand éclata la Révolution.... A ce mot un profond silence semble inter-

roger l'Orateur. Va-t-il lui-même répondre par le silence ? Quelle fut sur cette révolution, qui devait changer la face du monde, l'influence des Lettres et de la Philosophie ? Loin de ces jours orageux de succès et d'infortunes célèbres, une postérité reculée pourra seule y porter des regards libres de passion et de crainte. Elle se dira sans doute : La ruine des institutions vieillies de nos pères était devenue inévitable ; elle aurait produit les mêmes agitations sans le progrès des lumières (1) : mais sans le progrès des lumières, aurait-elle eu jamais pour dernier résultat d'extirper dans l'Europe entière les plus profondes racines de la servitude féodale, et d'effacer les vestiges de l'antique barbarie ? Mais surtout elle se dira : C'est

(1) Il serait facile de prouver qu'il n'est pas un seul des Philosophes vraiment illustres du dix-huitième Siècle, qui n'ait hautement prononcé la condamnation des funestes excès dont nous avons tous été victimes. Mais de semblables discussions ne pourraient que réveiller de douloureux souvenirs, ou même des ressentimens que l'intérêt de l'État veut sans doute qu'on oublie. Les tempêtes politiques ne sont point de celles dont on peut dire, quand on est entré dans le port : *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

le prodige de notre Patrie, que, durant la révolution la plus tumultueuse et la plus féconde en vicissitudes, les palmes de la Littérature n'aient pas été brisées par l'orage, et séchées jusques dans leurs racines !

Elles ont continué de croître ; de nouveaux succès ont encore enrichi cette Littérature si vaste ; mais ce n'est point à moi d'en rappeler le souvenir. Le lieu où je parle m'impose une contrainte qui a dû se faire sentir dans toute cette peinture de la dernière moitié du dix-huitième Siècle. Ce Tableau, pour être complet, devait n'être pas offert à mes juges, assez généreux pour s'en exclure eux-mêmes en y attachant un prix. Cette exclusion en exige une autre ; je ne ferai paraître dans ce discours aucun de ceux qui, vivans encore, pourraient y porter leurs regards.

La peinture de cette époque est réservée à des pinceaux plus habiles. A la voix d'un Prince ami des Lettres, s'élève ce beau Monument où seront marqués tous les pas que les Sciences et les Arts ont encore faits de nos jours. C'est là que la justice et la vérité

sauront suppléer à ce que je n'ai pu dire. Pour moi, ma tâche est remplie ; ce tableau que j'ai dû tracer, le voilà : je l'ai peint sans fiel et sans flatterie (1).

Portons maintenant nos regards sur son ensemble. Cherchons dans le dix-huitième Siècle, non plus les grands Hommes qu'il vit naître, mais les progrès réels et nombreux des Lettres et de l'Esprit humain durant cette époque brillante. La Poésie doit d'abord attirer notre attention ; elle peut se considérer chez tous les peuples comme l'aurore de la Littérature. Son éclat est souvent momentané : souvent on le voit pâlir à mesure que l'horizon s'agrandit et s'éclaire. Mais quel horizon plus vaste et plus lumineux que celui des connaissances humaines au dix-huitième Siècle ! et cependant quel éclat, quelle richesse de poésie ! Si l'on excepte la Fable et même la Comédie, trop évidemment déchues dans ce siècle, quoiqu'elles puissent encore y revendiquer des chefs-d'œuvres, tous les genres traités avec

(2) *Sine irâ et studio.*
TAC.

gloire sous le règne de Louis XIV, se sont maintenus à une grande hauteur dans des ouvrages du règne suivant ; et deux genres très-élevés qui manquaient au dix-septième Siècle, ont puissamment concouru à illustrer le dix-huitième, je veux dire l'Ode et l'Épopée. On ne saurait d'ailleurs nier que notre langage poétique ne se soit montré plus fertile en expressions pittoresques, plus varié quelquefois, et sur-tout moins dédaigneux, moins borné dans ses peintures. Quant à la vraie Éloquence, où la trouverons-nous jusqu'alors ? Dans la Chaire, et dans deux ouvrages de Pascal et de Fénelon. Mais quelles immenses conquêtes n'a-t-elle pas faites depuis ? Les descriptions de la nature, l'analyse des passions, les principes de la morale, l'exposé même des systèmes des Sciences, tout a été de son domaine : et nous avons vu reparaître l'Éloquence politique des Anciens, qui semblait pour toujours ensevelie sous les débris de Rome et d'Athènes.

L'Histoire n'avait été souvent que le récit des batailles, et la peinture des Cours ; elle est devenue le tableau des usages, des mœurs

et des lumières des Peuples. Les traductions, la saine critique littéraire, et j'ajouterais la rhétorique, si l'*Art poétique* n'existait pas, appartiennent presque sans partage à la même époque. Parmi les Sciences physiques et les Sciences exactes, les unes ont été pour ainsi dire recréées, toutes ont fait des progrès sans nombre, toutes se sont alliées aux Lettres, à l'art d'écrire ; et cette alliance mémorable a rendu les Lettres françaises les dépositaires des découvertes, des connaissances de l'Europe entière, de toutes les richesses de l'Esprit humain. Enfin, si après le règne de Louis XIV, la France s'enorgueillissait d'un siècle qu'elle pouvait opposer sans crainte au plus fameux, au plus grand de tous les âges littéraires, la France, après le dix-huitième Siècle, possède la plus variée, la plus complète peut-être de toutes les Littératures.

Ainsi notre heureuse Patrie, seule entre toutes les Nations, a triomphé des arrêts de cette destinée jusqu'alors invincible, qui semblait refuser au Génie deux âges consécutifs de succès et de grandeur : elle a réuni deux de ces siècles qui méritent de faire épo-

que dans l'histoire de l'Esprit humain, dont ils signalent toute la force.

Français ! cette gloire est immense ; elle n'appartient qu'à vous. Ne vous en montrez pas indignes en la laissant dépérir. Héritiers industrieux de vos opulens ancêtres, accroissez encore ce noble héritage : que cette succession de triomphes ne finisse point à vous. Démentez, démentez aussi l'inconstance des destinées humaines. Osez du moins le tenter. Le premier pas vers les grandes choses est l'espérance d'y parvenir. Osez l'avoir cette généreuse espérance : le grand Siècle qui vient d'expirer semble vous la léguer lui-même. Toute sa gloire n'a pas reposé sur quelques hommes supérieurs dont l'existence est passagère, et qui dans l'Empire des Arts laissent rarement de postérité. Non, la France toute entière a pris part à leurs succès, a idolâtré leurs talens, s'est éclairée de leurs lumières, et elle a fait de tant de gloire un patrimoine vraiment national. Cette admiration pour les talens, ces lumières ne sont pas éteintes. Tant d'ouvrages consacrés aux saines doctrines, tant d'excellentes critiques, de traités d'Eloquence et de Poésie, tant

tant de précautions prises dans le dix-huitième Siècle pour prévenir la décadence du goût, la corruption de la langue, empêcheront long-tems parmi vous et la langue de se corrompre et le goût de se dépraver. Ce Siècle que vous avez vu finir a laissé des guides habiles au Siècle qui vient de naître; leur expérience saura l'introduire dans la route des succès, où tout lui impose le devoir d'imprimer à son tour des traces lumineuses.

Oui, Français, n'en doutez pas, votre Littérature est appelée à de nouvelles conquêtes. Les troubles dont vous avez été témoins, ces agitations convulsives qui ont ébranlé tout l'Empire, ces agitations elles-mêmes sont des gages assurés de votre éclatant avenir. Elles ont placé ce Siècle dans la même situation où se trouvait le Siècle de Louis après les divisions intestines et les guerres de sa minorité. Elles ont laissé dans les esprits cette activité inquiète et féconde, qui, lorsque ces crises terribles ont cessé, se tourne en véritable force, et porte encore toute l'ardeur, toute la violence des factions dans les hautes et nobles entreprises. Si jusqu'à présent cette vigueur secrette ne s'est

pas également fait sentir dans toutes les parties de votre Littérature, elle s'est signalée dans vos camps, et l'attention publique l'y a suivie. Mais quand les regards de la Nation, arrêtés depuis plusieurs années sur de grands événemens, loin du sanctuaire paisible des Muses, viendront à se reporter enfin avec plus de calme sur ces Arts qui furent toujours le premier des plaisirs, la plus douce des jouissances pour les Nations civilisées, et qui sont un besoin pour les Français; alors on verra se déployer cette énergie des esprits, après celle des caractères, cette émulation, cette soif de travaux et de célébrité, qui suivent chez tous les peuples le passage sanglant et rapide des Révolutions; alors le Siècle de Bossuet et de Corneille, celui de Voltaire et de Montesquieu, reconnaîtront leur successeur; alors la Renommée, longtems fixée sous nos drapeaux, viendra planer sur nos murs; et cette grande époque de l'Histoire, commencée par tous les prodiges de la guerre, s'enrichira dans le sein de la paix, de tous les triomphes des Arts.

NOTES
ET
DISSERTATIONS.

Page 15. *Jusqu'alors tous les siècles célèbres avaient paru marcher à la suite de quelques esprits créateurs : Fontenelle n'a rien créé, si ce n'est peut-être l'esprit de son siècle, etc.*

Les bons ouvrages de Fontenelle, ses Éloges surtout, si souvent imités, et toujours restés modèles, eurent, en effet, beaucoup d'influence sur l'esprit naissant du dix-huitième siècle, moins en augmentant les lumières des hommes déjà versés dans l'étude des sciences, qu'en attirant sur ces études elles-mêmes un intérêt général qu'elles n'avaient point inspiré jusqu'alors.

Pour ne parler ici que de ces Éloges, leur réunion présente un tableau bien digne de réveiller l'attention, et d'exciter le respect, ou même l'enthousiasme. C'est là qu'on embrasse, pour ainsi dire, l'ensemble de l'esprit humain dans ses variétés infinies; qu'on observe l'abondance et la richesse de ses facultés, si bien ordonnées entre elles, et cependant si diverses; qu'on

les voit se développer dans les Sciences de tout genre, dans les génies de toutes les trempes, dans les travaux des Newtons, des Mallebranches, des Leibnitz, des Cassinis, des Vaubans, des Boërhaves. C'est là qu'on voit les découvertes les plus étonnantes, les plus neuves même, préparées par des découvertes faites à des siècles d'intervalle, dans des Langues, et quelquefois dans des Sciences toutes différentes et qu'on admire comment les Hommes de génie de tous les tems et de tous les lieux, élèvent ainsi de concert cet étonnant édifice des Connaissances humaines.

Tels sont les objets que Fontenelle a su rendre visibles à tous les yeux par une exposition des faits, une analyse toujours claire, précise, méthodique, une critique souvent lumineuse. Il rendit en quelque sorte témoins du développement des Sciences, il introduisit dans les routes qu'elles avaient parcourues, dans les secrets du Génie qui les avait fécondées, ceux qui n'avaient point approfondi les Sciences, ceux même qui y étaient presque étrangers. Son plus bel éloge est renfermé dans cet hémistiche de Voltaire : *l'ignorant l'entendit.* Il sut répandre le goût de l'instruction et des études sérieuses dans ce qu'on appelle le Monde. Mais on doit vivement regretter que, peu fait par son caractère comme par la nature de son esprit, pour les ouvrages de sentiment et d'imagination, il s'y soit livré long-tems avec une constance malheureuse.

Comme nous l'observons ailleurs, il conserva toujours des traces de la fausse direction donnée à ses

premiers travaux, paraissant offrir trop souvent dans son style et dans ses principes littéraires, le surprenant contraste d'un esprit juste et d'un goût faux. Une méthode d'exposition toujours précise et lumineuse aurait fait de ses Entretiens sur la pluralité des Mondes un excellent livre, malgré ses erreurs, sans cette galanterie fade à la fois et précieuse qui, dans l'opinion contemporaine, en fit un *Livre charmant*. Il faut le dire pour marquer la disposition des esprits à cette époque, et mieux apprécier le changement opéré depuis dans le goût général de la Nation; si l'on voulait rendre à ce livre la réputation qu'il conserve à peine, et qu'il mérite, il suffirait d'en retrancher ce qui le rendit célèbre. Ses défauts l'ont fait lire autrefois: il est moins connu de nos jours ou il faudrait le lire malgré ses défauts.

Pages 16 et 17. *Les principes de la Littérature exposés dans des Réthoriques etc. . . . . Des Historiens encore célèbres, les Rollins, les Dubos, les Bougeants, les Vertots etc.*

L'on desirerait aujourd'hui dans le *Traité des Études* moins de superfluités, une raison plus vaste et plus sévère: mais le succès de cet ouvrage prouva son utilité; il en est peu qui aient plus contribué à répandre parmi nous le goût et la connaissance des vrais modèles. — *Les Réflexions sur la Poésie, la Peinture et la Musique*, peuvent encore être lues avec fruit malgré des erreurs importantes et nombreuses. On trouve

déjà dans Dubos cet art qui manquait à Rollin, de généraliser ses principes, et de faire penser son lecteur.

Ces deux hommes très-estimables comme rhéteurs, se sont acquis comme historiens une réputation non moins durable. Mais ni *l'Histoire ancienne* de Rollin écrite pour les jeunes gens, trop amis des fables et des digressions, ni celle de *la ligue de Cambrai*, par Dubos, plus faite pour les hommes mûrs et les politiques, ni la narration élégante et précise de Bougeant, historien du *Traité de Westphalie*, ni les scènes toujours grandes, toujours animées, et quelquefois si dramatiques des *Révolutions* de Vertot, ne ressemblaient en rien, comme je l'ai observé dans le texte, à cette nouvelle manière d'écrire l'Histoire dont Voltaire parmi nous a donné depuis le premier exemple, et que la plupart des Nations de l'Europe se sont empressé d'adopter.

Page 17. *La véritable éloquence qui, par un effet de nos institutions, ne s'était montrée long-tems que dans la chaire évangélique, commençait à s'introduire dans le sein des Tribunaux, etc.*

Parmi ceux qui jusqu'alors s'étaient acquis le plus de réputation dans l'éloquence du Barreau, ceux-ci toujours hors de leur sujet, avaient traduit en ridicule la pompe et la magnificence des Orateurs de l'Antiquité : ceux-là, plus sages et non plus heureux, s'étaient renfermés toujours dans les bornes d'une dissertation froide et pédantesque, hérissée de textes

d'interprétations. Plus judicieux que les uns, plus noble et plus précis que les autres, Cochin donnait le premier l'exemple d'étudier et d'imiter les Anciens, sans affecter dans des sujets trop inférieurs de lutter avec eux de génie. En même-tems un magistrat dont les talens seraient encore estimables sans l'illustration qu'ils durent à ses vertus, le Chancelier Daguesseau, répandait, avec trop d'abondance peut-être, dans des harangues de Magistrature et sur des objets de Jurisprudence, ces fleurs de la Littérature que Fontenelle avait semées avec plus de grace dans l'analyse des Sciences, et dans les discussions philosophiques.

Page 20..... *Un Académicien célèbre, prosateur spirituel et facile, vérificateur languissant et forcé.*

Il faut cependant pour être juste, ne pas oublier que La Motte a donné plusieurs opéra agréables, parmi lesquels on distingua surtout celui de *Sémélé*, où se trouvent quelques scènes ingénieuses, dialoguées avec finesse, et même versifiées avec assez d'élégance; et une tragédie, (Inès de Castro), qui, à la faveur des situations, et de quelques traits de sentiment, s'est long-tems maintenue au théâtre.

Page 21. Sur Louis Racine. — *Et dans sa monotonie savante, il laisse voir souvent la perfection de l'art et la médiocrité du talent, etc.*

Il faudrait faire cependant une honorable exception en faveur de quelques passages de son poème, qu'il est

inutile d'indiquer, parce qu'ils sont dans la mémoire de tous les amis des vers. Ses Epîtres, ses Odes, moins connues, méritent beaucoup moins de l'être. Le style en est pur, élégant, mais souvent d'une extrême faiblesse, et presque entièrement dénué d'inspiration; si toutefois on excepte aussi quelques fragmens, beaucoup plus rares, et dont le meilleur, ce me semble, est ce passage très-heureux d'une imitation d'Isaïe :

Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Puissant Roi, Prince audacieux,
La terre aujourd'hui te dévore :
Comment es-tu tombé des cieux,
Astre brillant, fils de l'Aurore?
Dans ton cœur tu disais : à dieu même pareil,
J'établirai mon trône au dessus du soleil,
Et près de l'aquilon, sur la montagne sainte,
J'irai m'asseoir sans crainte :
A mes pieds trembleront les humains éperdus.
Tu le disais, et tu n'es plus.

De l'harmonie, des images, de la vivacité dans les tours et du choix dans les expressions, tout concourt à faire de ce morceau un chef-d'œuvre de versification et de poésie, digne du grand Racine lui-même, et qui n'aurait point déparé les chœurs d'Athalie ou d'Esther. Mais le fils de ce grand homme ne se soutient guère à cette hauteur; ses forces sont bientôt épuisées, et il tombe de faiblesse. Alors c'est vainement que l'art et le goût prennent la place de l'inspiration et du génie, que rien ne peut remplacer : le poète devient un versificateur très-savant, très-estimable, et rien de plus.

Ces éclairs de génie poétique, qui brillent de loin à loin dans ses compositions, d'ailleurs presqu'aussi froides qu'élégantes, ont fait croire à des hommes de beaucoup d'esprit que l'auteur du Poème de la Religion avait trouvé dans les papiers de son père des esquisses, des fragmens épars, qu'il s'était appropriés par droit de succession. Il existe même un exemplaire de ses OEuvres, qui faisait autrefois partie de la bibliothèque de Ferney, où, lorsqu'il se présente quelqu'un de ces morceaux dignes d'un grand poète, et qui semblent faire contraste avec ce qui précède et ce qui suit, on lit en marge ces mots, écrits de la main de Voltaire : *Gloria patri !* et plus bas, quand l'ouvrage change de ton : *Et filio, et filio, et filio*. Qu'est-ce que celà prouve ? Rien, à mon sens, sinon que Voltaire avait trouvé dans les ouvrages de Racine fils, des vers tels que l'auteur de Phèdre lui-même ne les aurait pas désavoués.

Louis Racine était d'ailleurs un littérateur peu vulgaire, un esprit aussi juste qu'éclairé : nourri des meilleurs principes littéraires, il les a développés dans ses *Réflexions sur la Poésie*, toujours avec clarté, quelquefois même avec finesse. Ses *Remarques sur les Tragédies* de son père, me paraissent un monument élevé à la gloire de l'un et de l'autre. Aussi plein de modestie que de piété filiale, il s'était fait peindre, le troisième volume de ces tragédies à la main, les regards fixés sur ce vers :

Et moi fils inconnu d'un si glorieux père.

Phèdre, Acte 1er. *Scène* 1re.

Page 24. *Regnard, doué d'un talent brillant et facile, etc.*

On place communément Regnard parmi les écrivains du dix-septième siècle. Il n'avait cependant fait paraître dans ce siècle qu'une seule de ses bonnes comédies, le *Joueur*, qui peut bien être son chef-d'œuvre, comme on le pense généralement, mais qui ne me semble pas, à beaucoup près, le plus irréprochable de ses ouvrages.

Durant les premières années du dix-huitième siècle, il donna presque sans interruption, le *Retour imprévu*, bagatelle pleine de sel, et de la gaîté la plus piquante; les *Folies amoureuses*, comédie dont l'intrigue et le dialogue ont toute la vivacité, l'agrément que semble promettre le sujet; les *Ménechmes*, où Regnard surpasse Plaute en l'imitant; et surtout le *Légataire*, celle de toutes les comédies de l'auteur, qui approche le plus de la perfection, où l'intrigue, simple et féconde, les situations animées et la rapidité des mouvemens, sont encore embellies par un dialogue vif, naturel, pétillant d'esprit et d'ingénieuses saillies.

Page 26. *Si, après l'auteur du* Tartuffe, *quelqu'un mérite d'être cité pour les grandes vues morales et la peinture énergique des mœurs, c'est l'auteur de* Turcaret, *etc.*

Ce n'est point une intrigue riche et bien conduite, source de situations neuves et saillantes, ce n'est pas même un comique plein de sel, toujours puisé dans la situation ou les caractères, qui placent à un si haut rang cette excellente comédie; ce sont

les caractères eux-mêmes; c'est la représentation des mœurs toujours franche et naturelle; c'est la beauté de cette conception morale qui, en nous offrant un vil laquais que l'usure et la rapine ont élevé au faîte de l'opulence, et dont la débauche et la fourberie précipitent la ruine, lui oppose un nouveau fripon, d'une extraction aussi basse, qui bâtit, sur la ruine de son maître, les fondemens de sa fortune naissante, et que le spectateur suit de l'œil et croit voir, dans le lointain, s'élever à son tour et tomber comme son digne modèle.

Turcaret fut représenté en 1709, et il semblerait écrit sous la Régence. Ou le changement produit dans nos mœurs par le système de Law, fut moins réel qu'on ne le pense communément; ou, par une destinée singulière, Le Sage, qui, sous le règne précédent, n'avait paru mettre en scène qu'un des états de la société, se trouvait, sous la Régence, avoir fait la satire de la Nation.

Page 26.... *Pourquoi faut-il que Le Sage se soit arrêté dès son entrée dans la carrière? il y marchait de près sur les traces de ces deux illustres modèles.*

Sa retraite a été funeste à la Comédie sans doute; mais peut-être lui devons-nous Gil-Blas, l'un des chefs-d'œuvres de notre Langue. Ainsi l'auteur de Turcaret, que des dégoûts éloignaient du théâtre, transportait dans des fictions plus vastes toutes les scènes heureuses dont il aurait pu l'enrichir.

Le Sage fit alors pour le Roman ce que Corneille et Molière avaient fait pour la Comédie. A des fictions interminables où tout était merveilleux et sublime, ex-

cepté les pensées et le style, il substitua la peinture énergique et vraie de l'homme et de la société.

L'abbé Prévost s'ouvrit une route différente. Ses Romans sont à ceux de Le Sage ce que le Drame est à la Comédie. Bien moins heureux toutefois dans la peinture des passions et des mouvemens de l'ame, que ne l'était l'auteur de Gil-Blas dans la peinture des ridicules, des vices et des travers de l'esprit, il prodigua trop souvent les aventures extraordinaires : mais il sut du moins placer, à l'imitation des grands maîtres de notre scène tragique, le principal ressort de l'action dans le cœur de ses personnages. Devenu modèle aussi bien que Le Sage, il forma plus d'imitateurs : et, ce que ne fit point Le Sage, il apprit à ses disciples comment on pouvait le surpasser.

Ainsi par des innovations heureuses s'annonçaient déjà les progrès réservés dans ce siècle à notre Littérature. Mais des exemples dangereux et faits pour égarer le goût par les succès même du talent, ne tardèrent pas à présager les vices qui devaient long-tems corrompre quelques-unes de ses parties. Dans ce même genre d'ouvrages où Le Sage avait mis tant de naturel, se glissaient sous la plume de Marivaux, la métaphysique de sentiment, le néologisme et l'afféterie de style : défauts d'autant plus contagieux dans l'auteur du Roman de *Marianne* que, doué d'une finesse particulière d'esprit et de raison, il possédait à un degré très-rare l'art délicat de graduer le sentiment, de saisir les nuances fugitives des mœurs et des caractères ; et qu'enfin malgré ces défauts, trop faciles à confondre avec les qualités aimables de sa manière habituelle, il

mérita d'être placé parmi les peintres de la nature humaine, rang que lui ont accordé surtout les Nations étrangères, juges moins sévères que nous des convenances du style.

Du reste, Marivaux n'est pas le seul de nos Romanciers à qui les Étrangers aient fait une réputation que nous n'avons pas entièrement sanctionnée. Il est peut-être digne de remarque que dans ce genre de compositions où l'on accorde généralement en France une grande supériorité aux Anglais, les Anglais regardent à leur tour notre supériorité comme incontestable et universellement reconnue.

« Les Français, dit un de leurs Rhéteurs les plus accrédités, ont composé dans ce genre des ouvrages d'un mérite supérieur. Le Gil-Blas de Le Sage est un livre plein de sens, qui fait connaître le Monde et renferme d'utiles leçons. Les ouvrages de Marivaux, surtout sa Marianne, annoncent beaucoup de finesse d'esprit et de connaissance du cœur humain. Il trace d'un pinceau délicat les traits et les nuances les plus fines qui distinguent les caractères. La Nouvelle Héloïse de Rousseau est une production d'un genre fort extraordinaire. Les évènemens sont souvent invraisemblables; on y trouve des détails fastidieux et quelques tableaux répréhensibles; Mais au total pour l'éloquence, la chaleur du sentiment et l'ardeur de la passion, ce livre mérite d'être mis au premier rang parmi les histoires fabuleuses ».

« Il faut convenir, conclut le savant Professeur d'Édimbourg, que la France a dans ce genre sur la

Grande-Bretagne une supériorité décidée. Nous ne possédons pas, ajoute-t-il, au même point que nos voisins le talent de narrer, et de marquer avec délicatesse toutes les nuances des caractères ».

Ainsi s'exprime un compatriote de Fielding et de Richardson. Ce qui suit fait assez voir qu'il ne méconnaît point leur mérite. Mais je suis bien sûr que Diderot l'aurait pris pour le Zoïle du *grand Poète* Richardson, et La Harpe pour l'Anitus du *grand Philosophe* Fielding.

Au risque de passer moi-même en Écosse, pour l'envieux détracteur du moraliste Marivaux, je témoignerai mon étonnement de le voir si près de Le Sage. Ce n'est point assez caractériser Gil-Blas que de louer le grand sens et la connaissance du Monde qu'il suppose: Gil-Blas est le meilleur de tous les modèles dans le genre de Romans qui tient à la Comédie. Il renferme des situations, des traits de caractère et de dialogue, un comique enfin digne quelquefois de Molière; c'est là son premier mérite, et il est grand.

Si l'énergique auteur de Turcaret transportait dans ses fictions romanesques toutes les scènes heureuses dont il aurait pu long-tems encore enrichir son théâtre si court, et dont la lecture laisse tant de regrets, l'auteur ingénieux de Marianne parut transporter au contraire, dans son théâtre si long, et qu'on abrège *en ne le lisant pas*, les fables trop peu comiques, dont il formait ses Romans. Il suit de là que la distance entre les deux Ecrivains a dû être beaucoup moins grande dans le Roman que dans la Comédie.

Mais elle l'est assez encore pour qu'il ne soit pas permis d'établir entre eux un parallèle.

Je me souviens pourtant d'en avoir lu un bien plus extraordinaire, où l'on rapprochait sérieusement La Bruyère et Marivaux ; et un autre plus long encore entre Marivaux et Addisson, où il était beaucoup question du *Spectateur français* que personne ne lit en France, mais dont on cite encore de tems en tems, en Allemagne et en Angleterre, des observations pleines de finesse et quelques traits d'originalité. — Je trouve toutefois ce *Spectateur* bien inférieur à Marianne ; et contre l'opinion commune, en avouant tout le mérite des caractères de Marianne, et sur-tout de son Climal, je placerais au moins sur la même ligne le premier volume, mais le premier volume seulement, du *Paysan perverti.*

Lorsqu'on veut sainement apprécier Marivaux, soit comme romancier, soit comme auteur comique, il ne faut jamais perdre de vue cette réflexion aussi fine et sur-tout aussi juste qu'aucune de celles de *Marianne* et du *Spectateur français* : *C'est avoir beaucoup d'esprit que d'en avoir trop, mais c'est n'en avoir pas encore assez.*

Page 226. *Destouches..... voulut épurer la Comédie et on l'accuse avec raison de l'avoir rendue trop sérieuse, etc.*

Deux ouvrages très-distingués assurent à Destouches un rang parmi nos meilleurs comiques. Le *Philosophe marié*, par les mouvemens de l'action, par un caractère entièrement neuf, quoiqu'il ne joue qu'un rôle épisodique, par un dialogue piquant, et des situa-

tions théâtrales; le *Glorieux*, par des caractères variés, quoiqu'on reproche au principal personnage des défauts de convenance; par un comique du meilleur ton; et plus encore, par *ce caractère de dignité* qu'il sut imprimer à son ouvrage, sans en bannir le comique.

Page 27. La Chaussée ..... *créa, ou plutôt, il renouvela, parmi nous, un genre qui tient à la Comédie par les personnages, à la Tragédie par les situations, etc.*

Au moment où parut le *Préjugé à la mode*, on on ne manqua point de traiter La Chaussée comme un novateur. Il est certain cependant que des ouvrages célèbres de l'antiquité, tels que l'*Alceste* d'Euripide, jugés dans toute la rigueur de nos principes littéraires, sembleraient participer à-la-fois de la nature de la Tragédie, de la Comédie, du Drame et de l'Opéra. Sans doute, on ne doit pas mêler des genres aujourd'hui si divers; mais, pour l'intérêt de nos plaisirs, ne devons-nous pas les admettre ou les tolérer tous, en n'accordant à chacun d'eux que le degré d'estime qu'il mérite? Le Drame, on n'en disconvient plus, est assurément fort inférieur à la Tragédie véritable, et à la bonne Comédie; mais s'il est vrai, comme on pourrait le démontrer par de glorieux exemples, que le Drame permet l'usage d'un certain nombre de beautés qui seraient hors de place dans la Comédie, et paraîtraient au-dessous de la dignité tragique, faut-il, sans restriction, proscrire le Drame? Cela peut sembler au moins douteux. Ce qu'il fallait proscrire, sans aucun doute, c'était le charlatanisme plaisant des successeurs de La Chaussée

Chaussée, qui l'imitaient beaucoup trop, et ne s'en croyaient pas moins inventeurs; c'étaient leurs extases, leurs ravissemens, et cette importance risible qu'ils s'efforçaient d'attacher, dans des préfaces, à leur pathétique et facétieuse philosophie; c'était sur-tout l'engouement des gens du monde pour ce genre inférieur, et alors dépravé, mais en possession, pendant quelques années, d'épuiser à-la-fois sur notre scène, la longue morale des auteurs et la patiente sensibilité du public.

Page 27. *Parmi quelques pièces heureuses, qui rappellent un meilleur tems, s'élevèrent sur-tout deux chefs-d'œuvres, l'un d'invention et de verve, l'autre de finesse et de grace*, la Métromanie *et* le Méchant.

De toutes les bonnes Comédies jouées depuis Molière, la Métromanie est celle qui dut produire la plus vive sensation. Pour la première fois, un poète se peignait lui-même, avec cette noblesse de cœur et cet enthousiasme d'imagination qui formaient, dit-on, réellement le caractère de l'auteur. Ce dangereux avantage d'avoir à se peindre soi-même fut pour Piron une bonne fortune, et lui fit produire alors, ce qu'il n'a plus fait depuis, malgré tout son esprit; je veux dire, un bon ouvrage.

On admira cette rare fécondité du talent qui sut environner un sujet ingrat de tant de beautés qui lui paraissaient étrangères; tant de mouvement et d'attitudes toujours nouvelles dans les personnages, tant de surprises toujours variées pour le spectateur. Cette verve d'invention et de style, ce dialogue vif, pittoresque,

animé, cette profusion de traits saillans, cette veine intarissable de comique et de plaisanterie, ravirent d'abord tous les suffrages : et l'on n'examina point si ces caractères, pleins de vie et d'expression, étaient bien dans la nature ; si tant de situations, qui se succèdent avec la rapidité d'un enchantement, étaient toujours puisées dans le fond du sujet : et aujourd'hui que le tems et la réflexion ont fait connaître les défauts de la Métromanie, cette pièce n'en est pas moins regardée comme un chef-d'œuvre, fait pour immortaliser le nom de l'auteur, en dépit même de ses autres ouvrages.

Le Méchant est encore plus remarquable, à l'envisager sous un autre aspect. C'est la plus vive peinture de ce qui s'appelait *le Monde*, à l'époque où il fut conçu. Cet ouvrage a moins d'éclat que la Métromanie : mais un dialogue plein d'aisance et de grace, un style pur, souple, harmonieux, et poëtique avec simplicité, ces couleurs fraîches et locales, ces nuances fines et déliées avec lesquelles Gresset peignit les mœurs du tems et le masque trompeur de *la bonne compagnie*, ont mérité au Méchant l'honneur d'être cité avec la Métromanie, et ont rendu comme inséparables les noms de Piron et de Gresset. Nous retrouverons ailleurs le talent de cet aimable Comique, qui s'est montré dans la poésie légère, avec non moins de charme et de bonheur, mais qui n'aurait pas dû s'essayer dans la tragédie.

Page 29. *Déjà vers le commencement de ce siècle, avait paru un génie inculte, il est vrai, mais fier et*

tragique. Corneille avait élevé l'ame, Racine affecté délicieusement le cœur; Crébillon voulut effrayer l'imagination. Il s'éleva sur une scène sanglante; et non-seulement le ressort, mais le but de ses compositions théâtrales fut la terreur, etc.

Ne nous arrêtons point sur ses premiers essais, malgré les beautés qu'on ne peut méconnaître dans Atrée. Electre fut jouée en 1708. Le rôle supérieur de Palamède, de grand traits dans le caractère d'Électre, annoncèrent Rhadamiste; et quand Rhadamiste parut, il surpassa les espérances; l'auteur s'était élevé au-dessus de lui-même. Rhadamiste est le chef-d'œuvre de Crébillon; il lui appartient tout entier. Rien de Corneille, rien de Racine et de tous les tragiques qui l'avaient précédé: tout est original dans Rhadamiste, et tout l'ouvrage respire une fierté, une sorte de grandeur sauvage qui forment la physionomie distinctive du génie de son auteur. Une nature grande et barbare, des mœurs féroces avec dignité, des caractères généreux, des caractères atroces, une intrigue horrible et touchante, et la terreur mêlée à l'attendrissement, tels sont les traits propres et fortement prononcés qui caractérisent cette tragédie, et la distinguent de tous les ouvrages qu'on avait applaudis jusqu'alors. Le personnage intéressant et noble de Zénobie, le rôle passionné de Rhadamiste, le caractère imposant de Pharasmane, couvrirent aux yeux du spectateur les défauts d'une exposition obscure, des convenances théâtrales violées, et la faiblesse d'un rôle secondaire. L'énergie, la mâle indépendance et les couleurs fortes du style, firent excuser au théâtre les vices de l'élocu-

tion, très-défectueuse encore, quoique bien moins incorrecte dans Rhadamiste que dans les autres ouvrages de Crébillon.

Page 31. Des Tragédies de Voltaire. — *Le talent d'enchaîner et de multiplier les situations délicates, ou fortement théâtrales; l'adresse de lier la pompe du spectacle à l'intérêt des situations principales, et de frapper toujours les sens pour ébranler avec plus d'empire l'imagination; etc.*

En créant de nouveaux ressorts, des situations nouvelles, il traite les sujets anciens avec le charme touchant de la simplicité antique. Le premier depuis Racine, il fait des Tragédies sans amour; seul parmi nous, à l'exemple de Sophocle, il fait une Tragédie sans rôles de femme et sans confidens. La révolution annoncée par le sublime auteur d'Athalie, mais que ses faibles disciples n'avaient fait depuis qu'éloigner, il la commence et il l'achève; il bannit de notre scène la froide galanterie qui l'avait déshonorée; il la remplace par la passion, par les sentimens de la nature, par des torrens d'éloquence tragique.

Les sujets de pure invention, liés pour la première fois dans Zaïre, dans Alzire et dans Mahomet à des révolutions mémorables, et à de grands noms, reçoivent enfin de cet habile maître, un caractère de dignité, un coloris de vérité historique, qui mêlent à l'intérêt et aux séductions théâtrales dont le talent dispose à son gré dans les sujets qu'il se crée à lui-même, la confiance

et le respect qu'inspirent les noms célèbres et les grandes époques de l'Histoire.

Soit que dans le Nouveau-Monde devenu la proie d'une avidité barbare et d'un fanatisme destructeur, il peigne une religion de paix et l'acte de la plus héroïque clémence; soit qu'il conduise la Muse tragique dans les déserts de l'Arabie, où, le glaive, l'encensoir et le sceptre à la main, s'élève le fondateur d'un nouveau culte et d'un nouvel empire; soit qu'il mette sous nos regards une horde barbare et conquérante, subjuguée par les lumières, et se soumettant elle-même à la civilisation des vaincus; il peint en action, il offre en spectacle, les mœurs et les institutions, les Hommes et les Empires, et ces grandes révolutions que lui seul a transportées sur la scène avec tant d'éclat et de majesté.

Quant à son dialogue et à son style, ils sont variés comme les sujets, impétueux comme l'action, brillans comme le spectacle. La multitude des pensées, et l'art des rapprochemens, forment le caractère particulier de sa poésie, pleine de beautés supérieures, mais très-éloignée cependant de la perfection de Racine. Dans la rapidité de sa composition, il associe quelquefois les tours et les expressions de la prose aux images de la poésie. Il met en saillie le vers, le trait qu'une ordonnance plus sévère aurait fondu dans l'ensemble; et souvent l'éclat des couleurs avertit du défaut de nuances. Mais si l'on ne trouve pas toujours chez lui cette propriété d'expressions et d'images, cet art, cette perfection continue qui feront le charme éternel de la poésie de Racine, pourrait-on refuser à Voltaire une élo-

quence plus vive et souvent plus théâtrale, une éloquence fougueuse, entraînante, enflammée, qui peint avec une effrayante énergie, les agitations violentes, le tumulte des passions contraires, les combats de l'ame, et les déchiremens du cœur.

Les Tragédies de Voltaire sont une partie si importante de la gloire littéraire du dix-huitième siècle, qu'on ne saurait dans le Tableau de ce siècle s'y arrêter trop long tems, et que je ne crois pas devoir me borner ici, comme j'ai été forcé de le faire dans le texte du discours, à ces allégations générales, dénuées de preuves et de tout développement. Peut-être même ne sera-t-il pas sans intérêt de reproduire dans le cours d'une analyse rapide de ces compositions célèbres, les divers jugemens que j'en ai portés. Ainsi, toujours environnés des développemens et des preuves, ces jugemens motivés s'offriront successivement à l'esprit des lecteurs comme ils se sont offerts par degrés à mon esprit, pendant la lecture des ouvrages qui tour-à-tour en ont été l'objet. Dès lors il sera facile de vérifier, à chaque instant, s'ils m'ont été dictés par la justice, ou suggérés par une admiration peu réfléchie.

OEdipe joué en 1718, est le début de Voltaire; il avait alors 24 ans. Surpasser Corneille, et lutter contre Sophocle, telle était la tâche qu'il s'était imposée, et qu'il remplit avec éclat. Toutefois la Tragédie d'OEdipe a été, ce me semble, trop louée; elle est loin des chefs-d'œuvres de l'auteur. Lui-même il reconnut cette double action qui fait de sa pièce *deux Tragédies, dont l'une roule sur Philoctète et l'autre sur OEdipe.* Il

reconnut aussi le vice de ce vieil épisode d'amour, qui jette tant de langueur dans ses premiers actes. Mais les derniers où Voltaire imite Sophocle et l'embellit quelquefois, où l'intérêt et la curiosité croissent de scène en scène, avec le développement du sujet; mais le style de ces derniers actes, noble, harmonieux, animé; des scènes enfin d'une grande éloquence, firent dès-lors entrevoir le successeur de Corneille et de Racine.

Artemire fut loin de répondre aux espérances données par OEdipe. L'Auteur retira sa pièce, et il traita le même sujet sous le nom de Marianne. Une intrigue faible, sans nœud tragique, et le défaut de mouvement et d'intérêt dans la situation des personnages, ne permettent point de placer Marianne au rang de nos belles Tragédies. Elle l'eût mérité, ce rang, par l'élégance du style toujours pur, harmonieux, sensible, et cependant trop modelé sur les formes de Racine; formes divines sans doute, et qu'on ne pourrait qu'applaudir si, plus naturelles à l'Auteur, elles étaient le fruit de l'analogie de son talent avec celui de Racine, mais qui paraissent trop, dans Voltaire, un effort d'imitation. *Ce style*, dit très-bien M. de la Harpe, *était d'un élève de Racine fait pour devenir son rival.*

Dans Brutus, plus d'imitations, plus de formes étrangères; Voltaire est enfin lui-même; c'est le style de son talent. Partout le même coloris, la même force; il n'est point d'ouvrage de théâtre écrit avec plus de vigueur. Les caractères sont comme le style, variés, énergiques et vrais. Brutus, fondateur de la liberté

romaine, vengeur des lois qu'il cimente du sang de son fils ; Titus, romain, héros, amant passionné ; Arons, ministre d'un tyran proscrit ; Messala, conspirateur dans une République naissante, ont chacun une physionomie propre, et dessinée à grands traits. Le rôle seul de Tullie est faible ; et la faiblesse de ce rôle se fait sentir dans l'intrigue. Un amour trop tard annoncé, et trop peu tragique pour balancer dans le spectateur les grandes idées de liberté et de patrie, laisse les ressorts opposés de l'action sans équilibre, et y répand trop de langueur. Mais le rôle sublime de Brutus, tant de scènes qui portent l'empreinte d'un grand maître, annonçaient assez dans Voltaire la maturité de son talent.

C'est à Brutus que commence cette suite de nouvelles beautés que Voltaire a, durant quarante années, introduites sur notre scène. Cette exposition, ce spectacle, ce Capitole, ce Sénat pesant les destinées d'un peuple qui doit un jour être le maître de l'Univers, ce serment sur l'autel de Mars, ces harangues, ce grand appareil, tout cela est neuf, ou n'est imité que de l'Histoire. En vain y cherche-t-on des ressemblances avec l'exposition de *Pompée*, où sont agités de grands intérêts sans doute, mais qui n'est après tout qu'une scène entre le Roi d'Égypte et ses confidens.

Voltaire ose encore plus dans Zaïre, et le progrès de son talent est sensible. Dans Brutus, l'écrivain en vers est formé ; Zaïre montre dans toute sa maturité le poète tragique.

Ce n'est plus une intrigue sans équilibre : jamais les

ressorts dramatiques, mus aussi puissamment, n'ont été contrebalancés d'une manière plus savante. Ici, l'amour, le brûlant amour; là, le devoir et la nature, la voix du sang et la Religion si puissante; quelle lutte, quels combats! Quel rôle que celui d'Orosmane! et quelle conception que celle où chaque scène amène des situations nouvelles; où des situations qui paraissaient usées sont rajeunies par la nouveauté des caractères; où l'amour, du faîte du bonheur, se précipite lui-même dans l'abîme! *Il n'a manqué à cette Tragédie*, observe un homme de goût, *qu'une seule chose, c'est que Racine l'eût entendue.*

Eh bien! cet avantage, qu'elle en jouisse du moins par supposition. Cette supposition même pourra nous servir à fixer avec plus de précision nos idées sur le mérite d'un ouvrage qu'il faut, pour n'être que juste, ne pas juger froidement. Rendons pour un moment Racine contemporain de Voltaire; que Voltaire soit jugé par son maître; que Racine applaudisse à son rival. Supposons qu'il vient assister à une représentation de Zaïre, et que nous observons nous-mêmes les impressions qu'il en reçoit, les réflexions qu'elle lui suggère. Il arrive peut-être avec cette prévention dont un grand homme ne sait pas toujours se défendre envers ceux qui courent la même carrière que lui. Il voit, dès les premières scènes, se développer ces deux caractères si neufs, si vrais, si dramatiques; ces cœurs que les bienfaits, la vertu, le tendre amour rassemblent: Orosmane, franc, généreux, sensible: monarque de l'Asie, il en a dédaigné la mollesse, il porte dans l'amour l'héroïsme de son âme, il aime

avec fureur, et sa passion est sublime; Zaïre tendre, naïve, intéressante : esclave d'un Soudan, le don de son cœur lui est plus cher que celui d'un empire; elle aime avec candeur, avec innocence, et livre au premier penchant de la nature cette âme que la passion a si profondément pénétrée. Dès-lors le cœur de Racine est rendu; il veut juger, il ne peut que sentir; tous ses vœux sont pour Zaïre : déjà le bonheur d'Orosmane est devenu le sien; et déjà dans la perspective théâtrale, se laisse entrevoir l'orage qui doit détruire ce bonheur.

Le second acte s'ouvre. Un Roi long-tems dans les chaînes, un vieillard tiré des cachots, et dont les yeux soutiennent à peine la lumière dans ce palais où il régnait autrefois; entouré de héros blanchis comme lui dans les fers, et qui furent jadis les compagnons de ses exploits; une beauté sensible dont les prières ont fait tomber ses liens, et qui vient l'assurer elle-même de cette liberté qui est son ouvrage; tout ce spectacle à-la-fois majestueux et touchant frappe sans doute l'auteur d'Athalie. Il paraît réfléchir sur les beautés de ce tableau, si neuves dans l'histoire du Théâtre. Mais que deviennent ces réflexions? comme il est agité, hors de lui-même, quand ce Roi, ce vieillard embrasse sa fille dans Zaïre, quand il apprend de Zaïre qu'elle était musulmane, quand Zaïre tremblante laisse entendre ces mots : *je suis chrétienne!* Il admire cette reconnaissance si solennelle et si pathétique, à laquelle les tems, les lieux, les circonstances, semblent prêter quelque chose de surnaturel, et qui paraît conduite par le Ciel même. Il regrette

peut-être de n'avoir jamais fait usage de ce moyen si théâtral, que d'ignorans critiques ont condamné comme peu digne de la Tragédie, parce que tant de tragiques en ont abusé, mais qui fut souvent employé avec éclat par les grands Maîtres du théâtre d'Athènes.

Quel sera cependant le sort de Zaïre? elle a promis d'être chrétienne. Un frère lui apporte les vœux et la volonté de son père, près d'exhaler son dernier soupir. Elle avoue son amour, et c'est pour en promettre le sacrifice! et son amant survient alors et il s'écrie : *Paraissez, tout est prêt!* A ces mots, qui devraient être si doux et que la situation rend si cruels, quel sentiment paraît agiter le plus sensible des Poètes! Il verse des larmes, des larmes d'admiration et d'attendrissement; il suit dans ses développemens cette situation neuve et terrible où la présence de l'amant le plus cher, les plus touchans témoignages de son amour, et les apprêts de l'hymen qui devait faire son bonheur, deviennent un supplice affreux pour l'amante la plus tendre.

Lorsque dans une scène suivante il entend Orosmane jurer un *froid mépris* à cette amante adorée, il se rappelle cette scène d'Andromaque où Pyrrhus en jure autant à ce qu'il aime. Mais il a entendu ce cri de l'âme : *Zaïre, vous pleurez!* et il ne peut se défendre de cette réflexion : Andromaque n'aime point Pyrrhus; elle n'est pas accablée par la crainte d'avoir perdu sa tendresse. Mais Zaïre!... chaque mot d'Orosmane est déchirant pour l'infortunée, et il retentit dans l'âme du spectateur. Enfin arrive la lettre fatale. Racine alors se rappelle le billet surpris par Roxane, et

qui l'instruit de la trahison de Bajazet. Mais cette trahison cruelle, Roxane l'avait dès long-tems soupçonnée, et dès-lors qu'elle en a la preuve, elle ne respire que la vengeance, et le supplice de l'ingrat qui l'a trompée. Orosmane au contraire, toujours généreux, et toujours confiant en ce qu'il aime, Orosmane n'ose en croire ses yeux; il veut repousser loin de lui l'idée de Zaïre perfide, au moment qu'il pense en avoir *la preuve en sa main*. Que va-t-il donc devenir quand il ne restera plus à tant de confiance, le doute même de son malheur; quand la bouche de Zaïre elle-même semblera confirmer son crime; quand tout sera dévoilé? Alors on le verra, seul, errant dans les ténèbres, dans la rage et l'accablement du désespoir, attendre son amante parjure au lieu même où elle doit s'unir à son rival. Subjugué par cette situation terrible, Racine, le sensible Racine attend comme Orosmane dans le trouble et dans la terreur. Il frémit quand le poignard reluit dans l'ombre, quand la voix de Zaïre se fait entendre; et lorsque un amant abusé lève le fer sur cette victime si chère, il s'agite, et il s'écrie: « Arrête malheureux! *Tu es aimé!* »

Quelle idée pense-t-on qu'il emporte de cette admirable Tragédie? Quelques légers défauts de vraisemblance, à peine aperçus, et rejetés la plupart dans ce qui précède la scène où ils se font aisément excuser, pourraient-ils affaiblir aux yeux d'un tel juge le mérite d'un Ouvrage où tant de beautés que nous avons à peine indiquées, sont relevées encore par la peinture si neuve et si vraie des mœurs de nos pères, de cet

esprit de chevalerie religieuse, de cet enthousiasme de l'honneur et de la foi qui n'avaient jamais paru sur la scène ? Et quant au style de Zaïre, si Racine n'y trouvait pas toujours cette propriété d'expressions et d'images, cet art, cette perfection continue, qui feront le charme éternel de sa poésie, pourrait-il refuser à Voltaire *une éloquence plus vive, et souvent plus théâtrale, une éloquence fougueuse, entraînante, enflammée, qui peint, avec une effrayante énergie, les agitations violentes, le tumulte des passions contraires, les combats de l'âme et les déchiremens du cœur.*

Cette peinture des passions se retrouve encore dans Adélaïde : mais ici les invraisemblances sont visibles, le vide d'action se fait sentir, l'intrigue languit durant les premiers actes. Ce qu'on admire le plus généralement dans cette pièce, c'est le personnage de Vendôme toujours livré à la fougue de son caractère, et en qui tous les penchans sont des fureurs. On a remarqué cependant que ce personnage si théâtral avait eu un modèle ; le Ladislas de Rotrou : le caractère de Coucy était au contraire une création. Les beautés mâles de ce rôle ; celles du cinquième acte, et de ce magnifique dénouement où *le canon des remparts* semble frapper à-la-fois le spectateur et Vendôme ; cet art familier à Voltaire d'effrayer les sens pour émouvoir plus fortement le cœur, toutes ces beautés supérieures méritent à cette Tragédie, un rang distingué au théâtre, quoiqu'à une grande distance du chef-d'œuvre de Zaïre.

Adélaïde fut mal reçue dans sa nouveauté, et Voltaire la retira. Il fit imprimer l'année suivante, la

Mort de César, qui ne fut représentée qu'après Mérope. Voltaire dans la Mort de César, tentait une chose inouie, une Tragédie non-seulement sans amour, ce qu'avait fait Racine dans Athalie, mais une Tragédie sans femmes, ce que personne, excepté Sophocle (*a*), n'a jamais fait avant lui. Resserré dans les bornes de trois actes, il n'a pas donné à l'intrigue tous ses développemens. Mais Brutus, César respirent dans cette Tragédie, tels qu'ils sont peints dans l'histoire, et ne s'y démentent pas un moment. La vérité du spectacle, des mœurs, des opinions, du langage, tout nous transporte dans les murs de Rome; de Rome qui n'est plus libre, et qui n'est pas encore sujette. La scène de la conspiration où les meurtriers de César jurent sa mort aux mânes de Caton et de Pompée, en présence de leurs images; cette scène que Corneille eût admirée, et que Caton eût applaudie; devenue plus terrible ensuite par la révélation de ce fatal secret qui découvre à Brutus sa naissance au moment même où il vient de conspirer la mort de son père; ces combats du fanatisme patriotique et de la nature, qui mêlent le pathétique au sublime et l'attendrissement à l'admiration; toutes ces conceptions d'un maître, étaient de nouvelles richesses pour le plus beau de tous les arts. Le style de Voltaire ne fut jamais plus ferme et plus soutenu; toujours noble, énergique, éloquent, et nourri d'une intarissable abondance de pensées.

Le corps sanglant de César apporté sur la scène aux

(*a*) Dans Philoctète.

yeux du peuple romain ; Antoine descendant de la tribune aux harangues pour découvrir ses blessures, et soulevant contre ses meurtriers, par un chef-d'œuvre d'éloquence, ce peuple qui vient de leur applaudir comme à ses libérateurs, formaient encore un spectacle nouveau parmi nous, et fait pour enrichir le théâtre. Mais l'éloquence et le spectacle parurent également un hors-d'œuvre : ils semblent en effet ouvrir une scène nouvelle, et annoncer des intérêts différens.

Les sujets de pure invention abandonnés long-tems à des tragiques du second ou du troisième ordre, en étaient en quelque sorte décrédités, et dans les premières années du dix-huitième siècle, un critique alors renommé avait voulu les proscrire comme indignes de la Tragédie. *Voltaire, en les liant avec art à des événemens, à des révolutions mémorables, et quelquefois à de grands noms, sut leur imprimer un caractère de dignité, un coloris de vérité historique, qui mêlent à l'intérêt et aux séductions théâtrales dont le génie dispose à son gré dans les sujets qu'il crée lui-même, la confiance et le respect qu'inspirent les noms célèbres et les grandes époques de l'histoire.* C'était ce qu'il avait fait dans Zaïre, ce fut encore ce qu'il fit dans Alzire avec non moins de succès. Alzire était presque en tout une création nouvelle: la scène transportée dans le Nouveau-Monde ; la peinture d'un peuple vainqueur, policé et barbare ; la peinture d'un peuple vaincu, simple, et qu'on appelle sauvage parce qu'il n'est pas chrétien ; l'héroïsme de la morale chrétienne, l'héroïsme de la morale naturelle ; l'instinct de la justice

primitive, et les maximes de la justice raisonnée; tant de contrastes sublimes et de grandes vues morales, voilà ce qu'on n'avait jamais vu sur la scène, ce qui distingue Alzire entre toutes les Tragédies, et son auteur entre tous les Poètes.

Et comme tous ces moyens extraordinaires sont mis puissamment en action! Alvarez, dont les vertus sont le chef-d'œuvre de la loi chrétienne, Alvarez opposé à Zamore, le héros de la loi naturelle, à Zamore, grand, magnanime, juste autant qu'on peut l'être sans clémence: Gusman, élevé dans une religion de paix, nourri d'une morale douce et humaine, Gusman barbare et souillé de forfaits, qui par un instant d'héroisme que sa religion lui inspire, éclipse en mourant toutes les vertus, l'héroisme et la vie entière de Zamore; telles sont les conceptions sublimes que l'auteur d'Alzire a ordonnées et rendues avec génie; et, si des invraisemblances choquantes dans les événemens et la conduite de l'intrigue pouvaient être rachetées par la vérité des passions, des caractères, du langage, jamais elles ne l'auraient été plus complètement, ni avec plus d'éclat: le dialogue, le style même portent, malgré des négligences, un caractère de hardiesse, de grandeur originale qui impose: jamais le pinceau de Voltaire ne fut plus fier, jamais il ne fut aussi brillant.

Alzire a de grands défauts; Alzire est cependant regardée comme un chef-d'œuvre, parce que ses beautés sont d'un ordre à faire oublier tous les défauts: et son auteur, comme poète et comme philosophe, a mérité dès-lors une place très-élevée parmi les génies créateurs.

Cette

Cette place éminente, il l'a méritée plus encore par la Tragédie de Mahomet, le plus imposant et le plus profond de tous ses chefs-d'œuvres dramatiques.

Entre Alzire et Mahomet on voit à regret la faible Zulime. Voltaire, fait pour agrandir son art, tentait sans cesse des routes nouvelles; ses tentatives furent malheureuses dans Zulime: Je ne dirai rien d'un ouvrage où il n'y a peut-être rien à louer.

Le spectacle politique que présente *Mahomet* est le plus vaste et le plus imposant qu'on ait transporté sur la scène, c'est dans sa naissance et dans ses premiers développemens, la plus étonnante et la plus rapide des révolutions, qui tour-à-tour ont changé et désolé le monde. Et que de grandes vues morales sortent d'un si riche sujet! Quelle leçon donnée à tous les peuples que le fanatisme dévoilé dans ses impostures sanglantes, dans ces ténébreuses horreurs! Quelle leçon pour tous les hommes que l'image d'une âme pure et innocente, d'un cœur droit et né pour la vertu mais subjugué par la superstition, qui malgré le cri de sa conscience, est conduit au nom du ciel, à l'assassinat, au parricide, dont l'inceste était pour lui le prix!

Le rôle de Mahomet est le génie de l'imposture mis en action: ce rôle n'est qu'à Voltaire; il ne pouvait être qu'à lui. Il fallait pour le tracer un grand génie sans doute, mais un grand génie ne suffisait pas: il fallait un esprit observateur, une âme forte et ardente, une étendue de connaissances, une profondeur de réflexion long-tems nourries par l'étude de ces scènes d'horreurs qui souillent les annales des nations lorsque l'ambition, le génie et l'imposture s'unissent dans un

seul homme pour imposer à l'Univers ; enfin, il fallait être Voltaire. La seule conception de ce rôle est admirable ; mais si l'exécution ne l'était davantage, Mahomet n'eût inspiré que l'horreur. Dans Voltaire il étonne, il subjugue, on le maudit et on l'admire, il ne se dément pas un instant; toujours héros et brigand, il conserve dans le sein du crime son caractère d'élévation. Toutefois, ce qui est un effort de l'art, Zopire, qui n'a d'autre grandeur que celle de la vertu, mais de la vertu forte et magnanime, non-seulement se soutient auprès de lui sans désavantage, mais on sent qu'il aurait confondu Mahomet, si Mahomet avait pu l'être.

La scène de leur entrevue, au second acte, est dans la mémoire de tous les amis des vers. Un juge bien fait pour la sentir, l'a louée comme un sublime modèle : et l'on s'est plu à voir l'ennemi des spectacles rendre hommage au génie dramatique dans un homme qu'il n'aimait pas. Il ne me convient pas de parler après lui de cette scène, je me borne à répéter l'éloge qu'il en a fait.

« Cette scène est conduite avec tant d'art, a dit Rousseau dans sa *Lettre sur les spectacles*, que Mahomet sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens et l'intrépide vertu de Zopire. Il fallait un auteur qui sentît bien sa force pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scène en particulier, tout l'éloge dont elle me paraît digne. Je n'en connais pas une au théâtre Français où la main d'un grand maître soit plus

sensiblement empreinte, et où le sacré caractère de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie. »

Le quatrième acte de Mahomet est seul un chef-d'œuvre. Il unit au degré le plus éminent la force théâtrale, le pathétique et la terreur. Séïde poussé au meurtre par un ordre qu'il croit émané du ciel, retenu par la nature qui se révolte et crie dans son sein; excité par un amour incestueux à un assassinat parricide, et retrouvant son père au moment qu'il vient de l'immoler; un tel spectacle n'eût été qu'horrible si la pitié et l'attendrissement n'avaient soulagé par des larmes les impressions d'horreur et d'effroi qu'il produit dans toutes les âmes. La difficulté vaincue dans l'exécution ajoute aux beautés hardies d'une conception si fortement tragique. Le cinquième acte, a-t-on dit, est inférieur au quatrième, et cela est vrai. Ce défaut, si c'en est un, Racine, le plus parfait de nos poètes, ne l'a point évité dans plusieurs de ses belles Tragédies; et peut-être le cinquième acte de Phèdre ne tient-il pas tout ce que le quatrième avait promis. Voltaire, le plus souvent, n'a rien d'aussi théâtral que son cinquième acte, rien d'aussi sublime ou d'aussi déchirant. Si le dénouement de Mahomet n'est pas sous ce rapport aussi heureux que celui d'Alzire, il n'est pas vrai, comme on l'ajoute, que le cinquième acte soit languissant, et surtout qu'il soit presque inutile. Ne servirait-il au Poète qu'à pénétrer plus avant dans les profondeurs de l'âme et du caractère de Mahomet, c'en serait assez pour qu'il ne fût pas indigne de couronner cette admi-

rable Tragédie. Je m'étonne que M. de la Harpe, dont j'ai souvent adopté les opinions sur quelques-uns des chefs-d'œuvres de Voltaire, dont l'analyse est une des brillantes parties de son Cours de littérature, ait cru voir une invraisemblance choquante dans le ressort que fait jouer l'auteur de Mahomet pour amener son dénouement. N'est-il pas dans l'ordre des choses possibles, que le poison agisse sur Séïde en présence de Mahomet ? N'est-il pas très-vraisemblable que Mahomet se serve de sa mort pour répandre la terreur dans cette populace ignorante ? Sans doute Mahomet eût trouvé d'autres voies pour appaiser la sédition : mais la promptitude et la dextérité avec laquelle il met en œuvre le premier moyen que lui offre le hasard, ne caractérisent-elles pas cet esprit d'audace et d'imposture dont le règne est fondé sur l'erreur ? Ce trait de génie est dans Mahomet un trait de caractère. Que la mort soudaine de Séïde paraisse un coup du ciel à ce peuple assemblé en tumulte et livré aux superstitions ; que ce spectacle et l'éloquence, l'ascendant de Mahomet, le frappent d'une terreur religieuse, et le glacent au milieu de ses fureurs, mille exemples dans l'histoire attestent la vraisemblance d'une pareille révolution.

On a relevé dans Mahomet quelques invraisemblances peut-être plus réelles. Mais, quoi qu'il en soit, Mahomet me paraît de tous les ouvrages dramatiques de Voltaire, celui qui donne la plus haute idée de cette tête vaste et profonde ; et il est bien peu de chefs-d'œuvres, même plus parfaits, qui méritent de lui être comparés.

Le style est comme les autres parties de l'ouvrage, il y a des négligences fréquentes, il y a même de vrais défauts : moins neuf, moins éblouissant que celui d'Alzire, moins ferme et moins soutenu que celui de la Mort de César, moins flexible et moins passionné que celui de Zaïre, mais plein de force et de nerf, il réunit quelquefois le sublime de profondeur dans les pensées au sublime d'énergie dans l'expression.

Je me suis beaucoup étendu sur Mahomet, parce que Mahomet n'appartient qu'à Voltaire ; qu'il n'y a rien, absolument rien qui ressemble à cet Ouvrage, dans aucun des tragiques qui l'avaient précédé. Mahomet est tout Voltaire ; c'est son génie particulier, c'est son âme toute nue qu'il dévoile dans cet ouvrage, et ce sont les objets habituels de sa pensée qu'il y transporte au théâtre. Je m'arrêterai peu, au contraire, sur Mérope parce qu'elle porte bien moins ce caractère d'originalité, et cette empreinte d'un génie créateur.

Mérope est une pièce grecque autant par le plan que par le sujet, autant par l'exécution que par le plan. L'esprit des Anciens paraît animer toute la pièce ; et on la croirait l'ouvrage d'un des grands tragiques d'Athènes, si un art plus délicat dans l'observation des convenances théâtrales n'y décelait quelquefois une main plus moderne. La simplicité de l'action est antique ; l'action pleine, rapide et sans vides, annonce le tragique français. C'est la plus parfaite des Tragédies de Voltaire. Ici, la perfection est dans tout, dans les moyens et dans les effets, dans l'intrigue, dans les

caractères et dans le dialogue : la plus exacte vraisemblance ajoute encore à la beauté des plus tragiques situations. La principale était donnée par les Anciens, et Voltaire s'est aidé encore de la Mérope italienne de Maffey : mais avec quel art il embellit ce qu'il imite, et combien ce qu'il ajoute embellit ce qu'il a imité ! Le récit du cinquième acte me paraît être le chef-d'œuvre de cette sorte de narrations ; le feu, le tumulte, le désordre éloquent des mouvemens, des tours, des images, en feront à jamais un modèle de la plus inimitable perfection. Le spectacle que présente le dénouement lorsque Mérope harangue le peuple de Messènes, en montrant d'un côté le corps sanglant de Polifonte, et de l'autre son fils qui accourt armé de la hache dont il a frappé le tyran, ce spectacle rappelle encore cet Art si souvent employé par Voltaire, de *frapper les sens pour ébranler avec plus d'empire l'imagination*, art trop négligé avant lui, même par nos grands maîtres, et qui n'avait paru durant l'autre siècle au plus haut degré de perfection, que dans le cinquième acte de Rodogune et dans celui d'Athalie.

Voltaire, dans Sémiramis, voulut hasarder sur notre scène un spectacle bien plus extraordinaire. Je ne parle point de cette décoration dont la pompe était jusqu'alors inconnue ; mais de l'apparition de l'Ombre de Ninus, au moment où les États sont assemblés, où Sémiramis va nommer dans son fils, qu'elle ne connaît pas, le successeur de son époux. Ce genre de merveilleux n'était pas dédaigné des Anciens, mais il n'osait parmi nous se montrer dans la Tragédie. Voltaire, qui savait

profiter de tout, prit dans Hamlet de Sakespéare, l'idée de l'Ombre de Ninus. D'excellens critiques, il est vrai, donnent encore la préférence à ce Spectre qui, dans Hamlet, toujours invisible et toujours présent à la conscience effrayée de ce Prince, inspire bien plus de terreur que l'apparition de Ninus. Mais où la terreur vraiment tragique, c'est-à-dire, mêlée au pathétique et à la pitié, s'est-elle montrée sur la scène avec plus de grandeur et d'énergie que dans le quatrième acte de Sémiramis, quand cette Reine se traîne sanglante aux bords de la tombe de son époux, implorant, contre son meurtrier, le secours de son meurtrier lui-même, le secours d'un fils qui vient d'immoler sa mère au moment qu'il croyait la venger.

Le rôle de Sémiramis faite pour commander aux hommes, et ne cédant qu'à la vengeance du ciel et aux terreurs du remords, est encore au-dessus de cette combinaison si éminemment théâtrale : et la pompe, la magnificence du style y répandent un nouvel éclat. C'est la magie poétique de ce style qui fait oublier le vide, j'ai presque dit la nullité de l'action durant les premiers actes. On assure, et je le crois, que Voltaire s'était proposé pour modèle la poésie de style d'Athalie.

Ce n'est pas seulement pour la poésie que Voltaire se choisit un modèle dans Oreste. Il se fait gloire d'imiter Sophocle; et quelquefois il l'embellit par d'heureux développemens; quelquefois encore il l'enrichit par des conceptions nouvelles. Alors l'admiration se partage entre les beautés de Sophocle mises en œuvre par le génie de Voltaire, et les beautés que

Voltaire n'a puisées que dans son génie : et c'est, à mon gré, le plus grand éloge qu'on puisse faire de tous deux. Parmi ces beautés originales, on a remarqué surtout le caractère de Clytemnestre tel qu'il est chez le poète français. Eschile, Sophocle et Crébillon avaient peint Clytemnestre mère dénaturée autant qu'épouse barbare. Clytemnestre dans Voltaire expie par des remords le meurtre de son époux, elle aime ses enfans, elle est mère; son crime n'a point étouffé en elle la voix du sang, et les penchans de la nature. Ce caractère a beaucoup de ressemblance avec celui de Sémiramis, mais il est placé dans des situations bien différentes; et l'on ne peut qu'admirer le talent fécond et flexible qui ne paraît pas un instant se répéter en retraçant deux fois le même caractère. Oreste paraît animé de cet esprit antique qui respire dans l'ensemble et dans les détails de Mérope. Mais Mérope est un chef-d'œuvre, où le génie dramatique ne se dément jamais : dans Oreste les deux derniers actes, et surtout le dénouement, ne tiennent peut-être pas ce qu'avaient promis les premiers actes, et ce qu'on devait attendre de Voltaire appuyé sur Sophocle. Il y a de grandes beautés dans le style, mais il y a aussi des faiblesses, et même quelques déclamations.

Le style est bien plus soutenu dans *Rome sauvée*, toujours noble, mâle, éloquent; ce sont les personnages mêmes qu'on croit entendre; c'est Catilina, c'est César, c'est Caton, c'est Cicéron lui-même, aussi éloquent sur le théâtre qu'il l'était dans le Forum. Si l'on croit entendre ces hommes célèbres, on ne croit

pas moins les voir agir. L'illusion est complète ; et ce qui étonne, c'est que tous ces caractères supérieurs se prononcent avec une si haute énergie, sans jamais s'éclipser l'un l'autre. C'est qu'ils sont ici dans la tragédie ce qu'ils furent autrefois dans Rome, et ce qu'ils sont encore dans l'histoire. Si l'intrigue languit quelquefois, si les ressorts de l'action paraissent relâchés dans plusieurs scènes, ces défauts sont rachetés par des beautés austères et savantes. Rome Sauvée est la pièce des connaisseurs. Et c'est un de ces ouvrages qui feront toujours avouer aux critiques de bon goût et de bonne foi que le premier tragique dans la peinture des mœurs, c'est Voltaire.

Il acquit encore plus de droits à ce haut rang par la tragédie de l'Orphelin de la Chine. Voltaire avait plus de soixante ans lorsqu'il composa l'Orphelin, mais il était encore dévoré du besoin de créer et de produire. Ce fut alors pour la première fois que parut sur la scène cette nation d'une antiquité si reculée, si célèbre par ses mœurs et par ses institutions inaltérables. Le fond du tableau est une de *ces grandes révolutions que Voltaire seul a transportées sur la scène avec tant de majesté.* C'est une horde conquérante et barbare, subjuguée à son tour par les lumières et la civilisation des vaincus ; c'est une nation éclairée qui soumet à ses lois ceux qui l'ont asservie à leurs armes. L'intérêt est divisé dans cet ouvrage, l'unité d'action n'est pas plus exactement observée. Mais le rôle seul d'Idamé n'eût-il pas racheté toutes ces fautes ? La scène où elle défend son fils qu'un père veut sacrifier pour sau-

ver l'héritier de ses maîtres, cette scène où une mère éplorée oppose les droits de la nature au fanatisme social, a été comparée avec raison à la sublime scène d'Iphigénie, où Clytemnestre défend aussi sa fille contre les préjugés et l'ambition barbare de son époux. On doit même remarquer que ces deux scènes assez semblables pour le fond, n'ont dans l'exécution aucune ressemblance, et que c'est dans Voltaire un mérite de plus. Une scène non moins brillante, et où le génie tragique se montre avec non moins de vigueur, c'est celle du cinquième acte où Zamti et Idamé se proposent mutuellement de se donner la mort. Enfin le dénouement le plus heureux unit l'admiration à l'intérêt, et renvoie le spectateur plein d'une émotion douce et profonde. L'Orphelin a beaucoup de défauts : mais c'est l'un des ouvrages de Voltaire qui font le mieux connaître l'immense étendue de son esprit, et qui portent plus particulièrement l'empreinte originale de son génie. La philosophie qu'il a su mettre en action et fondre en sentiment, est ici inhérente au sujet, et paraît à-la-fois appelée par les mœurs, par les caractères, et sur-tout par les situations.

Tancrède qui suivit, était d'un genre tout différent, et ne ressemblait à rien de ce qui l'avait précédé. On ne peut qu'admirer ce génie infatigable qui, à soixante-quatre ans, se frayait encore des routes nouvelles, et conservait cette force tragique si rare même pour le talent dans toute la vigueur de l'âge. M. de la Harpe qui dans l'analyse du théâtre de Voltaire, a surtout fait ressortir avec art les beautés de Tancrède et de

Zaïre, et justifié ces chefs-d'œuvres de la plupart des défauts de vraisemblance qu'on leur avait long-tems reprochés, avoue que de toutes les tragédies de Voltaire *Tancrède est celle dont la contexture lui a toujours paru le plus artistement travaillée.*

« Un ouvrage de théâtre conçu hardiment, dit encore M. de la Harpe, et une espèce de problème à résoudre : voici celui de Tancrède. Il faut trouver le moyen de fonder l'intérêt de cinq actes uniquement sur l'amour, et cependant les deux amans ne pourront se voir et se parler qu'au quatrième acte, entourés de témoins, et comme étrangers et inconnus l'un à l'autre. Sans cette condition, il n'y a point de pièce ; et quoiqu'elle soit toute d'amour, il est de l'essence du sujet que les deux amans ne puissent s'expliquer qu'à la dernière scène. Cette espèce de donnée dramatique paraît d'abord insoluble : comment occuper toujours de la passion de deux personnages sans les faire paraître ensemble ? il n'y a aucun exemple d'une pareille intrigue. . . . . »

Non, sans doute, il n'y en a aucun ; et les ressorts que Voltaire a fait mouvoir pour la soutenir durant cinq actes sont un des plus grands efforts de l'art. Tancrède est un des ouvrages de Voltaire, et c'est dire de tous les tragiques, où il y a le plus de magie théâtrale, où elle agit le plus secrètement, et se fait sentir avec le plus de violence et de charme. Quand Voltaire fit représenter Tancrède en 1760, les deux premiers actes parurent un peu longs ; cela pouvait annoncer un défaut, et n'en était pas moins un éloge. En occupant sans

cesse les spectateurs, de Tancrède, de sa valeur, de son amour, de ses dangers, de l'amour et des dangers de son amante, le poète avait fait attendre Tancrède avec une impatience égale à l'intérêt qu'il avait su inspirer; et, lorsque Tancrède parut, lorsqu'au troisième acte il prononça ce vers sublime de situation :

« Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter »

le parterre dans l'enthousiasme, sembla non moins qu'Argire et Aménaïde voir en lui son libérateur. Ce fut dans ce troisième acte qu'on vit pour la première fois sur la scène les combats, les cartels de l'ancienne chevalerie: et tout cet appareil rendu vraiment tragique par la force des situations, est une de ces richesses nouvelles que notre théâtre doit à Voltaire. La scène du quatrième acte entre Aménaïde et Tancrède, cette scène de deux amans dont l'un a combattu pour sauver ce qu'il aime, dont l'autre a voulu *mourir pour lui*; où Tancrède se montre accablé de la perfidie trop vraisemblable de l'amante la plus fidèle et la plus tendre, sans que cette amante, qui lui parle, puisse dire un mot qui la justifie, et appaise les déchiremens de son cœur; la scène qui suit avec Fanie où ce vers

« Il aura donc pour moi combattu par pitié »

découvre tout le sublime aussi neuf que tragique de cette situation : la scène où Aménaïde révèle à son père que Tancrède a été son vengeur; ces mots qu'elle adresse à Tancrède absent au moment qu'elle vole aux combats près de lui, je veux *punir ton injustice en expirant pour toi*; enfin ce dénouement touchant et terrible, d'un si beau pathétique et d'un si grand effet théâtral,

ce dénouement qui a fait verser tant de larmes ; tout cela était autant de beautés inouïes, dont il ne faut chercher la source que dans le cœur des amans, l'âme des héros, et les créations du génie.

Ce qu'il y a de plus admirable peut-être dans un ouvrage où il y a tant à admirer, ce sont les caractères de Tancrède et d'Aménaïde. La Harpe qui, je le répète, me paraît avoir fait une savante analyse de cette tragédie, ne me semble pas avoir assez développé ce que ces caractères ont d'original, et les traits vivement prononcés qui les distinguent entre tous les héros tragiques. Tancrède né du sang français a servi à la cour des Empereurs ; il unit à l'esprit chevaleresque une élégance de mœurs et une valeur éblouissantes ; Français, généreux, confiant, magnanime, chevalier plein d'honneur, amant passionné, il est aussi brillant dans ses amours que dans ses combats. Hasardeuse dans ses démarches, impétueuse dans sa passion, Aménaïde est toute Sicilienne : mais élevée dans une Cour polie, elle unit la grace à la fierté, et l'aménité des mœurs à l'audace de la passion, à toute la fougue du caractère. Peut-être le personnage de Tancrède n'est-il pas très-inférieur à celui d'Orosmane ; et ce caractère d'Aménaïde me paraît encore au-dessus du caractère plein de charme de Zaïre. Il n'a manqué à la tragédie de Tancrède pour s'approcher beaucoup de Zaïre elle-même, qu'un mérite égal dans le style. Celui de Tancrède est souvent faible et sans couleur ; mais dans le dialogue passionné on reconnaît encore souvent le pinceau de Voltaire.

Sa vigueur parut trop affaiblie dans les pièces qui suivirent Tancrède, et ses couleurs brillantes s'étaient presque effacées. Mais ces ouvrages mêmes de la vieillesse d'un grand homme peuvent être étudiés avec fruit. On y trouve encore des vues nouvelles, et de nouvelles masses dramatiques. La première idée du dénouement d'Olympie, la scène du partage du monde dans le triumvirat, celle où Arzame est conduite devant les prêtres dans les Guèbres, celle de du Guesclin et de Dom Pèdre dans la tragédie de ce nom, tant de beautés dans Sophonisbe qui ne sont rien moins qu'à Mairet, le plan d'Agathocle, son dénouement, des fragmens d'un dialogue vraiment tragique, et tant d'autres restes d'un si beau talent, auraient suffi pour faire une réputation à tout autre qu'à Voltaire; et des ouvrages qui renferment de pareils traits, des ouvrages dont quelques-uns sont écrits à plus de quatre-vingts ans, ne pouvaient nuire à la renommée d'un poète, *qui moins touchant que Racine, est quelquefois plus déchirant, qui a moins de sublime et d'élévation que Corneille, mais plus de véhémence et d'éclat; et qui, par des créations multipliées, par les combinaisons les plus fortement théâtrales, et les mouvemens passionnés d'une imagination impétueuse et brûlante, a mérité le titre glorieux, non sans doute du plus parfait des poètes qui se sont illustrés dans la Tragédie, mais du plus tragique de nos poètes.*

Page 35. *Enfin ne doit-on pas avouer qu'il n'est aucune des parties de l'art les plus négligées dans la*

Henriade, dont elle n'offre quelquefois des exemples et des modeles?

Pourquoi faut-il que ces morceaux d'élite soient trop peu nombreux encore pour faire illusion sur les défauts et sur la froideur de l'ensemble? Pourquoi le style même, souvent admirable et toujours brillant, est-il cependant trop éloigné de la majestueuse grandeur, de l'élévation hardie qui font le vrai caractère de ce genre de composition? Quelque part qu'aient eu Malherbe et Boileau à la création de notre langue poétique, elle s'est principalement formée au théâtre. Abondante en expressions sensibles et morales, elle était, sur-tout alors, peu féconde en expressions pittoresques. Pour rendre dans toute leur magnificence les peintures de l'épopée, il aurait fallu peut-être donner à cette langue plus de pompe, un plus grand éclat de couleurs. Le jeune auteur de la Henriade n'osa pas même le tenter. Lorsqu'il annonça le dessein de composer son Poème, il entendit de toutes parts crier à la témérité. Effrayé par des représentations timides, et cédant au goût de son siècle, qu'il n'avait point encore appris à diriger, il parut surtout craindre d'être hardi dans le genre qui demande le plus de hardiesse; il s'efforça, dans une épopée, d'affaiblir presque en tout le caractère épique; il resserra jusqu'à ses fictions dans un cadre historique; et souvent il rabaissa son style à la mesure de poésie que peut comporter le théâtre.

Page 38. *Tel fut sur-tout cet Essai sur les mœurs et l'esprit de tous les peuples, où, développant son plan*

dans un cadre beaucoup plus vaste, l'historien philosophe rend toujours présens à la pensée du lecteur, tous les Empires et tous les siecles, ou jugés séparément, ou appréciés l'un par l'autre, interrogés sur ce qu'ils ont fait pour la science ou pour l'erreur, pour l'infortune ou le bonheur du monde, et marqués, d'après leur propre témoignage, d'un signe de gloire ou d'infamie.

Justes envers nos grands hommes, mais justes quelquefois trop tard, nous avons eu souvent besoin d'être avertis de leur supériorité par des voix étrangères et lointaines. Tandis que l'auteur de l'Histoire générale ne recevait, dans sa patrie, que des critiques plus ou moins fondées sur quelques erreurs de détail, bien pardonnables dans un si grand ouvrage, son exemple commençait une révolution dans toutes les littératures. Sur ce modèle se formaient des disciples, faits pour devenir à leur tour des modèles. L'un des plus célèbres parmi eux, Robertson, reconnaissait dans ce grand maître un Historien *savant et profond*. Et l'on sait que d'estimables ouvrages, écrits d'après ses principes chez une nation rivale, furent transportés avec succès dans notre langue avant la mort de cet homme extraordinaire, qui exerçait alors dans les Lettres une dictature universelle.

Voici textuellement ce témoignage remarquable rendu par l'historien de Charles-Quint à celui de Louis XIV, ou plutôt du Siècle de Louis XIV, à l'historien de tous les peuples, et surtout de l'esprit humain.

« Dans toutes mes discussions sur les progrès du Gouvernement

gouvernement, des mœurs, de la littérature et du commerce, pendant les siècles du moyen âge, ainsi que dans l'esquisse que j'ai tracée de la constitution politique des divers États de l'Europe, au commencement du seizième siècle, je n'ai pas cité une seule fois M. de Voltaire, qui, dans son *Essai sur l'Histoire générale*, a traité les mêmes sujets et examiné la même période de l'Histoire. Ce n'est pas que j'aie négligé les ouvrages de cet homme extraordinaire dont le génie, aussi hardi qu'universel, s'est essayé dans presque tous les genres de compositions littéraires. Il a excellé dans la plupart; il est agréable et instructif dans tous; on regrette seulement qu'il n'ait pas respecté davantage la religion. Mais comme il imite rarement l'exemple des historiens modernes, qui citent les sources d'où ils ont tiré les faits qu'ils rapportent, je n'ai pas pu m'appuyer de son autorité pour confirmer aucun point obscur ou douteux. Je l'ai cependant suivi comme un guide dans mes recherches, et il m'a indiqué, non-seulement les faits sur lesquels il était important de s'arrêter, mais encore les conséquences qu'il fallait en tirer. S'il avait en même tems cité les livres originaux où les détails peuvent se trouver, il m'aurait épargné une grande partie de mon travail; et plusieurs de ses lecteurs, qui ne le regardent que comme un écrivain agréable et intéressant, verraient encore en lui un historien savant et profond. » (*Voyez l'introduction à l'Histoire de Charles-Quint, tom. II de la traduction française.*)

Un compatriote de Robertson, critique justement célèbre dans sa patrie, et qui s'est surtout formé à l'école de nos bons maîtres, termine ainsi les leçons qu'il

donne dans un cours de littérature, sur la manière d'écrire l'Histoire.

« Je ne puis finir sur le sujet de l'Histoire, sans faire mention d'un perfectionnement remarquable qu'elle a reçu dans le cours de ces dernières années, je veux parler de l'attention particulière que les historiens se sont accoutumés à donner aux lois, aux coutumes, au commerce, à la religion, aux lettres, et à tout ce qui peut jeter du jour sur le caractère et le génie des peuples. On regarde aujourd'hui comme le devoir de l'historien, de faire connaître les mœurs, aussi bien que les évènemens; et véritablement le tableau de la situation, de la manière de vivre, des progrès de l'esprit humain, à diverses époques, est plus utile et plus intéressant, que des récits de sièges et de batailles. L'écrivain à qui nous sommes redevables des premiers efforts faits en vue de ce perfectionnement, est le célèbre Voltaire, dont le génie a brillé avec éclat en un si grand nombre de genres différens. Son Siècle de Louis XIV fut une des premières productions de cette forme. Elle fixa bientôt l'attention de l'Europe, et obtint l'approbation générale qu'elle méritait. Son Essai sur l'Histoire générale depuis le règne de Charlemagne ne doit pas être envisagé comme une Histoire, ni même comme le plan d'une composition historique, mais uniquement comme une suite d'observations sur les principaux évènemens qui ont eu lieu pendant le cours de quelques siècles, et sur les changemens successifs opérés dans le caractère et dans les mœurs des nations. Quoique dans quelques faits et quelques dates, il ait manqué peut-être d'exac-

titude, et quoique cet ouvrage porte l'empreinte de ses opinions particulières sur la religion, dont son auteur s'est fait une malheureuse habitude, on y trouve néanmoins tant de vues grandes et instructives qu'il mérite l'attention de tous ceux qui veulent étudier ou écrire l'Histoire des siècles qu'il parcourt. » (Hugues-Blair, *Cours de Belles-Lettres*, *XXXVIme. Leçon.*)

Tels sont les aveux de la seule nation qui, dans ce nouveau genre d'Histoire, puisse prétendre à l'honneur de nous disputer le prix.

Page 39. *Il expose avec cette clarté l'une des qualités distinctives de son esprit et de son talent, les sublimes découvertes de Newton*, etc.

« J'ai saisi avec plaisir l'occasion, (dans l'Eloge de M. » de la Condamine) de rendre justice à un vieillard illus- » tre, sur lequel tous les insectes de notre littérature s'a- » charnent avec tant de bassesse et d'indécence. Je n'ai » pu dire qu'un mot de ses Elémens de la Philosophie » newtonienne. Sans cela, j'aurais fait observer que » cet ouvrage est encore le seul où les hommes qui » n'ont point cultivé les sciences, puissent acquérir » des notions simples et exactes sur le système du monde » et sur la théorie de la lumière; que ces Elémens, bien » loin de renfermer des fautes grossières, comme l'ont » imprimé des gens qui n'étaient pas en état de les en- » tendre, ne renferment même aucune erreur qu'on » puisse imputer à M. de Voltaire; car s'il y en a quel- » ques-unes, ce sont des opinions qu'il a adoptées d'a-

» près le témoignage des auteurs les plus accrédités. »
(*Lettre de M. de Condorcet à M. de la Harpe.*)

Page 41. *Ce changement dont les effets se firent plus ou moins sentir dans toutes les classes d'écrivains, permit à la littérature des vérités et des erreurs qui ne pouvaient appartenir à une époque antérieure ; c'est ce qu'il ne faut jamais oublier, en jageant le dix-huitieme siècle, lorsqu'on veut être juste, et n'être rien de plus.*

Cette observation est si importante que je m'étonne d'être le premier à la soumettre au public. Elle explique, ce me semble, pourquoi la littérature devait être plus indépendante au dix-huitième siècle, et par-là même se montrer plus hardie que dans le siècle précédent. Un écrivain philosophe a remarqué avant moi qu'il fut un moment où la philosophie eut ses enthousiastes et ses fanatiques ; hommes toujours entraînés par le mouvement général, loin des limites du vrai ; et qui, sophistes sous Louis XV, auraient été astrologues sous Charles VII. Alors, dans les écrits comme dans les discours, la hardiesse devint souvent de l'audace ; l'indépendance des principes put, chez quelques écrivains, dégénérer en licence, je ne prétends point le nier : tel est malheureusement le cours de toutes les choses humaines. Une littérature dont les travaux embrassaient tous les objets qui importent au bonheur des hommes, dut enfanter des erreurs, des exagérations, d'autant plus remarquées qu'elles tenaient

à des matières plus importantes. Mais ces exagérations, ces erreurs, que j'ai cru remarquer moi-même dans quelques ouvrages du dix-huitième siecle, je ne devais pas plus les combattre que je n'ai dû réfuter les nombreux accusateurs de la philosophie de ce siècle; car c'était un tableau littéraire qui m'était demandé, et non point un examen philosophique.

Si je l'eusse fait cet examen, je n'aurais dissimulé ni les vérités, ni les erreurs : j'aurais cherché à démêler les unes et les autres, avec cette défiance que me commande trop bien la faiblesse de mes lumières; et j'aurais continué à exprimer ma pensée avec cette sincérité, ce respect pour sa propre conviction, dont ne se départ jamais un homme qui veut conserver le droit de s'estimer. En avouant ce qui me paraît être des erreurs dans la littérature du dix-huitième siècle, j'aurais cru devoir, pour être juste, examiner ces trois questions importantes : d'abord, s'il est une littérature où l'on ne trouve pas de semblables erreurs : en second lieu, si les principes, vrais ou faux, qu'on a le plus reprochés aux philosophes de ce siècle n'ont pas été soutenus avec plus de liberté, exprimés avec moins de réserve par les philosophes de l'antiquité, ou par des philosophes modernes dans les âges précédens: enfin, s'il est une seule opinion dangereuse, accréditée par un écrivain célèbre du dix-huitième siècle, qui n'ait pas été combattue dans ce siècle, par un écrivain non moins célèbre ?

J'aurais ainsi été conduit à examiner s'il existe réellement une *philosophie du dix-huitième siècle*. Qu'est-

ce, aurais-je pu demander, que cette philosophie? Est-ce la philosophie d'Helvétius, réfutée dans tous ses principes, par le philosophe Rousseau? Est-ce la philosophie de Rousseau, combattue sur tant de points, par le philosophe Voltaire?

Peut-être aurais-je trouvé pour dernière réponse à ces questions, que ce qu'on appelle la philosophie du dix-huitième siècle se réduit au principe commun qui parut alors diriger tous les travaux de la pensée, le zèle vrai ou affecté pour le bonheur des hommes. Peut-être aurais-je aussi trouvé qu'à une époque vraiment éclairée, les erreurs, quelle qu'en soit la nature, souvent attaquées dès leur naissance, ne peuvent obtenir qu'une confiance locale et momentanée; et qu'après la chute des erreurs qui se choquent et se détruisent mutuellement, la vérité reste encore pour l'honneur des écrivains et le bien de l'humanité.

Page 43. Des lettres Persanes. — *Dans le premier de ses ouvrages, paraissant vouloir cacher la profondeur de ses réflexions sous le voile d'une fiction ingénieuse, il sut mêler avec adresse à des peintures étrangères l'examen de nos opinions sur des matières délicates, et rarement soumises avant lui à des discussions littéraires*, etc.

Montesquieu suppose une correspondance entre deux Persans qui voyagent parmi nous. Ils nous découvrent leurs mœurs en étudiant les nôtres.

L'attachement aveugle qu'ils témoignent pour leurs préjugés nous inspire une juste défiance des nôtres. Pensent-ils ainsi parce qu'ils sont nés en Asie? Pensons-nous différemment parce que nous sommes nés en Europe?

Usbeck et son ami se plaisent quelquefois à rapprocher de nos principes les plus sages et les plus utiles à nos yeux, ceux des leurs qui nous paraissent dangereux ou absurdes : ils nous en montrent le rapport, et l'espèce de fraternité. Nous voilà forcés de porter sur les uns et sur les autres un jugement uniforme.

Dans leur séjour en Europe, ils finissent par se familiariser avec la plupart de nos usages, et même par se défier d'un assez grand nombre des leurs. Que ferions-nous donc nous-mêmes dans un long séjour en Asie?

A ces leçons demi-voilées, à ces beautés qui naissent du fond de son sujet, et de la conception originale de son livre, Montesquieu ajoute des beautés sans nombre, prodiguées avec l'abondance et la variété du génie. Il multiplie les vérités de tout genre, *il ne développe que les vérités fécondes*; il peint d'un trait les choses, les hommes, les empires; il traite des questions qui ont enfanté des volumes, et il les épuise dans quelques pages. Ici, c'est la peinture d'un peuple que la dépravation des mœurs, l'égoisme et la division des intérêts précipitent vers sa destruction; que le malheur ramène à la vertu, le patriotisme à la prospérité, la prospérité aux richesses et à la décadence des mœurs. Le peintre s'ar-

rête alors ; et il laisse entrevoir dans le lointain la nouvelle ruine de ce peuple : offrant ainsi dans un même cadre, toutes les révolutions morales et politiques des peuples et des gouvernemens.

Ailleurs, c'est un traité de la tolérance religieuse. Autour de la question principale sont répandues par grouppes, vingt questions non moins fécondes. Celles de la multiplicité des religions dans un empire, et de ses effets ; de l'esprit de prosélytisme et de ses dangers ; questions nettement exposées, tour-à-tour éclaircies séparément, ou résolues l'une par l'autre. Plus loin, c'est l'examen des principes du droit politique, le tableau des gouvernemens de l'Europe, toutes ces conceptions d'un grand publiciste développées depuis dans *l'Esprit des lois*.

Parmi ces grands objets de méditation, des digressions riantes et variées sur les mœurs et les amours orientales, des peintures originales et voluptueuses, viennent par un mélange charmant, égayer l'esprit du lecteur, et lui rendent son attention délassée et toute fraîche, pour les nouvelles méditations qui doivent suivre.

Mais ce qu'il y a dans ce livre de plus digne de son auteur, et de l'attention d'un lecteur qui réfléchit, c'est qu'en se rendant un compte fidèle des gouvernemens européens, Usbeck et son ami nous offrent dans mille traits épars, un tableau achevé de l'état où se trou-

vaient alors les lumières dans les diverses parties de l'Europe. En le traçant, ce tableau, Montesquieu parut dire à son siècle : « Voilà ce qu'on a fait avant vous ; songez à ce qu'il vous reste à faire. »

Un style nerveux et flexible, brillant et pur, anime, fait mouvoir et ressortir encore et ces peintures piquantes, et ces majestueux tableaux. Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'observer que le soin particulier que dut apporter Montesquieu, jeune encore, à l'imitation du style oriental qui devait être en plusieurs endroits celui des lettres Persanes, a concouru sans doute avec l'éclat et la verve poétique de son imagination, à lui donner ce style pittoresque, cette manière de figurer et de peindre sa pensée, cet art, (que nous aurons soin de remarquer ailleurs), de présenter quelquefois tout le résultat d'une méditation lente et profonde dans une image vive et inattendue.

Les lettres Persanes sont le premier monument philosophique élevé par le génie dans le dix-huitième siècle. Une foule d'imitations qu'elles produisirent dès leur naissance, les tracasseries qu'elles attirèrent à leur auteur, prouvent également la vive sensation qu'elles firent dans le public, et la révolution qu'elles commencèrent dans les idées. Ces lettres en effet renferment les germes de plusieurs grandes vérités que nous verrons successivement se développer, croître, pour ainsi dire, et mûrir, dans divers ouvrages qui ont illustré la plus belle moitié de ce siècle.

Page 48. *Un cri d'admiration s'est élevé dans l'Europe entière*, etc.

Cela n'empêcha point les critiques de se multiplier rapidement. L'Esprit des Lois parut en 1748. Dès 1750, l'abbé de la Porte publia ses *Observations sur l'Esprit des Lois, ou l'Art de lire ce livre, de l'entendre et de le juger.* A Paris, 2 vol. in-12. L'abbé de Bonnaire donna, quelques tems après son *Esprit des Lois quintessencié par une suite de Lettres analytiques*, également en 2 vol. in-12. Crevier, en 1764, fit paraître aussi, en un seul volume, de nouvelles *Observations sur l'Esprit des Lois*. Le fermier-général Dupin, aidé du père Berthier, en publia trois volumes; mais il les retira prudemment, après en avoir distribué un très-petit nombre d'exemplaires. L'auteur de la *Théorie des Lois* aurait dû imiter cet exemple : il est connu par des paradoxes de tout genre; et l'on doit peu s'étonner s'il se présente toujours comme l'antagoniste de Grotius, de Puffendorf et de Montesquieu. La Lettre d'Helvétius, et celle de Saurin, sur l'Esprit des Lois, méritaient plus d'attention et en obtinrent davantage; elles ont été insérées dans une édition de Montesquieu.

Boulanger de Rivery, après avoir réfuté dans une Apologie de l'Esprit des Lois, les deux volumes de l'abbé de la Porte, fit le même honneur au livre de l'abbé de Bonnaire, qui le méritait encore moins. Un négociant de Bordeaux fit paraître une autre *Réponse* aux critiques de la Porte. Elle a été réimprimée dans quelques éditions des Lettres de Montesquieu, que l'on soupçonna faussement d'y avoir participé. Mais la meilleure

Défense de l'Esprit des Lois, est la réfutation que Montesquieu daigna faire lui-même du plus acharné de ses détracteurs, et à laquelle La Beaumelle a depuis ajouté une *Suite*, qui ne fut guère lue dans le tems, et ne l'est plus du tout aujourd'hui.

Voltaire, après avoir aussi défendu l'auteur de l'Esprit des Lois, dans une Lettre charmante, pleine de raison et d'esprit, après avoir donné à ce grand ouvrage le magnifique éloge que j'ai rapporté dans le texte de ce discours, en a fait lui-même une critique, où il se résume ainsi : « Après avoir vu qu'il y a des erreurs, » comme ailleurs, dans l'*Esprit des Lois*; après que » tout le monde est convenu que ce livre manque de » méthode, qu'il n'y a nul plan, nul ordre, et qu'après » l'avoir lu, on ne sait guère ce qu'on a lu, il faut » rechercher quel est son mérite, et quelle est la cause » de sa grande réputation.

» C'est premièrement qu'il est écrit avec beaucoup » d'esprit, et que tous les autres livres sur cette ma- » tière sont ennuyeux. C'est pourquoi nous avons déjà » remarqué qu'une dame, qui avait autant d'esprit que » Montesquieu, disait que son livre était de l'*esprit* » *sur les Lois*. On ne l'a jamais mieux défini. » (*Quest. sur l'Encycl.*, *tome V*, *art.* Esprit des Lois.)

On lit, dans le même ouvrage : (tom. II, art. *Art poétique*) « L'auteur des *Lettres Persanes*, si aisées » à faire, et parmi lesquelles il y en a de très-jolies, » d'autres très-hardies, d'autres médiocres, d'autres » frivoles, etc. »

Ces jugemens, sur lesquels il est inutile de hasarder aucune réflexion, se retrouvent malheureusement en plusieurs endroits de la correspondance de Voltaire. Malheureusement aussi, des jugemens du même genre sur les ouvrages de Voltaire lui-même, se trouvent en quelques endroits des œuvres de Montesquieu. Qui pourrait lire, par exemple, sans étonnement dans ses *Pensées diverses* recueillies depuis sa mort sur un manuscrit autographe : « Voltaire n'est pas beau, il » n'est que joli : Il serait honteux pour l'Académie » que Voltaire en fût, et il lui sera quelque jour hon- « teux qu'il n'en ait pas été ».

« Les ouvrages de Voltaire sont comme les visages » mal proportionnés qui brillent de jeunesse ».

« Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est » comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet » qu'ils traitent mais pour la gloire de leur ordre. Vol- » taire écrit pour son couvent, etc. ».

Lorsqu'on transcrit de semblables morceaux, un sentiment pénible fait tomber la plume des mains : il faut plaindre les grands hommes, et être bien convaincu qu'ils n'ont jamais rien à attendre que de la justice lente du tems.

Elle arrive enfin cette justice tardive, pour les ouvrages comme pour les actions. Elle condamne ces saillies d'amour-propre qui cependant ne sont guère nuisibles qu'à celui qui se les permet, ces injustices qui souvent peuvent être involontaires : mais elle consacre par le respect et les hommages de la postérité, ces

nobles actions, ces traits d'humanité qui font estimer et chérir le caractère moral des hommes en qui la vertu fut l'auxiliaire du génie.

Les actes de bienfaisance de Voltaire, ce qu'il a fait pour les Calas, pour les Sirvens, les Montbaillys, pour tant d'autres infortunés qu'il a secourus de sa fortune, soutenus de son crédit, protégés de sa renommée, tout cela, dis-je, est si connu qu'il serait au moins inutile de faire plus qu'en rappeler le souvenir. Les actions généreuses de Montesquieu eurent moins d'éclat, et sont encore aujourd'hui moins célèbres. J'en rapporterai une seule, telle qu'elle fut consignée dans l'*Année littéraire*, en 1775. Les amis des lettres ne la liront point sans cette vive satisfaction qu'on éprouve à pouvoir aimer ce qu'on admire. Elle suffirait sans doute pour faire apprécier toute entière l'âme simple, élevée et sensible de l'auteur de l'Esprit des Lois.

« Montesquieu allait souvent visiter sa sœur, ma-
» dame d'Héricourt, à Marseille. Il respirait un soir
» près du port. Il voit un jeune homme dans une barque,
» il juge que ce jeune homme attend le batelier pour le
» promener sur l'eau. Il entre aussi dans la barque :
» étonné de voir le jeune homme ramer, il l'inter-
» roge, et apprend qu'il est joaillier de profession,
» qu'il se fait batelier les fêtes et les dimanches pour
» gagner quelque argent, et seconder les efforts de sa
» mère et de deux sœurs ; tous les quatre travaillent,
» économisent pour amasser deux mille écus, et ra-
» cheter leur père esclave à Tétuan. Montesquieu

» bert, esclave à Tétuan, conformément aux ordres de
» M. le Président de Montesquieu. »

Page 52. *Ce fut donc sur ce principe, non pas à l'état d'enfance, c'est-à-dire à la vie sauvage, mais à cette espèce de* siècle viril, *qu'il voulut ramener, d'abord les hommes, et il écrivit sur l'éducation; bientôt les gouvernemens eux-mêmes, et il écrivit sur la nature et sur les fondemens du Pacte social.*

Sans doute il ne se dissimulait point à lui-même combien était borné le nombre des applications utiles qu'on pouvait faire encore de ses théories dans l'état présent de nos mœurs, mais il était loin de prévoir les applications dangereuses qu'on tenterait d'en faire un jour. Qu'est-ce en effet, par exemple, que ce Traité du Contrat Social, sinon le Gouvernement de sa propre patrie, c'est-à-dire, d'une république resserrée dans les plus étroites limites, proposée comme un modèle aux peuples assez peu nombreux, assez pauvres pour trouver dans ce Gouvernement une liberté fondée sur les lois, et qui doit toujours, d'après sa maxime, être *subordonnée à l'existence et aux intérêts de l'association*? Juger ainsi de cet ouvrage, c'est entrer dans la pensée de l'Écrivain, sans s'arrêter à des exagérations qui sont de l'orateur plus que du philosophe; c'est l'interpréter comme son auteur parut clairement l'expliquer et l'entendre, lorsqu'il voulut adapter sa doctrine au gouvernement d'un peuple qui semblait l'appeler du fond du Nord à ré-

générer ses lois politiques et ses habitudes nationales : c'est enfin être juste envers un homme moins outragé par d'aveugles censures que par des éloges flétrissans, moins calomnié par ses détracteurs que décrédité par ses faux disciples.

Page 64. *Parmi ses membres les plus célèbres, ceux-ci sous les glaces du pôle, ceux-là sous les feux de l'équateur, mesuraient cet arc du méridien qui devait fixer la figure de la terre, etc.*

Ce fut sous le ministère de M. de Maurepas que l'Académie des Sciences voulut soumettre à des calculs mathématiques l'hypothèse de Newton sur l'applatissement des pôles, et déterminer ainsi avec précision la figure de la terre. Elle résolut de faire mesurer un degré du méridien sous l'équateur, et un autre sous le pôle. La Condamine, Bouguer et Godin, Clairault, Maupertuis, Le Monnier et Camus, furent chargés de l'exécution de cette pénible entreprise. Les uns partirent pour le Pérou en 1735, les autres, l'année suivante, pour les confins de la Laponie. Des obstacles de tout genre ne purent arrêter le zèle de ces savans voyageurs. Les observations faites souvent en particulier par chacun d'eux, se rapportèrent d'une manière si rigoureuse qu'il ne put rester aucun doute sur leur parfaite exactitude. Une seule année suffit aux Académiciens envoyés dans le Nord ; mais dix années s'écoulèrent avant que les travaux de leurs collègues fussent entièrement terminés.

Quelques-uns

Quelques-uns d'entre eux n'étaient point encore de retour, lorsqu'en 1750 l'abbé de la Caille fut aussi député par l'Académie au Cap de Bonne-Espérance, pour y observer la parallaxe de la lune, et mesurer le plus austral des degrés du méridien de notre continent. Il eut moins d'obstacles à surmonter, et put mettre plus de promptitude dans l'exécution de ses travaux. On eut alors plusieurs degrés du méridien pris sous l'équateur, et au-delà du tropique du capricorne : et les observations des Savans français prouvèrent enfin ce qu'on n'avait fait que supposer, que notre globe est un sphéroïde légèrement aplati vers les pôles.

Page 65. *Le Géomètre qui, dans son Traité de Dynamique avait rapporté à un principe unique toutes les lois du mouvement, en résolvant depuis le problême de la précession des équinoxes, faisait franchir à la science les limites où le génie de Newton s'était arrêté, etc.*

J'aurais craint de m'exagérer l'importance de ces découvertes, si je n'avais trouvé en faveur de mon opinion de grandes autorités. Il ne sera peut-être pas inutile aujourd'hui de remettre sous les yeux des lecteurs le jugement qu'en portait, en 1784, le dernier secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Les sciences soumises au calcul marchent de progrès en progrès : pour être juste envers ceux qui les ont autrefois agrandies, il faut un moment revenir sur ses pas,

et porter ses regards en arrière. C'est alors sur-tout qu'il importe de mettre, comme un poids dans la balance, le suffrage des contemporains.

Dans la science du mouvement, dit M. de Condorcet, il faut distinguer deux sortes de principes. Les uns sont des vérités de pure définition; les autres sont ou des faits connus par l'observation, ou des lois générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférens au mouvement et susceptibles d'en recevoir. De ces derniers principes, celui de la décomposition des forces était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors; et joint à ces vérités de définition sur lesquelles Huyghens et Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbres dans le commencement de ce siècle. Mais si les corps ont une forme finie, si on les imagine liés entre eux par des fils flexibles ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus, et il fallait en inventer un nouveau. M. d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans. Ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changemens que le mouvement du corps a éprouvés, et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier. Ce principe si

simple, qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les lois du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physico-mathématiques. A la vérité, plusieurs des problêmes résolus dans le traité de Dynamique, l'avaient déjà été par des méthodes particulières; différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode; sans doute elles renfermaient le principe général qui y était caché; mais personne n'avait pu l'y découvrir; et si on refusait, sous ce prétexte, à M. d'Alembert la juste admiration qu'il mérite, on pourrait, avec autant de raison, faire honneur à Huyghens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Léibnitz et Newton se sont disputée » . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

» Il restait encore à M. d'Alembert à donner un moyen d'appliquer son principe au mouvement d'un corps fini d'une figure donnée : et en 1749 il résolut le problème de la précession des Equinoxes. — L'axe de la Terre ne répond point toujours au même lieu du Ciel; mais il se dirige successivement vers tous les points d'un cercle parallèle au plan de l'orbite terrestre, et par une suite de ce mouvement, les équinoxes et les solstices répondent, dans la même période, à toutes les parties du zodiaque. Le phénomène connu sous le nom de précession des équinoxes, a été observé par les Anciens. Hipparque en avait supposé la période de 25200 ans, et les Modernes, par des observations plus

exactes, l'ont fixée à environ 720 ans de plus. Ce mouvement en longitude n'est pas le seul qu'éprouve l'axe de la Terre; il en a un autre en latitude bien plus petit, qui n'est qu'une espèce de balancement, et dont la période est de dix-huit ans seulement. Cette mutation n'a été découverte que dans ce siècle par Bradlei, et jusqu'à lui on la confondait avec les mouvemens irréguliers, propres aux étoiles fixes. Newton attribuait avec raison la précession des équinoxes à l'effet de l'attraction de la Lune et du Soleil sur la Terre. Il savait que notre planète est un sphéroïde aplati vers les pôles, et que les deux astres mus dans des plans où ils n'agissent pas d'une manière semblable sur les parties disposées autour de l'axe de la Terre, doivent altérer son mouvement de rotation. Mais ce n'était pas assez, Newton avait appris le premier aux Philosophes à n'admettre pour vraies que des explications calculées, qui rendent raison et du phénomène en lui-même, et de sa quantité et de ses lois. Aussi, essaya-t-il de déterminer l'effet de l'attraction de la Lune et du Soleil sur le mouvement de l'axe de la Terre : mais les méthodes d'analyse et les principes mêmes de mécanique, nécessaires pour une dissolution directe, manquaient à son génie, et il fut obligé d'admettre des hypothèses, qui ne le conduisirent à un résultat conforme à l'observation que par la compensation des erreurs produites par chacune d'elles. Vingt-trois ans après sa mort, cette limite qu'il semblait avoir posée, n'avait pas été franchie. M. d'Alembert en eut la gloire; il expliqua également le phénomène de la mutation nouvellement découvert, et répara

l'honneur de la France, ou plutôt du Continent, qui jusqu'alors n'avait eu rien à opposer aux découvertes de Newton ».

» Un seul géomètre, M. Euler, eût pu disputer cette gloire à M. d'Alembert. Mais, en donnant une solution nouvelle du problême, il avoua qu'il avait lu l'ouvrage de M. d'Alembert, et fit cet aveu avec cette noble franchise d'un grand homme qui sent qu'il peut, sans rien perdre de sa renommée, convenir du triomphe de son rival. (*Éloge de d'Alembert.*)

En 1793, l'infortuné Condorcet n'avait point changé d'opinion sur les services rendus aux Sciences par son illustre prédécesseur. Dans un ouvrage consacré au tableau *des progrès de l'esprit humain*, il parle de ces découvertes avec la même distinction, il y attache la même importance, et sur-tout ne rétracte rien de ce qu'il avait avancé dans son *Éloge*.

» Une foule de problêmes de statique, de dynamique, avaient été, dit-il, successivement proposés et résolus, lorsque d'Alembert découvre un principe général, qui suffit seul pour déterminer le mouvement d'un nombre quelconque de points, animés de forces quelconques, et liés entre eux par des conditions. Bientôt il étend ce même principe aux corps finis d'une figure déterminée ; à ceux qui, élastiques ou flexibles, peuvent changer de figure, mais d'après certaines lois, et en conservant certaines relations entre leurs parties ; enfin, aux fluides eux-mêmes, soit qu'ils conservent la même densité, soit qu'ils se trouvent dans l'état

d'expansibilité. Un nouveau calcul était nécessaire pour résoudre ces dernières questions; il ne peut échapper à son génie, et la mécanique n'est plus qu'une science de pur calcul.

« Ces découvertes appartiennent aux sciences mathématiques ; mais la nature, soit de cette loi de la gravitation universelle, soit de ces principes de mécanique, les conséquences qu'on peut en tirer pour l'ordre éternel de l'Univers, sont du ressort de la Philosophie. On apprit que tous les corps sont assujettis à des lois nécessaires, qui tendent par elles-mêmes à produire ou à maintenir l'équilibre, à faire naître ou à conserver la régularité dans les mouvemens. (*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*)

Page 78. *D'autres enfin appellent l'attention de tous les hommes éclairés, et la vigilance du Gouvernement sur l'Industrie, sur le Commerce, et plus encore sur l'Agriculture trop négligée par Colbert, etc.*

Il est inutile de s'arrêter à faire sentir l'importance des travaux entrepris au dix-huitième Siècle pour le perfectionnement de l'Administration, et sur-tout de l'Économie politique. Cette science était nouvelle. Si elle avait paru jeter quelques racines en France sous le sage ministère de Sully, après même le ministère à la fois utile et brillant de Colbert elle restait encore incertaine, livrée, sans théorie précise, aux préjugés de la routine, aux caprices de l'innovation. Un grand Pensionnaire de Hollande, l'infortuné Jean de Wit,

avait seul conçu l'espérance et le projet de la placer dans le domaine des Sciences positives, lorsqu'on vit enfin s'élever parmi nous une classe entière d'écrivains dont le but principal fut le développement de cette science devenue si vaste et si importante dans notre état de civilisation, où pour qu'une nation soit heureuse, il faut qu'elle soit puissante, où pour qu'elle soit puissante, il faut qu'elle soit riche, et conséquemment agricole, commerçante et industrieuse.

En même-tems une École étrangère, celle des Philosophes d'Édimbourg, poursuivait les mêmes études avec assez d'ardeur et de succès pour donner bientôt naissance à l'ouvrage de Stewart, et à celui de Smith, plus répandu, plus riche en applications vraiment utiles, quoique peut-être moins complet. Cependant, j'oserai le dire chez un peuple qui ne doit plus aujourd'hui, comme il l'a fait tant de fois, s'empresser d'être généreux envers le mérite étranger pour se dispenser d'être reconnaissant envers le mérite national, un économiste français a donné sur ces matières un livre qui, du moins pour la précision et la justesse des principes, n'a pas été surpassé. Ce livre est le traité si court, mais si fécond en résultats, *de la formation et de la distribution des richesses* : son auteur est ce Turgot qui rendit célèbre un court ministère par une longue influence et des bienfaits qui subsistent toujours.

Nous retrouvons aujourd'hui dans notre administration, dans nos finances, des réformes salutaires que ces économistes laborieux, utiles et trop méconnus,

avaient de loin préparées; réformes adoptées en partie dès ce tems-là, par quelques princes étrangers qu'on voyait en paix recueillir par l'accroissement des richesses et de l'industrie dans leurs états, le fruit des méditations de nos écrivains politiques.

Page 81. *Les discours de réception ne se bornaient plus à un vain protocole de louanges et de remercîmens. Des questions utiles aux lettres ou à la philosophie s'y trouvaient quelquefois traitées avec autant de justesse que d'élégance*, etc.

Lorsque l'avocat Patru, qui était de son tems un homme éloquent, dont Boileau se fit honneur d'être l'ami, et reçut, dit-on, d'excellens conseils sur ses ouvrages, fut reçu à l'Académie française, le 5 septembre 1640, à la place de M. Porcherès d'Arbaud, il fit un remerciement qu'*on trouva si beau, qu'on arrêta que dorénavant tout récipiendaire en prononcerait un semblable.* (a)

Vraisemblablement Patru avait consacré une partie de son discours à faire l'éloge de son prédécesseur.

Le cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie, vivait encore; il était tout puissant : il n'y avait pas moyen de passer ses louanges sous silence.

Après la mort du cardinal, le chancelier Séguier eut

(a) Voyez l'Histoire de l'Académie, par Pélisson.

le titre de *Protecteur* de l'Académie ; et comme on avait toujours fait, dans les discours de réception, l'éloge du fondateur, on dut y joindre celui du Protecteur qui lui avait succédé.

Quand le chancelier mourut, ce fut le roi (Louis XIV) qui se réserva le titre de Protecteur de l'Académie ; nouvel éloge à joindre aux précédens.

Comme les traditions et les usages se conservent volontiers dans les compagnies, ces mêmes éloges se répétèrent de réception en réception ; et l'usage eut enfin force de loi.

Aux éloges de l'Académie en corps, du prédécesseur, du cardinal de Richelieu, du chancelier Séguier, de Louis XIV, on ne pouvait guère se dispenser d'ajouter quelques complimens pour le roi régnant ; en sorte que c'était de bon compte, six éloges que tout récipiendaire était obligé de faire entrer dans son discours.

Le directeur qui lui répondait, avait précisément le même nombre de complimens à distribuer ; car il était obligé de célébrer à son tour les mêmes personnages ; seulement, à l'éloge de l'Académie, il substituait, comme de raison, celui du récipiendaire.

Tel était l'usage reçu, et qui faisait de ces discours, sur un fonds tant de fois ressassé et retourné en mille manières, de vrais tours de force extrêmement pénibles, et dont presque tout le mérite consistait à se tirer plus ou moins heureusement des difficultés.

Aussi l'abbé Trublet disait-il, lorsqu'il fut reçu, en

1761 : « Depuis plus d'un siècle qu'un homme éloquent, » le célèbre Patru, établit par son exemple l'usage » des remercîmens académiques, ils sont devenus de » jour en jour plus difficiles ; et si quelque chose pou- » vait modérer l'ambition de vous être associé, ambi- » tion si vive, si générale, et dès-lors si honorable à » l'Académie, c'est le discours à prononcer devant » vous, et après vous, sur une matière que vous avez » épuisée. »

» Cependant quelque persuadé que paraisse le Public » de l'extrême difficulté des remercîmens académiques, » et jusqu'à en faire une espèce d'impossibilité, il les » juge avec la dernière rigueur. »

Il est vrai que la critique s'exerçait souvent avec une maligne sévérité sur ces discours proposés en quelque sorte comme des modèles et des monumens d'éloquence, et dans lesquels *l'Orateur n'étant chargé d'aucun intérêt, n'avait d'autre objet*, dit M. de la Harpe, *que celui de bien parler.*

Les Censeurs tenaient peu de compte du mérite de la difficulté vaincue ; ils oubliaient que Racine lui-même avait échoué contre cet écueil, et que son discours de réception avait eu si peu de succès, qu'il ne voulut pas le faire imprimer.

Des discours prononcés dans ces occasions, un petit nombre a échappé à l'oubli ; et ce sont ceux dont les auteurs ne se bornant pas aux complimens d'usage, ont traité quelque point de Littérature.

Voltaire est, dit-on, celui qui donna l'exemple de cette heureuse hardiesse.

(*Extrait de la Revue*, 9 *juin* 1805).

Cette hardiesse était heureuse sans doute; personne n'en disconvient aujourd'hui : mais elle ne fut pas d'abord jugée aussi favorablement. Peu de jours après la réception de Voltaire, il parut dans les feuilles de l'abbé Desfontaines une longue lettre, assez impertinente pour trouver des lecteurs, qui fut bientôt réimprimée, puis inhumée pour toujours dans un Recueil de plates infamies (*a*), avec la prose de Saint-Hiacinthe et de Rigoley de Juvigny, avec les vers de Piron et ceux du poète Roi, qui se chargeaient à tour de rôle de faire à Voltaire des leçons de style, de morale et d'urbanité.

On lit dans cette lettre, curieuse en ce qu'elle est de tout point un prodige d'ignorance et de mauvais goût : « Quant au Discours de M. de Voltaire, vous n'y » verrez rien de ce que vous croyez y voir. Il est tout » excepté ce qu'il doit être. Ce sont des réflexions, » des observations, des morceaux de dissertations, des » lambeaux de panégyrique. Il n'y a que de remercî- » ment dont il n'y a pas un seul mot : c'était son » sujet ».

M. l'abbé s'égaie ensuite sur les lambeaux de ce

(*a*) Le *Voltairiana*, ou *Éloges emphygouriques de M. de Voltaire*; 1 gros vol. in-8.

discours qu'il déchire, et qu'il corrompt en les touchant, à la façon des Harpies. Mais surtout il se passionne contre un passage où l'*Orateur*, apercevant Crébillon dans le sein de l'Académie, s'écrie avec l'éloquence la plus élevée : « Le théâtre, je l'avoue, est » menacé d'une chute prochaine : mais au moins je vois » ici ce génie véritablement tragique qui m'a servi de » maître quand j'ai fait quelques pas dans la même » carrière ; je le regarde avec une satisfaction mêlée de » douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie, » un héros qui l'a défendue ».

Il n'est personne, excepté les Desfontaines, qui puisse ne pas avouer le mérite éminent et l'heureux à-propos de ce passage. Dans tous les écrits en prose de Voltaire, qui ont tant d'autres genres de beautés, c'est peut-être le seul trait véritablement oratoire, c'est celui du moins qui a le plus d'éclat et de grandeur. N'est-ce donc pas une bonne fortune pour un libelliste d'avoir rencontré si bien que s'il est un morceau vraiment supérieur dans un ouvrage, c'est celui dont il s'est moqué ? Si ces rencontres étaient moins communes, on s'étonnerait de l'adresse qu'elles supposent. Mais les Desfontaines ont tant de tact qu'ils n'y manquent presque jamais.

Je remarquerai en passant, que Voltaire n'est pas le premier, comme on le croit, qui dans son Discours de Réception ait traité un sujet de littérature. Longtems avant lui Mézériac en avait donné l'exemple en discourant sur *la Traduction*. Mais la discussion parut un peu longue, l'exemple ne fut pas suivi ; le Discours

tomba dans l'oubli, l'orateur eut le même sort que le Discours, et la réforme restait à faire : Voltaire la commença ; Buffon et quelques autres l'ont consacrée.

Page 84. *L'éloquence avait brillé d'un tel lustre dans les grands Maîtres de ce siècle, elle avait exprimé les passions avec tant de charme et d'énergie etc.*

C'est peut-être aux peintures de l'amour si séduisantes dans l'Héloïse que nous devons nos véritables Poètes érotiques qui les ont souvent imitées. Un genre célèbre chez les Anciens, mais ridiculement traité dans l'autre siècle où l'on en cherchait les modèles dans des romans plus ridicules encore, l'Élégie allait enfin renaître parmi nous. Devant les graces naturelles des nouveaux disciples de Tibulle s'éclipsaient le clinquant érotique, le vernis artificiel de la précieuse école de Dorat, et les fleurs fanées et postiches des plagiaires de Gresset, qui, prenant l'abondance pour la richesse, et le vide des sons pour l'harmonie, croyaient, en cadençant des riens sonores, avoir égalé le Vert-vert, et ces épîtres charmantes qui, dans le genre léger, n'ont jamais été surpassées, si ce n'est par quelques-unes des poésies de Voltaire qu'on retrouve presque partout au premier rang.

Page 90. *Les rois se plaisaient à correspondre avec eux dans leur langue* etc.

Les lettres du grand Frédéric, de presque tous les

princes du Nord et du pape Benoît XIV à Voltaire, sont trop connues pour qu'il ne soit pas inutile de faire plus que les rappeler. On peut en dire autant des lettres écrites par quelques-uns de ces monarques ou par leurs ministres, à Diderot et à d'Alembert. Une seule me semble assez remarquable pour qu'il soit encore intéressant de la citer. On est frappé d'étonnement lorsqu'on songe qu'elle a été écrite presque sous les glaces du pôle, par le souverain despotique d'un empire encore barbare, et pour ainsi dire sauvage au commencement du dix-huitième siècle; lorsqu'on se rappelle sur-tout que nos ministres, M. de Morville, le cardinal Dubois lui-même, disaient trente années auparavant, comme le rapporte Voltaire, que Pétersbourg ne pourrait point subsister, et que le Czar Alexiovitz *n'était qu'un extravagant, né pour être contre-maître d'un navire hollandais.*

Lettre de l'Impératrice de Russie, écrite de sa main à d'Alembert.

» Monsieur d'Alembert, je viens de lire la réponse que vous avez écrite au sieur Odar, par laquelle vous refusez de vous transplanter pour contribuer à l'éducation de mon fils. Philosophe comme vous êtes, je comprends qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce que l'on appelle grandeurs et honneurs dans ce monde. A vos yeux tout cela est peu de chose, et aisément je me range de votre avis. A envisager les choses sur ce pied, je re-

garderai comme très-petite la conduite de la reine Christine qu'on a tant louée et souvent blâmée à plus juste titre. Mais être né ou appelé pour contribuer au bonheur et même à l'instruction d'un peuple entier, et y renoncer, c'est refuser, ce me semble, le bien que vous avez à cœur. Votre philosophie est fondée sur l'humanité; permettez-moi de vous dire que ne point se prêter à la servir tandis qu'on le peut c'est manquer son but. Je vous sais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la vanité, je sais que la cause n'en est que l'amour du repos pour cultiver les lettres et l'amitié : mais à quoi tient-il ? venez avec tous vos amis, je vous promets, et à eux aussi, tous les agrémens et facilités qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez-vous plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous prêtez point aux instances du roi de Prusse et à la reconnaissance que vous lui devez; mais ce prince n'a point de fils. J'avoue que l'éducation de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaire, que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la cause, et soyez assuré que c'est l'estime qui m'a rendue si intéressée.

Signé CATHERINE.

Une semblable lettre suffirait seule sans doute pour autoriser ce qu'on avance dans le discours sur la conduite que tenaient les rois à l'égard de nos philosophes. *Ils les appelaient dans leurs états, comme autrefois Philippe avait appelé à sa cour le précepteur d'Alexandre*,

pour y présider à l'éducation de l'héritier de leur couronne. Ils leur offraient de l'estime, des richesses et des honneurs ; et quand ces hommes généreux ne voulaient accepter que l'estime, les rois se montraient assez justes pour ne pas s'étonner de leurs refus.

ÉLOGE

DE

LA BRUYÈRE.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

LA BRUYÈRE.

Respicere exemplar vitæ, morumque, ...
..... Et veras hinc ducere voces.
HORAT. *De Arte poet.*

Le peintre des mœurs et de la société, La Bruyère, est de tous nos grands écrivains celui dont la vie et la personne nous sont le plus inconnues : la satire elle-même ne nous a rien appris sur ce philosophe satirique ; et l'on voit avec surprise dans un moraliste célèbre l'homme le plus ignoré. Singulier contraste, en effet, entre la destinée d'un auteur et celle de ses ouvrages ! A l'obscurité profonde dont il paraît s'être enveloppé, malgré l'éclat de sa gloire, on croirait qu'il n'a vécu que pour composer ses

Caractères : mais pour composer ses *Caractères*, il a dû vivre long-tems au sein de ces réunions brillantes qui, prenant le bruit pour la renommée, s'estiment seules en possession de l'acquérir et de la répandre : il a dû vivre long-tems parmi ceux qui, pour me servir d'une de ses expressions heureuses, *placés d'une éminence au-dessus des autres*, soulèvent en quelque sorte les réputations, et les montrent d'en haut à la multitude avide de voir et d'applaudir.

Telle est, en effet, la source de tant de réputations qui ne mènent pas à la gloire. Lorsqu'un auteur s'est fait ainsi des succès, et ce qu'il croit un avenir, on n'ignore point sa vie ; on sait qu'on le voyait souvent dans le salon de *Ménippe*, ou à la toilette de *Césonie* (1); on retient ses mots flatteurs, ses anecdotes piquantes; on n'oublie que sa prose et ses vers : et quelquefois il demeure un grand homme dans le Dictionnaire histo-

(1) Ménippe et Césonie, deux des *Caractères* de La Bruyère. L'on a cru reconnaître dans le premier le maréchal de Villeroi ; dans le second, mademoiselle du Briou, depuis marquise de Constantin.

rique. L'on va donc par cette route à la postérité; mais on n'y porte pas ses livres. Quand un livre y va seul, au contraire, sa réputation est sûre et durable; c'est lui qui l'a faite, et il la soutient.

C'est ainsi, Messieurs, qu'est venu jusqu'à nous le livre des *Caractères*. Son auteur, dont on ignore la vie, vous a cependant semblé digne de la solennité d'un Éloge public. Cet hommage était dû sans doute à l'industrieux écrivain, qui maniait sa langue avec tant d'artifice que, la variété des matières qu'il traite exigeant tous les tons et tous les styles, il semble prendre, et quitter, et reprendre à volonté, tous les genres d'esprit et de talens. Il était dû au moraliste qui, pour tout dire en un seul mot, pourrait suppléer à l'expérience, et nous apprend à l'acquérir.

Je vais donc analyser sa composition et son style : j'exposerai ensuite sa morale et sa philosophie : la connaissance de l'auteur et du philosophe célèbre pourra nous conduire enfin sur les traces de l'homme ignoré. Je demanderai au moraliste ce qui fut dans sa mo-

rale le résultat de ses mœurs : et j'aurai lieu d'observer en caractérisant l'écrivain, qu'un des plus grands avantages de la forme dramatique qu'il a donnée à son livre est de nous montrer avec l'objet qui se présente à sa pensée, l'impression qu'il en reçoit, et de nous mettre ainsi toujours en société avec lui-même. Or, quand on a vécu long-tems dans cette société intime, il paraît moins difficile d'apprécier son ame que son esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Écrire quelquefois avec génie est un don de la nature; écrire toujours avec art, c'est un métier qui demande un long apprentissage, un exercice laborieux. Voilà comment écrit La Bruyère : et ces dernières expressions qui seules pouvaient rendre ma pensée, c'est à lui que je les dois. « *C'est un métier*, dit-» il, *de faire un livre comme de faire une* » *pendule*. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit » pour être auteur. » Non, sans doute, cela ne suffit pas pour être auteur comme La Bruyère : il ne suffirait pas même d'avoir plus d'esprit et de talent que lui. Il y a dans tout écrivain habile deux choses très - diffé-

rentes, le talent de l'auteur, et l'art de l'ouvrier. C'est la perfection de cet art qui m'étonne sur-tout dans La Bruyère. Je le considérerai donc d'abord comme un ouvrier excellent, plein d'industrie et de science.

Avant qu'il se proposât d'écrire, La Bruyère avait consumé plusieurs années de sa vie à observer les hommes (1). Jouissant enfin du repos et d'une heureuse indépendance, il pourrait méditer sur ses observations, les réunir en corps de doctrine, et en former un système de philosophie morale. Ce fut le projet de bien des moralistes; ce ne sera pas le sien. Soit qu'il ait plutôt, en effet, un esprit juste et perçant qu'une raison vaste et profonde, et qu'il se trouve ainsi moins porté à généraliser ses vues qu'à peindre ses impressions; soit qu'il redoute pour son livre le sort de ces Traités de morale qu'on admire en ne les lisant pas, et qui demeurent ensevelis dans le respect au fond

(1) Expressions de La Bruyère lui-même. — « Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, etc. », Chap. I.er, *Des Ouvrages de l'esprit.*

des bibliothèques; quoi qu'il en soit, il renonce sans peine à la gloire d'un si long travail; et ce n'est point par modestie. « Ne verrons-nous pas de vous un *in-folio*, » se fait-il dire quelque part sous le nom » d'un philosophe grec? Traitez de toutes » les vertus et de tous les vices dans un ou- » vrage suivi, méthodique, qui n'ait point » de fin. — Ajoutez, répond-il, et qui n'au- » ra nul cours ».

Au moment donc de prendre la plume, il me semble l'entendre raisonner ainsi avec lui-même : Cet ouvrage suivi, ce Traité méthodique et qui n'ait point de fin, je ne le ferai point. Il faut être lu pour être utile. Au lieu de discourir savamment sur les vertus et sur les vices, je peindrai les vices et les vertus : ce que j'aurais mis en maximes, je le mettrai en action. J'ai vécu, observé, je connais le monde; j'introduirai dans le monde ceux qui ont moins vécu ou moins observé que moi. Là, ils verront agir ceux que j'ai vu agir, et ceux que j'ai ouï parler je les leur ferai entendre. Or, si les hommes ont des mœurs, ou des habitudes morales, qui changent, et qui appartiennent aux indi-

vidus, ils ont tous aussi des affections morales qui appartiennent à l'espèce, et qui ne changent point. En peignant ce qui est des hommes de mon tems et de ma nation, je peindrai donc ce qui est de l'homme de tous les siècles et de tous les lieux. Ainsi mon livre deviendra l'image des choses et des personnes : et dans les sociétés de Paris j'aurai fait voir l'espèce humaine. Il peut se faire que ce travail ne forme pas un gros *in-folio*; mais à cela près, et qu'il sera lu, il vaudra bien, je l'espère, un traité *suivi, méthodique, et qui n'aurait point de fin.*

Il me paraît donc que La Bruyère a considéré son livre comme une scène morale et comique, où chacun de nous est à la fois spectateur et personnage, mais où lui seul est acteur, et se charge de jouer tous les rôles.

Si nous observons maintenant de quelle manière il étudie chacun de ces rôles, et comment il se prépare à chaque représentation, nous découvrirons sans peine que la vérité, l'énergie, ou la finesse de l'exécution,

tiennent beaucoup à l'idée première et au plan de son ouvrage; mais beaucoup plus cependant à sa méthode de composition, où nous retrouvons encore ce même art de l'ouvrier dont lui seul peut nous offrir toutes les sortes d'exemples.

« L'homme du meilleur esprit, comme il » l'observe lui-même, est inégal.... il entre » en verve, mais il en sort : alors, s'il est » sage, il parle peu, il n'écrit point..... » Chante-t-on avec un rhume ? ne faut-il » pas attendre que la voix revienne (1) ? » La Bruyère est cet homme sage. Il ne chante pas avec un rhume; c'est-à-dire, il n'écrit jamais que dans ces momens d'inspiration où l'ame vivement frappée des objets, les reçoit et les réfléchit dans le discours comme dans une glace fidèle.

La forme seule de son livre pouvait lui permettre d'attendre toujours, et de toujours saisir, ces momens plus ou moins rares. Dans

(1) Chap. II, *De l'homme*. Tome II, édit. de Hollande, avec les Commentaires de M. Coste.

une composition *où tout marche et se suit* (1), on est quelquefois entraîné par la suite du raisonnement ou la liaison des idées : on développe un vaste plan, on tient la chaîne de ses créations, on craint qu'elle ne vienne à se rompre, on est tourmenté du besoin de continuer sa course quand il faudrait se reposer. La Bruyère n'éprouve jamais ni ce besoin ni ces craintes. Il n'appréhende pas de voir échapper de ses mains le fil délicat du raisonnement et de la logique du discours, dans un ouvrage formé de tableaux épars, et d'observations, toujours d'accord entr'elles sans doute, mais que l'artifice de la composition n'enchaîne pas ; et il n'est point impatient d'épancher les émotions de son ame, dans un ouvrage où presque toujours il se donne un rôle étranger. Il écrit sur divers sujets à des époques diverses, ou plutôt à différens jours il fait divers personnages. Hier il était Ménalque, et il ne l'est plus ; il en a dépouillé le caractère et le masque. Il revêt aujourd'hui celui de Théobalde ; il note son débit sur ses discours ; il imite son geste et le

(1) Boileau, *Art poétique.*

son de sa voix. Enfin il représentera, lorsqu'un de ces momens d'inspiration durant lesquels il entre en scène, l'aura si bien transformé en Théobalde lui-même qu'il ne lui restera plus qu'à jouer d'original. Voilà comment il se dispose à chaque représentation nouvelle; et voilà comment il met dans son jeu tant de naturel et d'aisance.

Tous ces soins préparatoires, ces intervalles de méditation entre des compositions différentes, ces expériences faites sur sa pensée, et pour ainsi dire ces répétitions du rôle que l'on doit prendre, voilà ce que je nomme dans La Bruyère l'art de l'ouvrier. Un art si profond suppose le talent, et loin de le gêner, il le sert, l'enrichit; il développe sa force en la réglant; il marche devant lui pour sonder sa route. L'imagination fécondée par une longue méditation, fermente sourdement, s'échauffe, et tout-à-coup se passionne et s'enflamme. On sent l'approche du Dieu. Toutes ces idées successives qu'on avait lentement amassées, on les reçoit simultanément : un travail secret les a disposées dans un ordre lumineux; on les voit comme dans un tableau dont le dessin est tracé : comme

on les voit, on les peint : on avait conçu, l'on enfante. C'est ainsi que l'on fait de verve, quoiqu'on travaille avec art. C'est le secret de tous les grands écrivains : c'est celui de La Bruyère. Ce que sa raison a pensé, son imagination l'anime ; elle lui donne la vie, l'expression et le mouvement. Parmi tant de personnages divers, celui qu'il fait parler, on l'entend ; celui qu'il fait agir, on le voit ; celui qu'il peint, on l'a vu, on pense le reconnaître. On les démêle tous dans la foule, on les nommerait par leur nom ; et quoiqu'ils aient souvent entre eux quelques points de ressemblance, il est impossible de s'y tromper, et de les prendre l'un pour l'autre : tant leurs physionomies sont vives et naturelles ! tant le peintre qui les représente excelle à saisir dans chacun les traits particuliers qui le caractérisent !

Veut-il peindre l'impertinent ? il le fait entendre dès l'antichambre : on le reconnaît avant qu'il soit entré. La Bruyère s'en empare aussitôt ; il le place au milieu d'un cercle, le fait asseoir à un repas, le conduit à une table de jeu, et il ne le quitte enfin qu'après nous avoir rendu ce qu'il est lui-

même, c'est-à-dire, *incapables de souffrir plus long-tems Théodecte, et ceux qui le souffrent* (1).

Va-t-il nous montrer encore dans des attitudes si variées, *ces ames curieuses et avides du denier-dix*, qui spéculent toute leur vie sur le rabais ou le décri des monnaies, et dont la seule pensée est d'acquérir ou de ne point perdre? Non, sans doute; ces gens-ci n'ont tous qu'une physionomie qu'il faut rendre par un seul trait. *De telles gens*, dit le philosophe, *ne sont ni parens, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes; ils ont de l'argent.* Ce n'est pas là peindre, je l'avoue, mais c'est assez bien définir.

En voici d'autres que le vent de la faveur pousse à voiles déployées sur l'océan de la fortune : une allégorie pleine de feu les va mettre sous nos regards. *Ils perdent en un moment la terre de vue, et font leur route.* (Les voilà en pleine mer.) *Tout leur*

(1) Chap. V, *De la Société et de la Conversation.*

rit, tout leur succède, action, ouvrage, tout est comblé d'éloges et de récompenses; ils ne se montrent que pour être embrassés et félicités. — Il y a un rocher immobile qui s'élève sur une côte, les flots se brisent au pied : la puissance, les richesses, la violence, la flatterie, l'autorité, la faveur, tous les vents ne l'ébranlent pas ; c'est le Public, où ces gens échouent (1).

Toujours la même vérité, la même variété ! Comme on conçoit chaque objet d'une manière différente, il faut le rendre aussi par un tour différent ; c'est ce que n'oublie jamais La Bruyère; et c'est par-là que son livre devient *l'image des choses et des personnes.*

Si j'étais poète comique, je relirais sans cesse La Bruyère ,et je ne croirais pas en cela m'écarter du précepte de Boileau qui veut qu'un poète comique fasse du monde *son unique étude* (2). Si j'étais poète comique, je ne m'aviserai pas, même dans

(1) Chap. XII, *Des Jugemens.*

(2) *Art poétique*, chant III.

un *Éloge de La Fontaine* (1), de proclamer ce fabuliste si spirituel et si fin dans sa naïveté, qui n'est pas toujours bonhomie, le premier des modèles à imiter après l'inimitable Molière; je ne croirais pas que le renard qui *daube au coucher du roi son camarade absent*, fût pour moi une meilleure leçon que Pamphile qui *cache son cordon bleu par ostentation* (2); mais après nos bons comiques, parmi lesquels je n'oublierais point l'immortel auteur de Gil-Blas, je regarderais La Bruyère comme le plus utile de mes maîtres, comme celui qui pourrait m'enseigner par les plus nombreux exemples, l'art si délicat et si rare de mettre sans ménagement, et pourtant avec discrétion, les préjugés en évidence, et de montrer les ridicules dans de justes dimensions. Je regarderais son livre comme une source féconde de morale et d'exquise plaisanterie : je me permettrais même d'y puiser. Ici, je pourrais y surprendre l'intention d'un caractère, et là, d'une situation ; ailleurs, le contraste

(1) Voyez celui de Champfort, qui était en effet poète comique.

(2) Chap. IX, *Des Grands*.

heureux

heureux de la situation et du caractère; plus loin, des scènes adroites où ce contraste prolongé s'accroît par la progression des incidens et du ridicule.

Ainsi l'habile satirique m'apprendrait à montrer les objets à travers l'optique théâtrale, et à les grossir sans les exagérer; mais il m'apprendrait aussi à n'être pas dupe moi-même de mon optique, et à dépouiller mes acteurs de leurs robes de théâtre : leçon utile à bien des gens qui ne sont pas poètes comiques.

Quelquefois ce La Bruyère qui tire un si grand parti de l'illusion théâtrale, se plaît à la faire évanouir, et à ramener les caractères dans la vérité toute nue. C'est ainsi qu'il peint son faux dévot. Toute cette peinture, il faut l'avouer, est la contre-partie de Molière; et il me paraît démontré que le sévère moraliste avait pour but en la traçant de démentir le poète, tranchons le mot; de relever dans la conduite de Tartuffe ce qui lui semblait inconséquent.

« Son Onuphre ne dit point *ma haire et ma discipline* (1); au contraire, il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite; et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un dévot. . . . . S'il se trouve bien d'un homme opulent, il ne cajole point sa femme, il ne lui fait du moins ni avances ni déclaration (2); il s'enfuira, il lui laissera son manteau, s'il n'est pas aussi sûr d'elle que de lui : il est encore plus éloigné d'employer pour la flatter et la séduire le jargon de la fausse dévotion : ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein. . . . . Il ne pense point à s'attirer la donation générale de ses biens (3), s'il s'agit sur-tout de les enlever à un fils, le légitime héritier. . . . Il en veut à la ligne collatérale; on l'attaque plus impunément (4) ».

Ainsi, le moraliste et le poète ont envisagé leur faux dévot sous un point de vue tout différent. C'est que l'un était à la fois

(1) Voyez *Le Tartuffe*, acte III, scène II.
(2) Acte III, scène III.
(3) Acte III, scène VII.
(4) La Bruyère, chap. XIII, *De la Mode*.

grand moraliste et grand poète, tandis que l'autre n'est ici, ne doit être que moraliste, et dément dans le poète tout ce qu'il a disposé pour la marche de son intrigue et pour l'effet théâtral : c'est sur-tout aussi que Molière a placé l'Imposteur à la ville, et que La Bruyère l'a observé principalement à la cour. Pour ce qui regarde l'exécution, elle est admirable dans La Bruyère ; mais elle le paraîtrait bien davantage sans la comparaison qu'on est forcé d'en faire avec les scènes divines de ce Molière, supérieur à tous ceux qui l'ont suivi comme à ceux qui l'avaient précédé, supérieur à son art, ou du moins à l'idée que le génie lui-même s'était jusqu'à lui formée de son art.

Mais on peut rester loin de Molière, et cependant être inimitable. Comme l'auteur du Misanthrope lui-même, celui des Caractères a eu des disciples, et point de rival. Riches des débris de son patrimoine, on les a vu en quelque sorte se partager sa succession. Il semble avoir légué à Fontenelle ces pensées fines et délicates qui feignent de se cacher sous la familiarité de l'expression ;

à Duclos, l'analyse des mœurs, et ces comparaisons vives et transparentes qui réfléchissent sur des observations quelquefois nouvelles et peu éclaircies la netteté des images qui nous sont le plus familières; à Vauvenargues, ces aperçus justes et frappans, que le tour rapide et la brièveté de la phrase gravent en maximes et en définitions; à l'auteur des *Pensées philosophiques*, quelque chose de cette adresse qui prépare de loin la pensée principale, et la fait voler ensuite avec plus de force, comme un dard long-tems balancé. Enfin l'auteur des *Lettres Persanes* paraît avoir appris de lui cet art d'amener un mot piquant, et l'art beaucoup plus heureux d'approfondir les vices et les ridicules des hommes, en paraissant les effleurer. Souvent, je l'avoue, Montesquieu a surpassé son modèle par la vivacité du trait et la vigueur du pinceau; mais il est loin d'avoir embrassé dans la peinture du monde, un champ aussi étendu. Ainsi La Bruyère est resté sans rival, malgré toute la supériorité de génie que je ne prétends point méconnaître dans l'auteur de ces *Lettres Persanes*, ouvrage charmant et sublime, où tant de dé-

licieuses peintures ne sont qu'un mérite de plus.

Je n'égalerai donc pas La Bruyère aux Molières et aux Montesquieux ; je ne le placerai pas au rang de ces génies extraordinaires dont un seul suffit pour illustrer un siècle et une nation : mais je demanderai quelle est la seconde place digne d'un écrivain qui dans un seul ouvrage, semble épuiser toutes les formes de la composition et toutes les ressources du style ; qui prend avec une égale aisance tous les caractères d'esprit et tous les genres de talent ; qui peint le vice comme Juvénal, joue le ridicule comme Aristophane ; qui raille avec Lucien, plaisante avec Rabelais ; puis tout-à-coup grandit, se passionne et s'élève, se montre philosophe, et grand philosophe, orateur et grand orateur, et devient un moment l'émule des Platons, des Cicérons et des Chrysostomes ; qui, représentant cet univers comme une vaste scène d'illusions théâtrales, où les décorations restent toujours les mêmes tandis que les acteurs changent toujours, où *ceux qui ne sont pas encore un jour ne seront*

plus, demande *quel fond à faire sur ce personnage de comédie* (1), avec ce même ton oratoire, cet accent de triomphe et de terreur, dont Bossuet s'écrie, après une peinture du même genre : *oh ! que nous ne sommes rien !* qui, s'élevant contre le prince d'Orange à peine encore assis sur le trône par l'exil de son beau-père, accable le nouveau monarque de son indignation moins encore que de ses craintes, rend la cause du faible Stuart commune à tous les rois qui l'ont trahie, et développe les plus grands intérêts politiques avec toute la rapidité des mouvemens oratoires les plus variés et les plus éclatans ?

Oublions que le fameux Nassau ne fut point tel que le satirique se plaît à nous le figurer dans ses *mordantes hyperboles ;* que l'histoire plus impartiale a placé son nom parmi ceux des grands rois ; et qu'enfin la reconnaissance de tout un peuple, célèbre encore tous les ans, comme la véritable époque de sa liberté et de sa splendeur, le

(1) Chap. VIII, *De la Cour.*

jour où le vœu national lui offrit le pouvoir, en lui imposant des lois. Oublions que La Bruyère est injuste : pardonnons, sans l'approuver, l'aveugle patriotisme d'un Français qui poursuit dans le prince d'Orange, devenu Guillaume III, le plus implacable ennemi de la France : ne considérons ce fragment, cette déclamation violente, que comme un morceau d'éloquence : que de beautés vraiment supérieures n'y découvrirons-nous pas ! Je ne sais si je me trompe, mais cette espèce de harangue d'un genre si neuf parmi nous (1), cet exorde dramatique, cette manière dont l'orateur commence par se mettre lui-même en scène, ce discours qu'il fait prononcer au prince d'Orange au moment de son entreprise, cette réponse qu'ont semblé faire tous les monarques de l'Europe, et leur conduite, comme leurs discours, en opposition avec leurs droits, leur honneur et leurs intérêts ; cet avenir qui les menace et qu'il leur montre de loin ; cet éloge de Louis XIV, qui seul paraît entre tous les princes, comme le vengeur de la cause des

(1) Chap. XII, *Des Jugemens*, tome II, page 114 de l'édition déjà citée.

rois, et le défenseur de la majesté du diadême, sur les fronts même de ses ennemis; ce nouveau retour de l'orateur sur lui-même, lorsqu'il demande aux bergers, aux habitans des montagnes, de le recevoir dans leurs cavernes, si l'on peut s'y cacher aux tyrans, et n'y rencontrer que des bêtes féroces; ces mouvemens brusques, ces tours, ces élans rapides, enflammés, ces éclats d'une indignation aussi profonde que brûlante, sembleraient partir du Forum ou de la place publique d'Athènes. Ainsi tonnait contre Philippe le plus grand orateur de la Grèce; et ce fragment de La Bruyère rappelle toute la véhémence de ses plus éloquens discours. Eh bien! cet orateur politique, cet écrivain plein d'énergie, qui vient de mériter un moment d'être comparé à Démosthènes, est le même qui tout-à-l'heure, avec l'imagination riante d'Horace et la piquante vivacité de Catulle, se jouait si légèrement de la manie de Diphile, de cet amateur d'oiseaux dont la maison n'est qu'une volière : « *Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil*, disait-il; *lui-même est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche,*

il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve (1) ». Fut-il jamais une égale flexibilité de style ? Sut-on jamais varier et assortir avec plus d'art à des sujets si divers, le ton de son éloquence ?

Nul n'a prouvé mieux que La Bruyère, ce qu'il établit en principe, que l'*éloquence peut se trouver dans tous les genres d'écrire* (2). Quelles que soient en effet la nature et l'étendue d'un sujet, reproduire dans son style, non-seulement les pensées, les images, mais encore les impressions et les mouvemens de son esprit, c'est, sans doute, écrire avec éloquence : or, c'est ainsi qu'écrit La Bruyère, non quelquefois et de bonheur, mais avec réflexion et toujours. Nul n'a fait aussi constamment l'usage le plus heureux de ce don si rare de l'éloquence. Et il en déploie les ressources avec tant d'adresse et de succès qu'il faudrait, pour n'être que juste, le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire,

(1) Chap. XIII, *De la Mode.*

(2) Chap. Ier, *Des Ouvrages de l'esprit.*

s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent.

Que sert de voiler ma pensée ? il vaut mieux convenir franchement que dans le livre où ce grand écrivain sait réunir avec tant d'esprit, tant de charme et de bonheur, toutes les sortes de variétés, d'oppositions, de constrastes, il n'a pas évité celui que forment avec des beautés supérieures des fautes qui se voient de loin : mais il faut convenir aussi que cette dernière espèce de contrastes est celle qui dans La Bruyère nous frappe le plus rarement.

Son exécution toujours soignée, est comme sa composition, pleine de combinaisons savantes. Mais si l'on considère à part le style qui appartient en propre au génie de l'écrivain, et l'élocution qui doit être asservie au génie de la langue, on trouvera que l'auteur des Caractères a bien plutôt un style étincelant de verve, et artistement travaillé, qu'une élocution constamment pure, élégante, harmonieuse. Si la construction régulière gêne l'essor de son esprit, il se sert d'un tour inusité ; les lois de l'usage sont

enfreintes, mais la pensée jaillit et s'élance; l'élocution est vicieuse, mais le style est plein de nerf, plein de grace et d'artifice. Il me semble que cet homme si profondément instruit de toutes les ressources de son art, avait plus étudié cet art dans ses méditations que dans les livres, et qu'il sacrifiait sans peine une théorie générale à ses procédés particuliers. C'est un archer qui veut que son trait vole : l'arc qu'on lui met en main est trop faible ; il le jette, et d'un bras vigoureux lance la flèche, et frappe le but.

Presque toujours, chez les grands Écrivains, la nouveauté du style a sa cause dans l'originalité de la composition. Il fallait bien que La Bruyère ne reconnût point de modèle dans sa manière d'écrire, puisque son livre n'en avait pas; puisque ni parmi les modernes ni dans l'antiquité, rien ne lui ressemblait (1), malgré l'identité de son titre et de celui de Théophraste qu'il traduit, par amour-propre apparemment, mais qu'il se garde bien d'imiter.

---

(1) Si ce n'est peut-être Lucien dans quelques-unes de ses peintures, et quelquefois aussi Pascal, dans le dialogue satirique.

Disciple et successeur d'Aristote, le philosophe Tyrtame, surnommé Théophraste par son maître, en avait adopté sans restriction tous les principes de morale. Il chercha moins à les établir par des discussions nouvelles, qu'à les mettre en évidence avec plus d'agrément et d'énergie : les regardant comme prouvés, il voulut en faire l'application aux mœurs de son tems, et aux caractères des hommes. Cette innovation philosophique et ingénieuse, en égayant la morale, semblerait avoir agrandi et réformé la scène comique. Peut-être en rassemblant dans un même portrait toutes les nuances si variées d'un vice ou d'une vertu, Théophraste a-t-il fait soupçonner cette adresse aujourd'hui familière aux vrais poètes comiques, de réunir avec vraisemblance dans un seul personnage idéal et de convention, tous les traits réels mais épars, d'un travers de l'esprit ou d'un vice du cœur : peut-être a-t-il ainsi montré de loin la comédie de caractère à son disciple Ménandre, qui la fit connaître aux Athéniens. Ce serait là sans doute un éminent service rendu à la littérature de son pays, par ce même philosophe qui mérita plus de

gloire en le sauvant deux fois de l'oppression (1). Sa méthode de composition annonce peu toutefois et le maître de Ménandre et le précurseur de La Bruyère. Si celui-ci adopte ses vues, c'est dans un livre original, c'est pour se les rendre propres en les développant ; et, s'il part du même principe, c'est pour en déduire un art tout nouveau. Tandis que le rhéteur grec, souvent animé, mais toujours didactique, loin de mettre en scène les pensées, les discours et les actions qui caractérisent telle vertu, tel vice ou tel ridicule, décrit, raconte, énumère ces actions et ces discours, le moraliste français nous offre la vive peinture, ou plutôt la représentation de la société ; vaste drame où la vérité, plus encore que la vraisemblance, l'oblige à donner presque tous les rôles à des acteurs ridicules ou vicieux.

Non-seulement cette représentation morale de la société ne se trouve point dans

(1) Voyez Plutarque, *advers. Colot.* édit. de Reiske, vol. X.

Théophraste, mais elle ne pouvait pas s'y trouver. Comment faire le portrait où n'existe pas le modèle? La société, le monde, ce théâtre des honneurs, de la réputation et des richesses, où s'agitent en tout sens nos prétentions et nos intérêts, ne fut jamais connu des anciens. C'était dans leurs places publiques, sur leurs vaisseaux, dans leurs camps, dans les cirques d'Olympie, qu'était pour eux le théâtre des dignités, de la fortune et de la gloire. Cette expression même du monde, telle que nous la concevons aujourd'hui, n'a jamais existé pour eux: ils ne l'auraient pas comprise. On ne s'était pas encore accoutumé à voir la patrie dans un *Cercle*, et le monde dans des *Salons*.

Parmi les peintures de La Bruyère, il n'en est pas de plus piquante, de plus éminemment philosophique et morale, que celle de ces deux hommes, l'un, toujours timide, circonspect, embarrassé, flatteur, complaisant; partout évité, oublié, raillé; importun avec une extrême politesse, et stupide malgré son esprit: l'autre fier, railleur, présomptueux, dogmatique; toujours recherché, fêté, caressé, applaudi; homme

aimable, homme de bon ton qui ne dit que des impertinences, homme d'esprit qui n'est qu'un sot. Ces peintures si vivement, si heureusement terminées par ces mots : *Il est pauvre ! Il est riche* (1) ! le philosophe grec n'aurait pu les tracer. Jamais le pauvre de La Bruyère ne s'est offert à ses regards. Il ne l'a jamais vu marcher lentement, le front penché, *les épaules serrées, le chapeau abbaissé sur les yeux pour n'être point aperçu.* La considération, les égards, n'étaient point encore dans le siècle où vivait Théophraste l'apanage exclusif de l'opulence. L'indigence même avait été ennoblie par les Miltiades et les Eudamidas. Le pauvre était, se croyait, et il était cru l'égal du riche. Comme lui, dans les assemblées politiques, il venait, la main libre et la tête haute, jeter son vote dans l'urne, et se donner des magistrats : il entrait avec lui dans les bains publics, dans les lycées, dans les gymnases : et dans les jeux, dans les spectacles, il venait s'asseoir près de lui sur les marches de l'amphithéâtre, ou s'élançant dans la lice, il volait lui disputer le prix.

---

(1) Chap. VI, *Des Biens de fortune.*

Une inégalité plus ou moins grande dans les fortunes a été de tous les siècles et de tous les gouvernemens. Mais, à ne considérer les objets que sous le point de vue moral et politique, on trouvera que les hommes furent toujours partagés en deux classes : ce sont aujourd'hui des riches et des pauvres ; c'étaient autrefois des esclaves et des citoyens. Les modernes peuvent s'applaudir et se faire honneur de leur partage. Il y a cependant plus de rapports entre la pauvreté et l'esclavage qu'entre la richesse et les droits de cité.

Après le Tartuffe de Molière, La Bruyère n'a pas craint de faire le portrait d'Onuphre, tartuffe qui diffère en tout du premier ; et Marivaux, après La Bruyère, a peint son Tartuffe aussi, M. de Climal, qui ne ressemble point aux deux autres ; tant le sujet est fécond ! Maintenant, placez Marivaux, La Bruyère, et Molière lui-même, chez les Grecs ou chez les Romains, plus de Tartuffe, plus d'Onuphre, plus de Climal, plus de sujet si heureux pour le poète comique, pour le moraliste et le romancier. Comment trouver à peindre un tartuffe dans

dans un État où la nation avait ses pontifes sans doute, mais où les femmes, même jolies, n'avaient pas de Directeur ; où les Traitans, lorsqu'il y en eût, rendirent bien quelquefois aux Proconsuls, mais ne *rendirent jamais à Dieu ce qu'ils avaient pris au monde* (1) ; où, pour abréger beaucoup ce qui pourrait être long, il n'y avait ni riches abbayes, ni canonicats, ni bénéfices simples, ni roi qui, devenu vieux, passât des maîtresses aux confesseurs ?

Dans l'ouvrage éminemment dramatique de La Bruyère, comme dans nos sociétés, les femmes viennent à chaque instant varier et animer la scène. Quant au livre de Théophraste, elles n'y paraissent point : on ne les trouve pas même au chapitre *de la médisance* (1). Bornées chez les Grecs à faire le bonheur domestique de l'homme, les

(1) Boileau, satire IX.

(2) Ce chapitre est le XXVIIIe et le dernier dans la traduction de La Bruyère. Deux autres chapitres dont Casaubon n'avait connu que les titres, ont été enfin retrouvés dans un manuscrit du Vatican, et imprimés par Bodoni en 1786.

femmes ne partageaient point alors ses relations sociales : retirées dans l'intérieur de leur famille, elles ne se montraient en public que dans les solennités nationales. Le moment où la plus belle et la plus douce moitié du genre humain est devenue la compagne, non-seulement de la vie privée, mais de l'existence extérieure et publique de l'autre, a été l'heureuse époque d'une importante révolution dans les destinées de l'Europe. Dès-là l'influence des femmes s'est fait sentir dans tout le brillant édifice de notre civilisation. Et comment un moraliste dont l'objet principal est de peindre nos mœurs, nos réunions et nos habitudes sociales, pourrait-il oublier le sexe à qui nous les devons presque toujours ? Comment un écrivain supérieur qui revient à chaque page et avec tant d'intérêt sur des sujets de littérature, pourrait-il s'arrêter moins sur ce sexe dont les goûts, les opinions et les suffrages, depuis la renaissance des lettres, ont exercé tant d'empire sur toutes les littératures, et sur les créations mêmes du Génie ?

Oui, quelques réclamations séditieuses que fasse entendre La Bruyère lui-même

contre un pouvoir qui, fût-il usurpé, serait légitimé dès long-tems par le droit de prescription, c'est vous, faibles compagnes de l'homme, qui, dans des âges de barbarie, avez sur-tout concouru à changer les mœurs de nos pères, et préparé les élémens qui devaient un jour former les nôtres. Objets du culte et des exploits de cette brillante chevalerie parée de toutes les illusions de l'amour et de l'honneur, vous avez fait du desir de plaire le mobile de l'héroïsme, et de la générosité la plus noble partie du courage.

C'est quand vos délicates mains ont décerné les fleurs, les couronnes, les devises, nouvelles décorations de la valeur, que les fiers descendans des Cimbres et des Sicambres ont dépouillé par degrés ce caractère féroce qui leur faisait regarder comme honteux d'acquérir à la sueur de son front, ce qui pouvait ne coûter que du sang (1). Nos arts, notre littérature toute entière, se sont embellis, comme nos mœurs, de l'influence de vos vertus, de vos graces,

(1) Tacite, *Mœurs des Germains.*

et même de vos défauts qui leur ressemblent si bien ! Tout ce que six siècles de civilisation, et quelques époques de lumières, ont produit d'aimable et de glorieux, offre des traces de cette influence : et lorsque ces hommes superbes, qui se disent vos protecteurs, ont voulu cesser d'être barbares, ils ont adopté vos lois, et fléchi sous votre empire.

Parmi nous, trois écrivains célèbres ont traité spécialement des femmes, ce qui n'est arrivé, comme on peut croire, à aucun moraliste ancien : mais tous trois en ont jugé d'une manière fort différente. Thomas qui, on le voit bien, ne les avait connues que dans l'histoire, en a fait un bel éloge à la façon de Plutarque, lorsqu'il raconte les faits d'armes des héros grecs et romains. La Bruyère, qui les avait observées principalement dans le grand monde, en a fait une satire assaisonnée quelquefois de ces graces légères ou piquantes, dont elles-mêmes, sans doute, lui avaient appris le secret. Rousseau, qui les connaît bien mieux, parce qu'il les a beaucoup aimées, leur a dicté les leçons d'une philosophie souvent sévère, toujours

pleine de sentiment. De là vient que le philosophe s'est fait écouter avec enthousiasme, le satirique avec curiosité, le panégyriste avec indifférence : il était trop loin de la nature, en parlant au sexe qui s'y trompe le moins. Quant au rigide La Bruyère, n'envisageant ses modèles que dans nos sociétés, il leur reproche envieusement jusqu'à ces défauts aimables dont les a parées la nature, si prodigue pour elles de ses dons. Leurs caprices, nous dit-il, devraient en détacher les hommes, si rien pouvait les guérir. Rousseau qui ne s'était pas borné à étudier les femmes dans un cercle, et qui savait apparemment à quoi le caprice est bon, Rousseau ne veut rien leur ôter de ce qui fait leur empire, et ne leur pardonne rien de ce qui peut l'affaiblir. La Bruyère paraît en médire pour empêcher qu'on ne les aime, Rousseau, pour les faire aimer. Ce n'est pas froidement qu'il blâme : il moralise en grondant; et, dans son emportement, qui n'a pas dû leur déplaire, on sent toujours le plaisir qu'il éprouve à s'occuper d'elles, même lorsqu'il en dit du mal.

On ne trouve dans La Bruyère ni cette ana-

lyse fine à-la-fois et profonde des penchans naturels, des droits et des devoirs des femmes, ni cette éloquence ingénieuse et cependant passionnée, qui rendent si neuf et si piquant tout ce que le précepteur d'Emile a écrit sur la compagne de son élève. Mais l'auteur des Caractères reprend sa supériorité dans les peintures satiriques : alors, comme dans les portraits de la coquette, de la dévote et de la pédante, il lutte souvent avec honneur contre les premiers chefs de notre littérature, contre les Molières et les Boileaux. Ces peintures, qui ne sont pas toutes renfermées dans le chapitre sur les femmes, sont un des principaux ornemens de son livre; et l'usage que les progrès de la société parmi nous le mettaient à portée d'en faire, est une des principales causes de son incontestable prééminence sur le philosophe ancien qui fut son prédécesseur, mais ne pouvait pas être son modèle.

J'ai dû m'arrêter d'une manière spéciale sur ces causes essentielles, et qui, jusques à ce jour, n'ont pas été remarquées. Je l'ai dû, non-seulement, eu égard à leur importance, et à leur rapport intime avec le sujet

de ce discours, non-seulement parce qu'elles expliquent les différences si nombreuses et si remarquables qui se trouvent entre les Anciens et La Bruyère, considéré comme écrivain, mais parce qu'elles expliquéront aussi, et peuvent seules expliquer, les différences plus nombreuses, plus curieuses encore, que nous allons découvrir entre eux et lui, en l'envisageant comme moraliste.

SECONDE PARTIE.

Les philosophes de l'Antiquité ont le plus souvent traité de l'homme en général, ou du citoyen considéré comme membre de la république : ils lui ont tracé des modèles de perfection quelquefois vraisemblables, presque toujours imaginaires; et, laissant au poète satirique les peintures du vice et du ridicule, qui n'étaient plus sous ses pinceaux que des personnalités, ils nous ont dicté des préceptes moins faits pour éloigner du crime que pour conduire à la vertu. « Ils ont laissé » à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont » trouvé, observe La Bruyère lui-même, » et n'ont presque relevé aucun de ses faibles.

» Au lieu de faire de ses vices des peintures » affreuses ou ridicules qui servissent à l'en » corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une per- » fection et d'un héroïsme dont il n'est point » capable, et l'ont exhorté à l'impossible (1)». Cette manière de juger les moralistes anciens, et particulièrement les stoïques, devait être celle de La Bruyère, qui, dans les formes dont il revêt la philosophie morale, se trouve presque toujours en opposition avec eux. Mais comment donc La Bruyère ne s'est-il pas aperçu qu'une telle opposition dérive de la nature même des choses ; qu'elle tient essentiellement à la différence des tems, et aux divers points de vue où se trouvaient placés par les conjonctures, et lui-même, et ces vieux philosophes, qu'il égale sans les imiter ?

Dans un siècle où notre civilisation semblait, en se développant, toucher à son dernier terme, il avoit étudié, non pas précisément l'homme, analysé par abstraction dans son être intelligent et dans son être mo-

(1) Chap. XI, *De l'Homme*.

ral, mais les hommes, tels qu'ils se montrent parmi nous au sein de ces réunions que les Grecs ne connaissaient pas, dans ces cercles frivoles en apparence, et qui cependant, à la ville comme à la cour, sont le théâtre de nos prétentions, et souvent de nos intrigues les plus sérieuses. Né Français, il avait vu les défauts et les travers de l'espèce humaine modifiés en cent façons diverses par la diversité des rangs et des conditions, que les Grecs, même sous leurs rois, ne connurent pas davantage. Or, dès-là qu'il voulait écrire le résultat de ses observations, il lui fallait bien renoncer à leurs idées de perfection absolue et d'héroïsme, pour s'attacher à ces peintures ou affreuses ou ridicules, qui lui paraissent, avec raison, plus propres à nous corriger.

Je ne prétends pas dire toutefois que La Bruyère se soit borné à ces peintures morales qui, parmi beaucoup de caractères vicieux et méprisables, en offrent cependant plusieurs d'aimables et de vertueux. Il s'élève quelquefois aux méditations plus hardies de cette philosophie générale qui ne renferme pas la règle de nos devoirs dans des exemples à fuir ou

des modèles à suivre, mais la fait découler immédiatement de la nature même de l'homme, ou des rapports qui lient entre eux les hommes réunis en corps social. Il est même très-remarquable que sur plusieurs points importans le moraliste du dix-septième siècle a devancé les philosophes les plus célèbres du dix-huitième, et notamment, (l'on va s'étonner peut-être), cet éloquent Génevois qui s'est attiré tant d'éloge et de blâme par la nouveauté de ses opinions.

Négligeons de rapprocher, si l'on veut, les préceptes d'éducation que nous propose La Bruyère dans son chapitre sur l'homme, de ces mêmes préceptes développés dans les premiers livres d'*Émile*. Ne nous arrêtons qu'à ces principes si féconds en résultats, et dont un seul peut former la base d'un système de philosophie morale. Si Rousseau établit le sien sur cette opinion fondamentale que, dans notre ordre social, le choc des amours-propres et des intérêts fait naître parmi les hommes une rivalité dangereuse, et les rend tous à-la-fois héritiers présomptifs et ennemis nés les uns des autres;

La Bruyère l'avait dit avant lui (1) : s'il conclut après Montagne, et Boileau qui l'a mis en beaux vers, que l'homme garotté par nos institutions, et progressivement altéré par des causes étrangères, n'est point ce qu'il paraît être, ou n'ose point être ce qu'il est (2) ; La Bruyère l'avait dit avant lui (3) : et s'il ordonne enfin toute l'éducation de son élève

---

(1) « Tous les hommes, par les postes différens, par » les titres et par les successions, se regardent comme » héritiers les uns des autres, et cultivent par cet intérêt, pendant toute leur vie, un desir secret et enveloppé de la mort d'autrui ». (La Bruyère, chap. VI, *Des Biens de fortune.*)

(2). Rarement un esprit ose être ce qu'il est, etc.
Boileau, *Épître sur le Vrai.*

(3) Dans son chap. XI, *Sur l'Homme.* « Tout est » étranger, y est-il dit, dans l'humeur, les mœurs et » les manières de la plupart des hommes..... Tel » homme au fond et en lui-même ne se peut définir, » trop de choses qui sont hors de lui le changent, » l'altèrent, le bouleversent ; il n'est point précisément ce qu'il est ou ce qu'il paraît être ». Réflexion éminemment juste, et qui, pour le dire en passant, devait encore engager le moraliste à choisir, dans l'exposition de ses principes de philosophie, la forme qu'il leur a donnée,

imaginaire d'après la maxime stoïque : « Il » n'y a pour l'homme qu'un vrai malheur qui » est de se trouver en faute, et d'avoir quelque » chose à se reprocher » ; cette maxime est de La Bruyère (1) ; Rousseau en la développant n'a presque fait qu'ajouter cette explication nécessaire : *tout le reste est hors de nous.*

Ailleurs, ce n'est plus Rousseau, c'est Montesquieu que La Bruyère devance. Le pouvoir que ce grand publiciste attribue sur le caractère et les habitudes morales des nations à l'influence du climat, le moraliste l'accorde à l'influence des lieux sur l'esprit, sur les passions, le goût et les sentimens de l'homme (2). Ailleurs enfin, c'est encore La Bruyère qui paraît léguer à Thomas ces idées philantropiques, dont le développement a rempli ses plus éloquentes pages ; et qu'il annonça d'abord dans une Épître justement célèbre, moins par l'éclat un peu factice de la versification que par l'énergie des pensées (3).

---

(1) Chap. XI, *De l'Homme.*

(2) Chap. IV, *Du Cœur.*

(3) L'*Epître au Peuple* qui obtint l'*accessit* au jugement de l'Académie, en 1760. Il suffit, pour se

Toutes ces opinions philosophiques n'ont point attiré de blâme à La Bruyère : au contraire, on en a fait un crime à Thomas, à Montesquieu lui-même, et surtout à J.-J. Rousseau. C'est ainsi que le système de l'intérêt personnel, (que je suis loin de défendre), a révolté dans le livre de l'*Esprit*, ceux qui l'approuvent encore dans le livre des *Maximes* (1). Tout lecteur qui réfléchit peut aisément se convaincre qu'il ne faut souvent que regarder à la date de l'édition, ou à la forme d'un ouvrage, pour savoir ce que la critique, et l'opinion contemporaine, ont reconnu pour vrai dans un moraliste, et ce qu'elles ont voulu y trouver faux.

Il serait fort aisé d'en dire la cause : mais ce n'est pas ici le lieu. Il suffit d'avoir montré que l'auteur des *Caractères* savait généraliser ses pensées, présenter avec étendue les ré-

---

convaincre des emprunts faits par son auteur à La Bruyère, de jeter un moment les yeux sur le chapitre intitulé : *Des Grands*, dans le livre des *Caractères*.

(1) Celles de Larochefoucault.

sultats de ses méditations, et remonter aux principes d'une haute philosophie. Toutefois entraîné par l'instinct, ou plutôt par la connaissance réfléchie de ce beau talent de peindre qui ne l'abandonne jamais, on le voit presque toujours revêtir d'une image particulière ses observations les plus générales; ses opinions philosophiques les présenter en tableau; et ce qui serait pour un autre le sujet d'une dissertation, le renfermer dans une peinture.

Supposons qu'un philosophe vulgaire s'impose la tâche de nous prouver que le sort des habitans des campagnes est trop souvent malheureux, et que nous sommes loin de compâtir assez aux travaux pénibles, aux misères de cette classe de la société, qui donne son lait à nos enfans et ses bras à la patrie. Il va commencer, cela est sûr, par opposer avec complaisance les rustiques vertus du peuple à nos vices déguisés sous un vernis de politesse; sa raison grossière mais droite, à notre esprit cultivé mais faux; et à la mollesse de notre luxe ses laborieuses privations. Il finira par établir que chaque homme a droit de prétendre à une égale

portion de bonheur : et plaise à Dieu qu'il soit assez modeste pour faire grace à ses lecteurs d'une excursion préliminaire dans les forêts où nos ancêtres vivaient, avant le déluge, au sein de l'égalité naturelle ! La Bruyère fait moins de frais ; il veut moins prouver, et sait mieux convaincre. Je vais le citer, et je ne m'en excuse pas. C'est ici la seule manière de le louer dignement.

Il nous transporte sous un ciel ardent, sur une terre arrosée de sueur ; et il nous fait voir : » Certains animaux farouches, » des mâles et des femelles, répandus par » la campagne, noirs, livides et tout brûlés » du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent » et qu'ils remuent avec une opiniâtreté in- » vincible. — Ils ont, dit-il, comme une voix » articulée, et quand ils se lèvent sur leurs » pieds, ils montrent une face humaine ; et » en effet ils sont des hommes. Ils se retirent » la nuit dans des tanières où ils vivent de » pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent » aux autres hommes la peine de semer, de » labourer et de recueillir pour vivre ; et

» méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain
» qu'ils ont semé (1). »

Quelle leçon, grand Dieu! quelle peinture! Malheur à qui ne trouve pas cela déchirant! Comme, dès le premier trait, ce tableau vient frapper et agiter l'imagination pour saisir ensuite et serrer le cœur! Quel soudain éclat d'une affreuse lumière que ces mots ainsi préparés : *quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine!* Et combien, effrayée d'abord par l'aspect de ces malheureux, à qui le destin n'a laissé que la voix et le front de l'homme, touchée enfin par l'image de leurs opiniâtres travaux dont nous recueillons les fruits dans une oisive indolence, combien, dis-je, toute ame qui sait encore sentir, écoute avec attendrissement et s'empresse de redire ces paroles qu'une émotion vraie a fait si simples, et qu'une situation forte rend sublimes: *ils méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé!*.... O véritable philosophie! beautés naturelles et ravissantes! quels dé-

(1) Chap. XI, *De l'Homme.*

veloppemens

veloppemens oratoires pourraient égaler de pareils traits ? Il ne faut pas se flatter de trouver souvent, même dans La Bruyère, cette éloquence pénétrante et cette vigueur de pinceau ; mais cette philosophie douce et humaine, on l'y trouvera toujours.

Toujours, disais-je ! Non, La Bruyère, s'il m'écoutait aujourd'hui, sentirait lui-même que cet éloge a besoin d'une restriction. Il effacerait de son livre des lignes que l'expérience accuse, et que réprouve l'humanité. Comment la plume d'un philosophe, cette plume consacrée à la Morale, à la Religion sainte, à la Vertu, a-t-elle tracé l'apologie de la persécution et de l'intolérance ? Me bornerai-je à plaindre La Bruyère ? Oserai-je l'excuser ? Si je ne l'excuse pas, il me faut aussi condamner les plus grands Hommes de son siècle, les Racines, les Bossuets, et l'Académie.... Oui sans doute, l'Académie elle-même. Je n'oublie point que je parle dans son sein : mais c'est en disant la vérité que je serai digne de m'y faire entendre. Oui, l'Académie elle-même avait proposé l'éloge de cet

Édit de proscription (1) que l'on appela longtems *l'extinction de l'hérésie*, quoique l'hérésie existe encore ; et ce fut le sage Fontenelle qui eut le malheur de mériter le prix. Pardonnons une erreur qui put séduire tant de bons esprits et de cœurs généreux. Pardonnons aussi à leur Roi, que de si nobles complices doivent sinon justifier, du moins absoudre peut-être. Et comment la vérité, toujours tremblante devant le pouvoir, se serait-elle offerte à ses yeux lorsqu'elle échappait encore aux regards de la raison et du génie ? Un des grands Écrivains de ce siècle, préservé de la contagion, moins par la supériorité de son esprit, quoiqu'il l'eût sublime, que par la bonté de son ame, qui fut plus sublime encore, un seul osa faire entendre les plaintes de l'humanité souffrante et outragée ; un seul, dis-je, et c'est sans doute assez nommer Fénelon. Que l'équitable postérité couronne de fleurs ses images ; mais qu'elle n'oublie jamais combien étaient necessaires à notre aveugle patrie ces écrits où, dans l'âge suivant, ont été développés les prin-

(1) La révocation de l'édit de Nantes. Ce sujet fut proposé pour le concours de poésie.

cipes d'une philosophie tolérante, et qui nous ont éclairés sur les fautes de nos pères.

La Bruyère parut une fois encore suivre le torrent de l'exemple, et s'abandonner à l'impulsion de son siècle : mais cette fois là du moins c'était pour le corriger. Au moment où les esprits commençaient à s'agiter sur les chimères du Quiétisme, il comprit que l'intérêt de la Religion et de l'État conseillait de ne combattre qu'avec l'arme du ridicule ces illusions qui depuis, attaquées avec violence, et violemment défendues par l'éloquence et par la dialectique, devaient causer dans l'Église tant de scandales, à la Cour tant de divisions. C'était juger en philosophe. Cette manière de voir si juste, et de si pures intentions n'ont cependant pas sauvé de l'oubli ses Dialogues sur le Quiétisme (1). Ils ont partagé le destin de tous les ouvrages que firent naître ces questions de mysticité, dans les-

(1) *Dialogues posthumes du sieur de La Bruyère, sur le Quiétisme.* Paris, 1699. Ces Dialogues sont au nombre de neuf. Les sept premiers furent trouvés dans les papiers de La Bruyère ; Dupin qui les fit imprimer, y en ajouta deux autres.

quelles de très-grands génies ont eu le double malheur de perdre leur tems et d'oublier leur esprit. Il résulte de ces Dialogues, qui seraient encore bons à lire si *les Provinciales* n'existaient pas, que le philosophe La Bruyère était un savant théologien, un casuiste orthodoxe, à un peu de jansénisme près : mais on reconnaît à son style qu'il avait pour la controverse une vocation moins décidée ou moins heureuse que pour la morale.

Celle de ses *Caractères*, j'ose l'affirmer encore, après l'avoir accusé d'une erreur que je pouvais dissimuler, est, à cette exception près, aussi généreuse que sévère. Mais peut-être en éclairant l'esprit, en parlant à l'imagination, ne va-t-elle pas toujours jusqu'à émouvoir le cœur. Rarement fait-elle entendre cet accent affectueux ou passionné, que lui ont donné d'autres moralistes plus touchans, plus utiles même ; car nos sentimens ont sur nos actions plus de prise que nos maximes, et les hommes se dirigent bien moins d'après les jugemens de leur esprit, qu'ils ne se laissent conduire aux affections de leur ame.

Mais il est un autre point de vue sous lequel l'auteur des Caractères, considéré comme moraliste, est peut-être le plus utile, le plus réellement classique entre tous les écrivains; je veux parler de la connaissance profonde qu'un lecteur qui réfléchit doit puiser dans son ouvrage, non pas précisément de l'homme ou du cœur humain, mais des hommes qui nous entourent, et de ce monde où nous vivons.

Depuis l'apparition de cet ouvrage, il est arrivé sans doute bien des révolutions dans nos mœurs. Ces Partisans dont les richesses, dont le faste et le crédit étaient sûrs d'obtenir tout, parce qu'ils pouvaient tout payer; ces Turcarets si vains encore quand Le Sage, après La Bruyère, les a joués avec génie, ne conservent plus qu'au théâtre ce rôle pompeux et sot qu'ils avaient rempli long-tems sur une plus vaste scène. Ces casuistes dont la foule ignorante, à peine encore échappée aux verges de l'inexorable Pascal, était venu tomber sous le fouet du caustique La Bruyère; ces directeurs si nombreux, et jadis si nécessaires que notre moraliste révoque en doute si la réconciliation de deux époux peut avoir

lieu sans qu'on ait fait au préalable *jouer la machine du directeur*; toutes ces machines-là sont brisées, et ce n'est point, à coup sûr, au préjudice de la morale ni de la religion. *C'est trop*, observe ailleurs La Bruyère, *c'est trop contre un mari d'être à la fois coquette et dévote; une femme devrait opter* (1) : et les femmes ont choisi. Ces différences, et d'autres semblables, nous apprennent ce qu'étaient nos mœurs au dix-septième siècle, et quels changemens elles ont éprouvés depuis. Une comparaison attentive de La Bruyère et de Duclos pourrait fournir aussi un parallèle entre les mœurs de ce même siècle et celles de l'époque célèbre que nous avons vu finir : mais ces rapprochemens que tout le monde peut faire, ces différences qu'il était peut-être bon et qu'il suffit d'indiquer, n'ôtent rien ou peu de chose à l'incontestable utilité des tableaux de La Bruyère, parce qu'en peignant les hommes de son tems, il a fort souvent aussi fait le portrait des hommes du nôtre.

Nous vivons encore tous les jours avec la

(1) Chap. III, *Des Femmes*.

plupart de ses personnages. N'est-il pas notre contemporain ce favori d'un ministre qui, la veille d'une disgrace, reconduit jusques sur l'escalier ? N'est-il pas notre contemporain, ce savant Hermagoras qui néglige de s'informer des guerres d'Allemagne ou d'Italie pour discourir, sans distractions, sur la guerre des géans ? Les jolies femmes d'un âge mûr ne se persuadent-elles plus que *les années ont moins de douze mois ?* N'est-il plus de ces hommes prudens qui, peu chargés de maximes, *en empruntent*, selon l'occurrence, *à mesure qu'ils en ont besoin* (1) ? Que de Pamphiles aujourd'hui, comme dans le siècle de La Bruyère, *parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier* (2), savent l'histoire avec les femmes, sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète ! Mais sur-tout quelle foule, ou pour parler plus juste, quel troupeau de ces Clitons qui *n'ont jamais eu toute leur vie que deux affaires*, déjeuner *le matin et* dîner *le soir*; hommes nés pour la digestion, *et dont les éloquens discours sur le rôt, les entremets*

(1) Chap. IX, *Des Grands.*
(2) *Ibid.*

et le hors-d'œuvre donnent envie de s'asseoir à une bonne table où ils ne soient point (1).

Voilà comment l'habile moraliste fait, en quelque sorte, le signalement de tout ce monde qui nous environne. Il me semble quelquefois que la méditation de son livre m'a donné de l'expérience. Si je me laisse moins surprendre à ces dehors qui nous trompent parce qu'ils commencent par nous flatter; si je me trouve armé d'avance contre cette honnêteté impérieuse qui fait servir la politesse aux prétentions de la vanité, ou si je prends sur le fait, ce désintéressement avare qui sait tourner les calculs de la générosité au profit de la fortune; c'est que j'ai pris des leçons de La Bruyère, c'est qu'en m'instruisant si bien à observer les visages, il m'a fait sentir le besoin de ne plus m'arrêter aux masques, et, comme il dit lui-même avec tant de bonheur, *d'enfoncer les caractères* pour savoir à quelle profondeur on rencontre le tuf. Très-utile par ses peintures, plus utile par ses réflexions, lorsqu'il les

(1) Chap. XI, *De l'Homme.*

offre à notre esprit il a d'avance préparé notre ame aux impressions qu'elle en doit recevoir ; et il lui suggère ainsi les maximes de conduite dont elle peut en secret se faire l'application. Considérée sous ce point de vue, la morale de La Bruyère fait moins d'honneur encore, ce me semble, à la supériorité de sa raison qu'à la droiture de son cœur, dont les premières impressions paraissent toujours nobles et vertueuses. Observées avec attention, rapprochées avec justesse, elles pourraient nous faire connaître, en grande partie du moins, ce que nous cache le silence de l'histoire littéraire sur les mœurs et la personne de cet illustre écrivain.

TROISIÈME PARTIE.

La vie privée d'un auteur, lorsqu'elle n'est pour rien dans sa gloire, offre généralement peu d'attrait à ses lecteurs. Mais si cet auteur est un satirique, un moraliste sévère, sa personne nous inspire un intérêt de curiosité dont il est peu difficile de pénétrer le motif : soit malignité, soit prudence, on cherche alors volontiers à découvrir dans

les mœurs la cause de la morale, ou, ce qui n'est pas toujours impossible, à trouver dans la morale la condamnation des mœurs. On se plaît à juger celui qui s'est constitué juge des autres ; et il n'est peut-être personne qui, relisant La Bruyère, ne se soit demandé quelquefois : Le peintre des Caractères n'a-t-il jamais fait le sien ?

Mais en supposant qu'il l'ait fait, à quels signes le reconnaître ? Que raconte la tradition des événemens de sa vie ? le lieu de sa naissance et l'année de sa mort : qu'est-il resté de lui ? un livre où, comme le poète comique, il se plaît à revêtir, avec une fidélité pareille, les caractères les plus divers. Ainsi la forme même du livre paraît écarter l'examen qu'on voudrait faire de l'auteur.

J'ose le dire cependant, c'est ce qui le rend simple et facile. Quand j'ai lu un de ses chapitres, c'est une heure que j'ai passée avec lui chez Æmile (1) ou chez Irène (2). Il

(1) Le Grand Condé.

(2) Madame de Montespan.

me transporte sur la scène du monde, et il s'y place lui-même au milieu de ses personnages; je le trouve toujours entre eux et moi. Les objets qui m'environnent sont ceux mêmes qui tour-à-tour viennent attirer son attention : et dès-lors, en me transmettant les impressions qu'il en reçoit, il me fait aisément juger des dispositions qu'il y apporte.

Mais il n'est pas vrai que l'histoire et la tradition littéraires, qui ne nous ont rien appris des événemens de sa vie, aient gardé le même silence sur son caractère moral. Si leur témoignage borné, mais sûr, ne peut suppléer à nos recherches, il peut les éclairer du moins, et les rendre plus positives. Cette tradition récente encore, ou plutôt des témoins oculaires, ont dépeint notre moraliste à l'historien de l'Académie, « comme » un philosophe qui ne cherchait qu'à » vivre tranquillement avec des amis et des » livres; fesant un bon choix des uns et » des autres; ne cherchant ni ne fuyant le » plaisir; toujours disposé à une joie mo- » deste, et ingénieux à la faire naître, poli

» dans ses manières et sage dans ses dis-
» cours ; craignant toute sorte d'ambition,
» même celle de montrer de l'esprit (1) ».
Ce portrait si simple et si aimable, est-ce celui de La Bruyère, est-ce celui du philosophe dont il nous fait la peinture au sixième chapitre de ses *Caractères ?* La ressemblance est frappante ; on ne saurait s'y tromper. Ce rapprochement est curieux : il en résulte évidemment que le philosophe des *Caractères* est La Bruyère lui-même, et qu'il s'est montré dans son livre aux regards de la postérité, tel qu'il était ou paraissait être aux yeux de ses contemporains.

Entrez chez ce philosophe ; « vous le trou-
» verez sur les livres de Platon, qui traitent
» de la spiritualité de l'ame..... ou la
» plume à la main pour calculer les distances
» de Saturne et de Jupiter..... Vous lui
» apportez quelque chose de plus précieux
» que l'argent et l'or si c'est une occasion
» de vous obliger..... Le manieur d'argent,

(1) *Histoire de l'Académie*, par l'abbé d'Olivet, t. II, p. 232. Paris, 1730.

» l'homme d'affaires est un ours qu'on ne » saurait apprivoiser ; on ne le voit dans » sa loge qu'avec peine..... L'homme de » lettres, au contraire,.... est vu de tous » et à toutes les heures;..... il ne peut » être important et il ne le veut point » être (1) ». Ne serait-ce point ce passage qu'avait particulièrement en vue le successeur du philosophe à l'Académie française, lorsque, attestant ses collégues qui l'avaient *connu de plus près*, La Bruyère, assurait-il, *en fesant les caractères des autres, a parfaitement exprimé le sien* (2). N'y retrouvons-nous pas, en effet, celui qu'on nous représente comme n'ayant d'autre ambition que *de vivre tranquillement avec des amis et des livres?*

Quant au *bon choix* qu'il sut en faire, c'étaient, pour les livres, les anciens, j'en-

(1) La Bruyère, chap. VI, *Des Biens de fortune.* Voyez tout le paragraphe dont on ne donne ici que la substance.

(2) Discours de réception de l'abbé Fleuri. — Recueil des Harangues prononcées par MM. de l'Académie française, seconde édition. Paris, 1714, tome III.

tends ceux qu'adopte pour maîtres quiconque est appelé à le devenir : et c'étaient, parmi les modernes, pour ses livres comme pour ses amis, ceux qui ressemblaient aux anciens : C'étaient les Boileaux, les Racines, les Molières, les La Fontaines ; cet éloquent Bossuet qui l'appela, jeune encore, auprès du duc de Bourbon, pour lui enseigner l'histoire, et ce Malézieu plein de goût, dont il estimait les avis, et qui fut le confident des premiers travaux de Voltaire.

Si l'on en juge par le discours du successeur de La Bruyère à l'Académie française, les collégues de cet homme illustre avaient déploré sa perte comme celle d'un ami, frappé presque entre leurs bras, par une mort surprenante et prématurée. Ces paroles sont très-remarquables. On n'ignore point que l'auteur des Caractères avait blessé dans son livre un grand nombre d'Académiciens. Comme Boileau, *plusieurs raisons* (1) semblaient l'exclure de l'Académie,

(1) Discours de réception de Boileau à l'Académie française.

où il n'a siégé que trois années. Serait-il vrai que dans un tems si court, l'habitude de le voir, une connaissance plus intime de son caractère eût suffi pour dissiper des préventions intéressées, calmer les ressentimens, et lui concilier tous les cœurs ? S'il est ainsi, quel autre témoignage voulons-nous de son caractère ? Un changement si prompt et si rare ne suppose-t-il pas à-la-fois, et les vertus qui commandent l'estime, et ces qualités aimables qui rendent la vertu douce et l'estime bienveillante ?

Tel se montre en effet La Bruyère, et, ce qu'il ne faut pas oublier, dans un ouvrage tout satirique. La politesse, l'urbanité, toutes les vertus sociales y sont peintes avec amour, et avec moins d'esprit encore que de complaisance. Le cachet de l'homme aimable ou du vertueux citoyen est empreint sur chaque page du philosophe inexorable et du critique rigoureux. Le censeur le plus amer des mœurs corrompues de son siècle, interdit à sa voix courageuse, mais pure de toute personnalité, la plaisanterie qui diffame, et le sarcasme qui voudrait avilir. Je tiens de lui cette maxime que

ceux qui nuisent à la réputation ou à la fortune des autres plutôt que de perdre un bon mot, méritent une peine infamante (1): Qu'on réfléchisse un moment que c'est un écrivain satirique qui n'a pas craint d'avancer cela; et qu'aucun de ses nombreux ennemis, en vomissant contre lui tant d'injures, ne s'est jamais hasardé à lui en faire l'application.

Ces écrivains satiriques, ces censeurs que les vices du siècle importunent, et qui moralisent en médisant, sont jugés, par représailles, avec une sévérité placée tout près de l'injustice. La satire met son auteur hors des lois de la charité : trop de gens trouvent leur compte à faire honneur au caractère des malices de l'esprit. Tel qui se sent blessé crie; tel crie de la blessure d'un autre : tous frappent l'ennemi commun pour empêcher qu'on ne l'écoute : et si parmi leurs clameurs, l'imprudente équité s'élève pour le défendre, elle irrite l'amour-propre, et ne le persuade pas. Quand madame de Sévigné

(1) La Bruyère, chap. VIII, *De la Cour.*

disait

disait d'une manière charmante : *Despréaux n'est cruel qu'en vers*, Perrault n'en voulait rien croire : et il est présumable, tout au moins, que ce n'est pas Fontenelle (1) qui a dépeint La Bruyère à son confrère d'Olivet comme un philosophe modeste, *poli dans ses manières et sage dans ses discours.*

Ce qui trouvera plus d'incrédules, c'est le témoignage que lui rend l'abbé d'Olivet lui-même, *de craindre toute sorte d'ambition, même celle de montrer de l'esprit.* Craindre l'ambition de montrer de l'esprit dans un

(1) Aucun des commentateurs de La Bruyère n'a fait remarquer les traits qu'il lance quelquefois contre Fontenelle; ils ont tout mis sur le compte de Perrault. Lequel des deux cependant est le plus visiblement désigné dans le *Caractère* de Cydias *qui s'égale à Lucien et à Sénèque (le tragique), se met au-dessus de Virgile et de Théocrite, ... uni de goût et d'intérêts avec les contempteurs d'Homère*, etc.? Ce dernier trait ne saurait convenir à Perrault que les contempteurs d'Homère reconnaissaient tous pour leur chef, et les premiers tombent évidemment sur l'auteur des *Dialogues des Morts* dont quelques-uns, je crois, étaient déjà connus; enfin sur l'auteur des *Églogues* et de la tragédie d'*Aspar*.

Académicien est sans doute d'un bon exemple: mais craindre toute sorte d'ambition, un homme qui vit à la Cour ! à coup sûr si La Bruyère avait orné de ce trait-là quelqu'un de ses Caractères, on l'aurait taxé d'invraisemblance, et ce n'eût pas été sans fondement. Il convient lui-même que l'*air de Cour est contagieux, et qu'il se gagne à Versailles comme l'accent normand à Rouen ou à Falaise* (1). Il doit y avoir dans cet aveu beaucoup de franchise ou un peu d'amour-propre : je me déclare pour le dernier; La Bruyère n'était pas une dupe, et il écrivait ces paroles dans le palais d'un Prince du Sang. S'il l'eût gagné cet air contagieux, aurait-il voulu nous en avertir ? Ne serait-ce pas plutôt le témoignage indirect que rend de sa bonne santé un homme entouré de malades ? Si c'est un éloge discret et détourné que La Bruyère fait de lui-même en ne parlant que d'autrui, il faut bien lui pardonner : que de gens en pareil cas, seraient forcés d'être modestes !

Lui qui se plaignait tant des fausses clefs

(1) Chap. VIII, *De la Cour.*

dont se servaient des escrocs pour pénétrer ses Caractères, n'aurait-il pas craint qu'on en fît usage pour dénaturer le sien ? n'aurait-il pas voulu nous donner la véritable clef de ce passage, lorsqu'il pose cette maxime, presque aussi hardie que sage dans un Académicien, mais un peu plus courageuse dans le protégé d'un Duc et Pair : « Le Prince » n'a pas assez de toute sa fortune pour » payer une basse complaisance, si l'on » en juge par tout ce que celui qu'il veut » récompenser y a mis du sien ; et il n'a pas » trop de toute sa puissance pour le punir, » s'il mesure sa vengeance au tort qu'il en » a reçu (1). » Je vois maintenant pourquoi, précepteur d'un jeune Prince, il en a obtenu l'estime, la reconnaissance, et non pas la faveur. Il n'était pas, je présume, assez complaisant pour mériter de faire fortune.

Je doute même beaucoup qu'il en ait eu l'ambition. Selon lui, les meilleurs des biens, *s'il y a des biens, sont la santé, le repos,*

(1) Chap. IX, *Des Grands.*

et un endroit qui soit notre domaine (1). Or ces biens-là, quand on les a, l'on peut en jouir en paix, sans mériter, dans le sens où il l'entend, ni punition, ni récompense. On peut vivre pour soi, maître de son tems et de sa pensée; *éviter le monde*, comme il le conseille lui-même, *de crainte d'en être ennuyé*. Quoique cette dernière expression jette encore un léger voile sur le conseil du Philosophe, et qu'il ne dût rien perdre à être expliqué, il sera plus généreux cependant de laisser à chacun le droit de l'entendre à sa fantaisie. Mais ne trouve-t-on pas ici plus d'à-demi expliqué le mystère de cette obscurité philosophique où est resté, même après sa mort, un écrivain satirique, un moraliste admiré dans un siècle où tout fut célèbre, et qui, malgré sa renommée, sut couler au sein de Paris des jours ignorés, et mourir sans laisser dans la mémoire des hommes, aucune trace de ses actions ?

Cette surprenante obscurité d'un homme

---

(1) Chap. VIII, *De la Cour*. Le texte porte dans toutes les éditions : « Et un endroit qui soit *son* do» maine ». J'ai cru la faute trop apparente pour qu'il fût possible de la laisser.

dont la renommée est éclatante, dépose encore en sa faveur. Il vivait auprès des Grands; et s'il fût entré dans leurs intrigues, on aurait parlé de lui : il vivait parmi les Gens de lettres, et s'il se fût mêlé dans leurs querelles, on aurait parlé de lui. On ne parla que de son livre : l'Auteur en fut plus heureux ; et, pour comble de bonne fortune, le voile qui couvrait sa vie protège encore sa mémoire, et met son caractère moral hors de l'atteinte des Commentateurs, dont tout le zèle du moins n'a pu défigurer que son livre.

Je me trompe cependant, l'on a tenté de faire mieux. Un Critique distingué (1), un Chartreux (2), et un Compilateur, qui n'est ni chartreux ni critique (3), ont élevé contre La Bruyère des accusations qui, si elles étaient fondées, contrarieraient beaucoup l'idée que nous nous formons de son ca-

(1) *Cours de littérature* de Laharpe, tome VII.

(2) *Mélanges d'histoire et de littérature*, publiés par M. de Vigneul-Marville, (Dom Bonaventure d'Argone, prieur de la Chartreuse de Gaillon).

(3) *Histoire des moralistes modernes*. Paris, 1773.

ractère. Le Critique lui reproche de la mauvaise humeur, et l'amour de l'argent; le Chartreux l'accuse de vaine gloire; le Compilateur, de trop d'esprit. Le premier se fonde sur ce qu'un Philosophe mis en scène par La Bruyère, déclare fort plaisamment que l'on ne gagne rien à faire d'excellens livres, qu'un bon négoce vaut mieux, et qu'il va donner pour titre à son nouvel écrit: *Du beau, du vrai, du premier principe, par Antisthènes, vendeur de marée.* Le second, violant la règle de son ordre qui lui commandait le silence, et peut-être la charité, cite à l'appui de sa censure, un passage où le satirique avertit ces grands Seigneurs ennoblis dans la finance, et qui dans leur coffre-fort tiennent sous la clef toute leur race, que si jamais il fait fortune, il descend en ligne directe d'*un Geoffroy de La Bruyère qui suivit Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre Sainte* (1). Le troisième enfin, prétend que La Bruyère est peu philosophe, parce qu'il montre dans son style la prétention d'avoir beaucoup d'esprit. J'en suis fâché pour ces Messieurs,

(1) Chap. XIV, *De quelques Usages.*

mais à des critiques de ce poids, je ne vois rien à répondre.

Ainsi donc, sans nous arrêter à ce qu'ont pu dire ses critiques et répondre ses défenseurs, également inutiles à sa gloire (1); cherchant à le connaître, moins encore d'après une tradition sûre, mais insuffisante, que par ses propres aveux, ou son témoignage involontaire, et par là même certain, nous sommes parvenus à rassembler sur son caractère moral, les idées successives de bonté, de délicatesse, d'honneur, et de noble indépendance; enfin, l'idée de l'homme de bien qui, d'après La Bruyère lui-même, *n'est ni un saint, ni un dévot, mais qui s'est peiné à n'avoir que de la vertu* (2).

Cette maligne définition pourrait être mal interprétée. Un philosophe, que dis-je? un controversiste, un théologien, semblerait s'y faire un jeu de mettre en opposition la

(1) Voyez les longues défenses de M. Coste, et ses commentaires.

(2) Chap. XII, *Des Jugemens.*

dévotion et la vertu. Cependant il respecta toujours la piété véritable : et ce qui prouve très-bien que ce n'est point sur celle-ci qu'il fait tomber le sarcasme, c'est qu'il définit ailleurs le dévot, *celui qui, sous un roi athée, serait athée;* ce qui ne saurait s'entendre de la sincère dévotion. Il existe de ce mot un excellent commentaire, et c'est l'histoire de la Régence; c'est ce qu'on vit arriver, comme en un changement de théâtre, lorsque l'élève du cardinal Dubois eut succédé sur le trône, ou, ce qui revient au même, dans la possession du pouvoir, au pénitent du père de La Chaise, et la jeune comtesse de Parabère à la vieille marquise de Maintenon. Tout dépend des circonstances, jusqu'aux formes sous lesquelles un écrivain conçoit et présente ses pensées. Trente ans plus tard, La Bruyère, pour exprimer la même observation, aurait renversé sa maxime; il aurait écrit : *l'athée est celui qui, sous un roi dévot, serait dévot.* La pensée, dis-je, aurait été la même, et cependant, cela est sûr, elle aurait semblé fort pieuse à ceux qui la trouvèrent impie, et qui, la charité nous invite à le croire, n'avaient pas d'intérêt à se fâcher.

Quand, malgré leurs interprétations *probables* à la manière d'Escobar, et les fausses clefs satiriques qu'on avait données de ses portraits, le célèbre auteur des Caractères vint siéger à l'Académie, elle réunissait dans son sein presque tous les Classiques du siècle de Louis; et, après tant de grands génies, tant d'écrivains d'un ordre supérieur, elle crut s'associer, en adoptant La Bruyère, une gloire toute nouvelle, et qui manquait à la sienne, un génie original, un écrivain sans modèle. On ne manqua pas d'observer que l'Académie était trop modeste : et je dois observer, moi, que, dès ce tems, comme aujourd'hui, l'on parlait de son âge d'or et de sa décadence. Il semble toutefois que l'Académie eut de quoi se consoler de la perte de son âge d'or : ses places étaient remplies par les Racines, les Boileaux, les Bossuets, les Fénelons, les Fléchiers, les La Fontaines; et elle recevait La Bruyère. Vingt ans furent à peine écoulés, toutes ces places étaient vides, et l'âge d'or recommença (1). Mais lorsqu'une mort surprenante

(1) Ce nouvel âge d'or fut cependant peu durable, et l'on sait que les Montesquieux, les Voltaires,

et soudaine (1) enleva La Bruyère à l'Académie, de tous les grands hommes qu'elle possédait au jour de sa réception, cette savante compagnie n'avait perdu que le seul La Fontaine : même elle était si riche alors, qu'elle avait paru ne pas sentir toute la grandeur de cette première perte. Elle fut plus frappée de la seconde. Et ses organes, ses Directeurs, qui, dans un éloge public, avaient à peine osé dire du fabuliste *qu'il n'était pas moins original, ni moins célèbre dans notre langue que Phèdre l'était dans la sienne* (2), ne craignirent pas d'affirmer

---

les Buffons, et quelques autres, ont ramené le siècle de fer.

Jours malheureux ! tout est dégénéré.

VOLT.

(1) Il mourut le 10 mai 1696, âgé de cinquante-deux ans. « Quatre jours auparavant il était à Paris, dans une compagnie de gens qui l'ont conté, où tout-à-coup il s'aperçut qu'il devenait sourd, mais absolument sourd. Point de douleur cependant. Il s'en retourna à Versailles où il avait son logement à l'hôtel de Condé, et une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta ». (*Histoire de l'Académie*, par M. l'abbé d'Olivet, t. II, p. 232.)

(2) *Harangues de l'Académie*, t. III, p. 26.

qu'ils regrettaient dans le philosophe *un génie extraordinaire auquel il semblait que la nature eût pris plaisir à révéler les plus secrets mystères de l'intérieur des hommes, en exposant à ses yeux ce qu'ils affectent le plus de cacher aux regards de tout le monde* (1).

Panégyriste de ce grand écrivain, j'ai mis plus de modération dans les louanges que je lui donne, persuadé qu'à son égard la justice seule est flatteuse. Sans doute, ce titre fastueux de génie extraordinaire était facile à décerner dans un Éloge de La Bruyère; mais il était plus sûr peut-être de s'attacher, comme on l'a fait, à justifier les titres assez glorieux, et d'excellent écrivain et d'ingénieux moraliste, que le suffrage de tout un siècle semble attacher à son nom. Si l'on ne trouve dans son livre, l'un des chefs-d'œuvres de notre langue, ni la profondeur éloquente de Pascal, ni l'impétueuse élévation de Bossuet, qui furent des génies sublimes; ni la simplicité brillante de Fénelon, ni le charme ingénu de La Fontaine, qui furent d'heureux

(1) *Ibid.*, page 79.

génies ; comme La Fontaine lui-même, La Bruyère eut des successeurs, et ne fut pas remplacé dans le sein de l'Académie ; comme La Fontaine lui-même, il a fait des imitateurs sans nombre, et n'a pas été remplacé dans notre littérature. Traitant des genres divers, mais qui se ressemblent, puisque l'un et l'autre exigent sur toutes choses le talent de bien peindre et de bien définir, tous deux ont ouvert la carrière et paraissent l'avoir fermée : hors de parallèle tous deux, leur commune destinée semblerait nous avertir que la parfaite union des ressources de l'esprit les plus variées et les plus fécondes avec tout ce que l'art d'écrire eut jamais de plus industrieux, moins séduisante peut-être, et sur-tout moins admirée, n'est cependant pas moins rare, moins difficile à égaler, que les heureuses inspirations du plus aimable génie.

NOTES
ET
DISSERTATIONS.

Page 205. *Sut-on jamais varier et assortir avec plus d'art à des sujets si divers, le ton de son éloquence?*

Quoi! dira-t-on, peut-il y avoir d'éloquence dans la peinture satirique et même un peu bouffonne, de ce Diphyle, de sa volière, et de ses serins de Canarie? Oui, sans doute il peut y en avoir; et La Bruyère n'en a peut-être pas mis davantage dans ses plus vives apostrophes contre le prince d'Orange.

Je sais qu'on a prétendu refuser ce grand mérite de l'éloquence à l'auteur des *Caractères*, qui, disait-on en croyant justifier une assertion si étrange, n'a composé que des fragmens: mais je n'ignore pas non plus qu'on s'est obstiné long-tems à méconnaître la sublime poésie de quelques chefs-d'œuvres de La Fontaine, qui, disait-on avec la même logique, n'a versifié que des fables. Il est des hommes qui toute leur vie sont d'assez bons écoliers de rhétorique. Ils conservent ces braves gens-là dans les oracles de Le Batteux une foi aveugle et robuste; et ils meurent bien convaincus qu'il n'y a

point de salut en éloquence sans les doctes divisions, les trois points, et les sages transitions de collége, où l'art se montre si artificiel, et où l'adresse est si évidemment de l'adresse. Tirez-les de là, plus d'adresse, plus d'ordre, plus d'éloquence pour eux. Mais il n'en est pas moins certain que l'éloquence peut se trouver *dans les entretiens et dans tout genre d'écrire*, comme l'observe La Bruyère lui-même, en se plaignant aussi que *les pédans n'admettent l'éloquence que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots, et de la rondeur des périodes* (a):.... *tandis que le peuple appelle éloquence, la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et long-tems, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix, et à la force des poumons.* (b) Il définit ensuite l'éloquence *un don de l'âme, qui nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît* (c). .... *L'éloquence*, ajoute-il, *est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point* (d).

Ne confondons point l'éloquence et l'art oratoire. Etre orateur n'est point nécessaire pour se montrer écri-

---

(a) La Bruyère, ch. I, *des Ouvrages de l'Esprit.*

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibidem.* Je préfère, je l'avoue, à cette définition, celle d'un Ecrivain anglais, qui exprime au fond la même pensée, mais avec plus d'énergie: L'éloquence, dit-il, *est l'art de commander par la persuasion.*

(d) *Ibidem.*

vain éloquent; être éloquent ne suffit pas pour se montrer orateur habile. Le véritable orateur est celui qui, sans jamais laisser languir le *fleuve de l'oraison* (*a*), le répand avec une abondance naturelle sur tout l'ensemble d'un même sujet, tantôt le fait couler lentement et à vagues épandues (*b*), tantôt se gonfler, bondir, se précipiter avec le bruit et l'impétuosité de l'orage : c'est celui qui, disposant avec art les sommités d'un vaste plan, ouvre dès l'exposition une immense perspective, anime et sans cesse varie l'action du drame oratoire par les divers intérêts de passion, de curiosité ou d'admiration, les dirige tous constamment vers un intérêt unique qu'ils viennent de toutes parts grossir, et, par un heureux denouement, réveille dans une seule, vive et durable impression, toutes les émotions successives qu'il avait fait naître et comme amassées dans l'âme, ou dans l'esprit de ses auditeurs. Voilà l'orateur; voilà Bossuet lorsqu'il célèbre les puissances de la terre entre le cercueil et l'autel, entre la grandeur qui finit et l'immortalité qui commence.

Tel n'est point, tel ne pouvait pas être, le satirique moraliste qui fait jouer aux ridicules des hommes de courtes scènes détachées, sans liaison et sans but apparent. J'ai souvent trouvé dans son livre les membres épars de la composition oratoire; et je me suis permis alors de lui donner un moment le titre d'orateur. Mais après l'avoir défini ce titre, que peu d'écrivains entre les

(*a*) *Flumen Orationis*. CICÉRON.
(*b*) Malherbe.

plus éloquens méritent, je ne l'accorderai pas à La Bruyère. Il me semble même que le caractère de son talent comme la direction donnée à ses études et à ses travaux, devaient le rendre plus habile à tracer des tableaux épars qu'à suivre constamment la chaîne d'une longue suite d'idées et d'émotions. Il ne paraît avoir que successivement les diverses qualités de l'âme et de l'esprit dont toute composition vraiment oratoire exige la réunion et la simultanéité. Son discours de réception à l'académie française offre tous les genres d'esprit, excepté peut-être celui qui fait valoir tous les autres en leur assignant avec adresse leur place dans le discours ; il offre tous les genres de chaleur et de vivacité de style, excepté celles qui produisent le mouvement et la progression oratoires.

Page 285.... *Qu'il faudrait, pour n'être que juste, le placer dans le si petit nombre des parfaits modèles de l'art d'écrire, s'il montrait toujours autant de goût qu'il prodigue d'esprit et de talent.*

L'on s'étonnera peut-être de m'entendre avouer des fautes de goût dans un écrivain que je viens de peindre comme sans cesse dirigé par un art fin, délicat, judicieux et profond. C'est que l'art et le goût sont encore de ces choses qu'on se permet souvent de confondre, et qu'il faut distinguer toujours. L'un nous enseigne comment, par des combinaisons savantes, on peut constamment écrire avec effet, n'être ni languissant, ni trivial, ni fade : l'autre nous avertit, comme par instinct, et quelquefois à notre insu, de ne jamais blesser

blesser les convenances. Cet instinct, ce sens exquis ne guide pas toujours La Bruyère. Son art est quelquefois trop près de la recherche, sa force de la raideur, et sa finesse de l'affectation. Je n'insisterai point sur ces défauts; je n'en rassemblerai point des exemples. Mais je n'ai pas cru inutile d'en avertir. Plus on s'attache à faire sentir tout le mérite d'un écrivain dont le nom fait autorité, dont l'étude et l'imitation peuvent être si fructueuses, plus on s'impose l'obligation de mettre les imitateurs en garde contre la séduction de ces défauts qui, placés tout près des beautés, sont trop faciles à confondre avec elles, et peuvent aisément éblouir par l'éclat qu'ils paraissent en recevoir.

Page 207. *Théophraste qu'il traduit, par amour-propre apparemment, etc.*

Les Caractères de Théophraste n'ont été découverts et publiés que successivement. Les quinze premiers furent imprimés à Nuremberg, en 1527, sur un manuscrit envoyé d'Italie par un neveu du fameux Pic de la Mirandole. L'édition de Camotius, donnée à Venise cinq années après, renfermait huit nouveaux Caractères. En 1599, Casaubon qui avait déjà traduit en langue latine, et commenté ces *Caractères*, en fit paraître une nouvelle édition augmentée de cinq autres chapitres. Enfin, en 1786, ont paru les deux derniers que Casaubon n'avait pu découvrir, quoiqu'il en connût l'existence.

Cet ouvrage a été traduit dans les principales langues de l'Europe, commenté par les savans les plus distingués du seizième, du dix-septième et du dix-huitième siècles, en Italie, en France, en Angleterre, et surtout en Allemagne. L'édition faite par Fischer, en 1763, passe pour la plus savante, et c'est sans doute aussi la plus utile, en ce qu'elle contient, outre les variantes de deux manuscrits, l'un du treizième, l'autre du quatorzième siècle, presque toutes celles des nombreuses éditions qui l'avaient successivement précédée.

Ce petit historique n'est pas inutile. Il fait sentir quelles altérations a dû éprouver le texte de Théophraste. Il est vrai que l'excellent commentaire de Casaubon avait déjà fait disparaître bien des difficultés quand La Bruyère entreprit de traduire les vingt-huit premiers Caractères, les seuls, comme on l'a vu, qui fussent imprimés : mais ce qui prouve combien il restait encore de fautes et d'obscurités, c'est cette foule de nouvelles leçons proposées depuis par des savans habiles, qui même aujourd'hui sont fort loin d'avoir éclairci tous les doutes.

Avant la traduction de La Bruyère, il en existait une autre en français de Jérôme de Bénevent qui la fit paraître en 1613; elle n'existe plus depuis 1688, époque à laquelle fut publiée celle de notre Moraliste. Deux ans s'étaient à peine écoulés que celle-ci touchait à sa cinquième édition. Ménage la trouva *bien*

belle et bien française. « Elle montre, ajoutait-il, » que son auteur entend fort bien le grec; et je puis » dire que j'y ai vu bien des choses que, peut-être » faute d'attention, je n'avais pas vues dans le grec. »

Ceci dut paraître alors un éloge très-flatteur, et pourrait bien aujourd'hui passer pour une critique. Si quelque chose distingue la traduction de La Bruyère, ce n'est point la fidélité. Ce qu'on n'avait pas vu dans le grec, et ce qu'elle y faisait voir, pouvait très-bien n'y pas être. M. Coray, grec d'origine, qui nous a donné récemment une traduction de Théophraste beaucoup plus littérale, avec le texte de Fischer, et des notes explicatives dont plusieurs paraissent être le fruit de ses propres recherches, et dont les autres sont tirées du commentaire de Casaubon, M. Coray, bien fait par ses lumières, et sur-tout par la profonde connaissance qu'il doit avoir de la langue du philosophe grec, pour apprécier le travail de son illustre prédécesseur, le juge ainsi dans son discours préliminaire :

« La Bruyère a traduit Théophraste, comme Virgile aurait peut-être traduit l'Iliade d'Homère, ou Cicéron les harangues de Démosthène. C'est une tâche extrêmement difficile pour un traducteur qui se sent le talent de son auteur, que celle de se défendre de donner à ce dernier plus d'esprit qu'il n'en a. Il est sans cesse tenté de faire disparaître ou de déguiser ce qui lui paraît incohérent; de paraphraser par des idées accessoires ce qu'il croit trop concis ou trop obscur;

d'adoucir les traits trop forts, ou de renforcer ceux qui ne le sont pas assez; en un mot, de mêler ses idées avec celles de son auteur. Dût-il être infidèle, il ne peut se décider à se traîner servilement sur les pas d'un écrivain original, quand il se sent la force de se frayer comme lui une route nouvelle. »

Ainsi ce que M. Coray reproche le plus à La Bruyère, c'est de n'avoir pu se défendre de donner trop d'esprit à son auteur. Je crains que bien des lecteurs français ne soient disposés à croire qu'il ne lui en a pas encore assez donné. Du moins après avoir lu les Caractères de La Bruyère, est-on bien persuadé qu'il aurait pu se montrer plus libéral. M. Coray lui-même avoue que ce n'est point ici la seule cause des défauts de son devancier, et il en assigne de plus incontestables, en observant que La Bruyère travaillait sur un texte difficile par son extrême concision, et par les altérations fréquentes qu'il a éprouvées, sur un texte qui depuis le premier jusqu'au dernier chapitre, n'est qu'une allusion continuelle à des usages et à des coutumes que nous ne connaissons pour la plupart qu'imparfaitement. Toutes ces difficultés, ajoute-t-il, exigeaient des recherches que La Bruyère n'a pu ou n'a point voulu faire.

Quoi qu'il en soit, M. Coray conclut avec justice, à ce qu'il me semble, que la traduction de La Bruyère n'est point l'expression fidèle des idées de Théophraste. J'ajouterai que si l'on soumettait cette traduction si vantée, parce qu'elle est d'un homme célèbre, à un examen aussi rigoureux uniquement sous le rapport du

style, il pourrait fort bien arriver qu'on fût aussi porté à conclure qu'il est au moins très-poli de dire que *La Bruyère a traduit Théophraste comme Virgile aurait traduit Homère, et Cicéron Démosthènes.*

Page 231. *Ses dialogues sur le Quiétisme ont partagé le destin de tous les ouvrages que firent naître ces questions de mysticité dans lesquelles de très-grands génies ont eu le double malheur de perdre leur tems et d'oublier leur esprit.*

Ces dialogues, malgré leur titre, sont loin de manquer d'esprit; ils seraient divertissans s'ils étaient un peu moins longs. C'est une comédie fort gaie pour le fond, mais monotone par la forme. Le principal personnage, celui du moins qui parle le plus, est une dévote jeune et belle, placée entre un Directeur quiétiste et un Docteur de Sorbonne, qu'on peut soupçonner un peu de propension au Jansénisme. La situation est délicate pour une âme qui craint l'hérésie !

Le Directeur, homme galant, explique à sa pénitente les mystères du *fidèle abandon*, *le baiser intérieur*, *le mariage de l'âme*, et *la consommation du mariage*; comme quoi, cette âme ainsi mariée, voit *Dieu dans tout*, *et en tout Dieu*, *aussi bien dans un diable que dans un saint*, quoiqu'avec un peu de différence (*a*). Comme quoi elle est *impeccable*, c'est-à-dire pèche sans pécher; et comme quoi le *simple re-*

(*a*) VIIe Dialogue, pag. 277. Ces paroles sont tirées, mots pour mots, du manuscrit *des Torrens*, ouvrage le plus extravagant de la plus folle tête qui se soit jamais avisé d'écrire ses rêveries.

gard vaut tout juste cinq jours entiers d'une mortification extérieure (*a*); et notez que le prévoyant casuiste y comprend aussi les nuits. Du reste, c'est un bon homme qui enseigne à *sa chère fille* qu'il ne faut haïr personne, et pas même son mari.

Le Docteur réfute fort bien *l'impeccabilité* qui pèche, *l'attouchement intérieur*, *et la consommation du mariage*. sur quoi il soutient sans difficulté qu'il faut être un Turc, ou peu s'en faut, pour parler de Dieu si charnellement devant une jeune femme; et il renvoie son adversaire au paradis de l'Alcoran.

La jeune femme, de son côté, est fort habile en théologie. Elle a réformé son *Pater* pour rendre apparemment Jésus-Christ quiétiste : mais elle a quelque appréhension sur le salut de son âme, parce que la *motion divine* ne s'est manifestée en elle qu'une fois seulement, où elle a manqué la messe un dimanche, par inspiration.

Ce ne fut pas sans doute par motion divine que La Bruyère entreprit cet ouvrage ; mais ce ne fut non plus, j'en suis persuadé, par aucun motif de vengeance ou d'intérêt personnel. Philosophe et sincèrement chrétien, il voulut venger à-la-fois les outrages de la raison et ceux de l'Église, prévenir par le

---

(*a*) Cette doctrine est exposée très gaîment dans *La Guide Spirituelle de Molinos*, prêtre Espagnol condamné en Cour de Rome par l'intervention de Louis XIV, et à la poursuite du cardinal d'Estrées.

ridicule l'alliance de la foi avec la folie, de la véritable dévotion avec la mysticité (*a*). Il entrait dans son plan de nous montrer un Directeur extravagant, et c'était chose facile ; mais il voulut lui opposer un Docteur toujours raisonnable, et il y a moins réussi ; c'est le plus grand défaut de son livre.

Du reste, on y retrouve l'homme d'esprit jusques dans le controversiste ; mais un peu moins le grand écrivain. Le seul Pascal, dans le genre de la satire pieuse, a laissé des modèles de raisonnement, d'adresse, de goût, d'éloquence, et d'exquise plaisanterie. La Bruyère assurément ne manquait point de tout cela, mais il est resté loin de son modèle : soit que les sectateurs d'Escobar et de Molina, qui étaient les juges des confesseurs et les confesseurs des juges, les précepteurs des jeunes rois et les directeurs des vieux monarques, offrissent dans leur *méthode de diriger l'intention*, et dans leur doctrine perverse de la *probabilité* (*b*), un champ plus vaste au mépris satirique et

(*a*) Il ne combat dans la personne de son Directeur quiétiste que des visions toujours obscures, souvent impies, quelquefois atroces par leurs résultats. Le livre des *Maximes des saints*, qui dès lors avait essuyé de violentes censures, n'est pas cité une seule fois dans tout le cours de ses *Entretiens*, et il a porté le respect pour la vertu de Fénelon jusqu'à ne rien hasarder qui le désigne ou le rappelle.

(*b*) Voyez la Ve. et la VIIe. des *Lettres provinciales*, ouvrage admirable, ouvrage charmant, qui a fixé la langue ; où se mon-

à l'indignation oratoire, que le fidèle abandon et le baiser spirituel des élèves de Madame Guion, qui prophétisait en vers comme les Sibylles, dans la prison de Vincennes, et y chantait le pur amour dans des parodies d'opéra; soit enfin qu'il fallût un bras aussi fort et aussi adroit que l'était celui de Pascal, pour manier dans de pareils sujets, les traits brûlans de l'éloquence, et la poignante ironie, sorte de flèche inévitable quand elle est dirigée par la raison.

Ce qu'il y a de plus singulier dans les *Dialogues* de La Bruyère, c'est ce *Pater* réformé par la jeune pénitente du Directeur quiétiste. Peu de personnes l'iraient chercher dans l'original devenu fort rare; je vais le transcrire ici dans toute la pureté du texte : s'il édifie peu le lecteur, il est assez court du moins pour ne le pas ennuyer.

« Dieu qui n'êtes pas plus au Ciel que sur la Terre et dans les Enfers, qui êtes présent partout, je ne veux ni ne desire que votre nom soit sanctifié; vous savez ce qui nous convient, si vous voulez qu'il le soit, il le sera, sans que je le veuille et le desire :

---

trèrent pour la première fois, nos plus belles formes oratoires; où la raillerie est éloquente, le raisonnement enjoué; où les difficultés d'un sujet monotone sont surmontées à chaque page par des prodiges d'adresse et d'esprit. — Ajoutons pour dire plus en moins de mots, que Bossuet interrogé sur l'ouvrage dont il eût désiré d'être l'auteur, s'il n'avait pas fait les siens, répondit : *Les Provinciales*.

que votre royaume arrive ou n'arrive pas, cela m'est indifférent. Je ne vous demande pas aussi que votre volonté soit faite en la Terre comme au Ciel, elle le sera malgré que j'en aie; c'est à moi à m'y résigner. Donnez-nous à tous notre pain de tous les jours, qui est votre grace, ou ne nous le donnez pas; je ne souhaite de l'avoir ni d'en être privée : de même, si vous me pardonnez mes crimes comme je pardonne à ceux qui m'ont offensée tant mieux: si vous m'en punissez au contraire par la damnation, tant mieux encore, puisque c'est votre bon plaisir: enfin, mon Dieu, je suis trop abandonnée à votre volonté pour vous prier de me délivrer des tentations et du péché. »

On pourrait dire comme le directeur à l'aimable pénitente : *je vous assure, madame, que cela n'est pas trop mal.* Madame, comme de raison, reçoit l'éloge avec modestie, mais n'en conserve pas moins l'heureuse facilité de faire ses prières *en deux façons.*

Page 232. *Sa morale .... est aussi généreuse que sévère. Mais .... rarement fait-elle entendre cet accent affectueux ou passionné que lui ont donné d'autres moralistes, plus touchans, plus utiles même; car nos sentimens ont sur nos actions plus de prise que nos maximes, et les hommes se dirigent bien moins d'après les jugemens de leur esprit, qu'ils ne se laissent conduire aux affections de leur ame.*

Il ne faudrait pas en conclure que La Bruyère est

dépourvu de sensibilité. Sans rappeler avec quelle énergie il a su nous émouvoir sur le destin rigoureux du peuple des campagnes, quoi de plus vivement senti, par exemple, que ces nobles avis qu'il donne aux Ministres, aux favoris, à tous ces hommes en qui le pouvoir devrait toujours être l'auxiliaire de la vertu, en qui la vertu ne peut jamais être sans gloire. « Me permettrez-vous de le dire, s'écrie-t-il? Ne vous reposez point sur vos descendans pour le soin de votre mémoire, et pour la durée de votre nom. Les titres passent, la faveur s'évanouit, les dignités se perdent, les richesses se dissipent, et le mérite dégénère. . . . . Ayez de la vertu et de l'humanité; et si vous me dites : Qu'aurons-nous de plus? Je vous répondrai : De l'humanité et de la vertu. Maîtres alors de l'avenir, et indépendans d'une postérité, vous êtes sûrs de durer autant que la monarchie; et dans le tems que l'on montrera les ruines de vos châteaux, et peut-être la seule place où ils furent construits, l'idée de vos louables actions sera encore fraîche dans l'esprit des peuples; ils considéreront avidemment vos portraits et vos médailles; ils diront : Cet homme dont vous regardez la peinture, a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire. Il lui a permis d'être bon et bienfaisant; de dire de ses villes : *ma bonne ville*; et de son peuple, *mon peuple*, etc. » (*a*)

(*a*) Chap. X *Du Souverain ou de la République.*

Jamais la sainte passion de la vertu ne s'est montrée plus éloquente ; jamais plus sublime morale *n'a fait entendre des accens* mieux faits pour retentir au fond des grandes âmes : et c'est là, sans doute, la sensibilité la plus noble et la plus rare. Que si l'on préfère une sensibilité plus douce, mieux faite pour parler à tous les cœurs, n'en trouve-t-on pas aussi le plus heureux exemple dans le même chapitre, lorsque, déplorant les maux de la guerre en philosophe, l'Écrivain s'interrompt tout-à coup, plein d'une émotion involontaire, pour adresser, comme un ami, cette apostrophe touchante aux mânes du jeune Soyecour : « Je regrette, lui dit-il, ta vertu, ta » pudeur, ton esprit déjà mûr, élevé, sociable. Je » plains cette mort prématurée qui te joint à ton intré- » pide frère, et t'enlève à une Cour où tu n'as fait que » te montrer. Malheur déplorable, mais ordinaire ! » — Et il rentre dans son sujet.

Il y a dans tout cela quelque chose de naturel et de tendre, qu'il serait imposible de feindre, qui va au cœur, et qu'on n'attendait peut-être pas d'un austère philosophe. Satirique amer de l'homme, et généreux ami des hommes, censeur de la société, et presque toujours un modèle des qualités sociales, au sein même de l'indignation et des *haines vigoureuses* que lui inspire l'aspect du vice, il est indulgent, et il nous porte à l'être. Il nous apprend à ne pas juger du caractère d'un homme par *une faute qui est unique ; il ne sait si un besoin extrême ou une violente passion, ou un premier mouvement tirent à conséquence* (a). Persuadé, comme je le suis,

(a) Chap. XII. *Des Jugemens.*

que La Bruyère n'avait pas d'intérêt à faire partager un pareil doute, j'y trouve un fond de bonté qui me paraît devoir écarter l'idée d'un esprit chagrin, ou tout au moins très-sévère, tel qu'on se plaît communément à représenter tout satirique, en lui refusant les affections tendres, et ce qu'on appelle exclusivement dans le monde *de la sensibilité.*

Je ne prendrai pas sur moi d'affirmer que La Bruyère fut un de ces prodiges de philantropie qui n'assistèrent jamais d'un œil sec à la représentation d'un Drame, et qui sentent leur cœur se fendre au dernier tome d'un roman. Mais pour caractériser nettement le genre de sensibilité que je crois reconnaître en lui, je continuerai à me servir de son propre témoignage; et pour mettre son témoignage en évidence, je m'aiderai d'une supposition. — Une exécution célèbre se prépare; un illustre criminel va porter sa tête sur l'échafaud. Où vont ces âmes si tendres, qui ont tant de larmes à verser sur de feintes infortunes? Elles *courent le malheureux* (*a*) *pour envisager sa contenance*, pour épier la pâleur de son front, et mettre à l'épreuve son courage. Elles ont

« Acheté le plaisir de voir tomber sa tête (*b*), »

(*a*) Oui, comme on court le cerf. Je ne puis m'empêcher d'arrêter un moment le lecteur sur la singulière énergie de ce trait, moins beau cependant que l'*idée des louables actions qui est encore fraîche dans l'esprit des peuples*. Quel écrivain que celui dont il serait difficile de faire une citation de quelque étendue sans rencontrer de semblables beautés !

(*b*) Gilbert.

et vont s'attendrir pour leur argent. La Bruyère, à ce spectacle, rougit de honte pour l'humanité. Ah! s'écrie-t-il avec amertume, *si vous êtes si touchés de curiosité, exercez-la du moins en un sujet noble, voyez un heureux* (*a*)! Qu'on prononce maintenant entre ces deux sortes de sensibilité. La première est celle que vante le monde; l'autre est celle du philosophe; ajouterai-je: et de l'homme de bien?

Cette sensibilité qui n'est jamais théâtrale, ni conséquemment affectée, s'unit quelquefois dans son livre, et s'unissait sans doute dans son caractère, à ces délicatesses du sentiment qui sont aux qualités morales, ce que sont les graces à la beauté. Quel touchant témoignage il en donne dans cette observation si simple, si fine cependant et si profondément sentie: « Il est triste » d'aimer sans une grande fortune qui nous offre les » moyens de combler ce que l'on aime, et de le rendre » si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire (*b*)! » Ah! sans doute, une si délicate pensée vint s'offrir au moraliste à l'aspect de deux époux, jeunes, sensibles, mais pauvres, qui s'aimaient, qui venaient de s'unir, que le monde croyait heureux, et qui laissaient échapper, à travers l'expression de leur joie, un vague sentiment de tristesse et de crainte, qu'on ne leur avait pas connu auparavant.

Veut-on de ce charmant passage une explication beaucoup plus favorable encore, selon moi? C'est que tout

(*a*) Chap. VIII. *De la Cour.*
(*b*) Chap. IV. *Du Cœur.*

« S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion, et qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende ensuite dans le cours de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat. »

Ces dernières réflexions détruisent un peu le charme des précédentes : mais les premières du moins sont d'une justesse exquise. Peut-on si bien définir l'amour, et ne l'avoir pas connu ? Cela paraît bien difficile. Je n'oserais cependant déterminer jusqu'à quel point, dans un homme tel que La Bruyère, la sagacité de l'esprit pouvait suppléer à l'expérience de l'ame. D'ailleurs, on n'ignore point que la plus violente et la plus douce des passions que puisse nourrir le cœur des hommes est modifiée, dans tous, par la diversité des conjonctures et la dissemblance des caractères : or, parmi les réflexions que La Bruyère fait sur l'amour, j'entends parmi celles qui sont justes, toutes ne me semblent pas être, non-seulement le produit des mêmes circonstances, ce qui ne prouverait rien ; mais celui du même caractère, ce qui semblerait prouver que La Bruyère n'a pu également sentir tout ce qu'il a si bien exprimé. Il restera toujours certain qu'il ne peut être donné qu'à une âme sensible de pénétrer si avant dans l'intérieur de la passion, lors même qu'elle lui est étrangère.

Page 233..... *La Bruyère comme moraliste, etc.*

L'on a fait un court extrait de la philosophie morale de La Bruyère, qui n'est pas complet sans doute, mais qui peut suffire du moins pour en donner une idée sommaire. Le voici.

Morale ou Doctrine DE LA BRUYÈRE.

« Il n'y a point de maxime qui convienne mieux à tous les hommes, et qui leur soit plus utile, que celle qui leur fait connaître leur inutilité dans le monde, quelqu'élevés qu'ils y soient, et quelque mérite qu'ils puissent avoir, en leur apprenant qu'on ne s'aperçoit pas de leur existence lorsqu'ils meurent, et qu'il se trouve un nombre infini de personnes pour les remplacer. Aussi le sage, qui voit le néant de toutes les grandeurs, ne cherche point à se faire valoir. Il guérit de l'ambition par l'ambition même. Il tend à de si grandes choses, qu'il méprise ce qu'on appelle trésors, postes, fortune, faveur. Il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur, et pour mériter ses soins et ses desirs. Il a même besoin d'efforts pour ne pas trop les dédaigner. Le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple ; mais les hommes ne l'accordent guères, et il s'en passe. Il se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir, par le plaisir qu'il sent à le faire ; et se désintéresse sur les éloges, l'estime et la reconnaissance qui lui manquent quelquefois. Semblable à un couvreur, il ne cherche ni à exposer sa vie, ni ne se détourne à la vue du péril. La mort est pour lui un inconvénient, et jamais un obstacle. Il ne regarde dans ses amis que la seule vertu, qui les attache à lui, sans aucun examen de leur bonne ou mauvaise fortune. Il est peu touché des choses rares, mais il l'est beaucoup de la vertu. Il ne prétend point ramener les

autres à son goût et à ses sentimens : il cherche seulement à penser et à parler juste ».

« S'il croit devoir mettre au jour le fruit de ses veilles, il a soin de lire son Ouvrage à ceux qui en savent assez pour le corriger et l'estimer; car il n'ignore pas que ne vouloir être ni conseillé, ni corrigé, est un pédantisme. Aussi reçoit-il avec une égale modestie les éloges et la critique qu'on fait de ses productions. La même justesse d'esprit qui lui fait écrire de bonnes choses, lui fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues. Sa docilité à l'égard des juges de ses écrits, n'est cependant pas telle qu'il adhère aveuglément à leur avis sur tout ce qu'ils trouvent de répréhensible. Il n'y a point d'ouvrage si accompli, qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur voulait en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins. La règle pour juger d'un livre, est de faire attention s'il élève l'esprit, et s'il inspire des sentimens nobles et courageux : en ce cas, l'ouvrage est bon et fait de main d'ouvrier. Le sage, s'il écrit, n'écrit pas seulement pour être entendu; mais il tâche en écrivant de faire entendre de belles choses. Son attention dans son style, est que sa diction soit pure, et que les termes dont il se sert expriment des pensées nobles, vives, solides, et qui renferment un très-beau sens. Enfin il tend à la perfection, et sait se consoler si ses contemporains ne lui rendent pas justice. Sans que son ambition en souffre, il sait se passer des charges et des emplois, et il consent volontiers à demeurer tranquille chez lui, et à ne rien faire. Cela

paraît blamable aux yeux du vulgaire; car très-peu de personnes ont assez de mérite pour joner ce rôle avec dignité, et assez de fond pour remplir le vide du tems sans ce qu'on appelle des affaires. Il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom; et que méditer, parler, lire, et être tranquille, s'appelât travailler ».

« Dans la société il est uni, agréable, sans prétention. S'il s'entretient avec quelques personnes, il tâche bien moins à montrer de l'esprit qu'à en faire trouver aux autres. En effet, celui qui est content de soi et de son esprit, l'est toujours de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer; ils veulent plaire. Ils ne cherchent pas tant à être instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui. Lorsqu'il prononce sur quelque chose, il dit modestement qu'elle est bonne ou mauvaise, et les raisons pourquoi elle l'est, au lieu de décider d'un ton impérieux et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrable ou qu'elle est miraculeuse. Sur les questions qu'on lui fait, il nie ou affirme simplement, c'est-à-dire, oui ou non, et il mérite d'être cru. Son caractère jure pour lui, donne créance à ses paroles et lui attire toute sorte de confiance. »

« Cependant avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, on peut encore non-seulement ne pas plaire, mais aussi être insupportable. Les manières que l'on néglige comme de petites choses, sont souvent ce qui fait que les hommes décident de nous en bien

ou en mal. Il est donc très-important de les avoir douces et polies pour prévenir les mauvais jugemens. Il ne faut presque rien pour être cru fier, incivil, méprisant, désobligeant : il faut encore moins pour être estimé tout le contraire. Véritablement, la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; mais elle en donne les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. Les manières polies donnent cours au mérite, et le rendent agréable. Il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse, qu'on peut définir : une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes. »

« Pour ce qui est des louanges, il y aurait une espèce de férocité à rejeter toutes celles qu'on nous donne. Un homme sage est sensible à toutes les louanges qui lui viennent des gens de bien, qui louent en lui sincèrement des choses louables. Il supporte aussi les mauvais complimens, comme les mauvais caractères, parce qu'il doit y avoir nécessairement dans le commerce des pièces d'or et de la monnaie ».

« Le sot est toujours prêt à se fâcher et à croire qu'on se moque de lui. Mais le sage, qui n'ignore pas que la moquerie est indigence d'esprit, ne prend pas garde si on rit de lui, parce que ceux qui rient ainsi sont dans le monde ce que les fous sont à la Cour, c'est-à-dire sans conséquence. Dédaignant l'art de se faire valoir, il se donne pour ce qu'il est. Il se défie de la

finesse qui est l'occasion prochaine de la fourberie : de l'une à l'autre le pas est glissant : le mensonge seul en fait la différence : si on l'ajoute à la finesse, c'est fourberie. Avec des gens, qui par finesse écoutent tout et parlent peu, il parle encore moins : ou s'il parle beaucoup, il dit peu de choses. Dans plusieurs rencontres où la fortune est intéressée, la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde ».

« Il faut sans doute s'observer soigneusement pour se comporter ainsi. Il y a des vices que nous ne devons à personne, que nous apportons en naissant, et que nous fortifions par l'habitude ; il y en a d'autres que l'on contracte et qui nous sont étrangers. L'on est né avec des mœurs faciles, de la complaisance, et le desir de plaire ; mais par le traitement que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, on est bientôt jeté hors de ses mesures, et même de son naturel. On a des chagrins, une bile que l'on ne se connaissait point : on se voit une autre complexion : on est enfin étouné de se trouver dur et épineux. Tout est étranger dans l'humeur, les mœurs et les manières de la plupart des hommes. Tel a vécu pendant toute sa vie chagrin, emporté, avare, rampant, soumis, laborieux, intéressé, qui était né gai, paisible, paresseux, magnifique, d'un courage fier, et éloigné de toute bassesse. Les besoins de la vie, la situation où l'on se trouve, la loi de la nécessité, forcent la nature, et y causent ces grands changemens. Ainsi, tel homme en lui-même ne peut se définir : trop de choses qui sont hors de lui, l'altèrent, le changent, le boule-

versent. Il n'est pas précisément ce qu'il est, ou ce qu'il paraît être.

« L'on a beaucoup de peine à s'approcher sur les affaires, parce qu'en général les hommes sont épineux sur les moindres intérêts, veulent tromper et n'être pas trompés, et mettent fort haut ce qui leur appartient, et très-bas ce qui appartient aux autres. A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur, l'inhumanité de fermeté, et la fourberie d'esprit. Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guères être trompés, et ils ne trompent pas long-tems. On ne trompe point en bien. La fourberie ajoute la malice au mensonge. »

« Autre vice naturel à l'espèce humaine ; elle s'ouvre à de petites joies, et se laisse dominer par de petits chagrins. Rien n'est plus inégal et moins suivi que ce qui passe en si peu de tems dans le cœur et dans l'esprit des hommes. Aussi, sont-ils plus capables d'un grand effort que d'une longue persévérance. Leur paresse ou leur inconstance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens. Ils se laissent souvent dévancer par d'autres qui sont partis après eux, et qui marchent lentement, mais constamment. Ils savent encore mieux prendre des mesures que les suivre ; résoudre ce qu'il faut faire et ce qu'il faut dire, que faire ou dire ce qu'il faut. On se propose fermement dans une affaire qu'on négocie, de taire une certaine chose ; et ensuite, ou par passion, ou par une intempérance de langue, ou dans la chaleur de

l'entretien, c'est la première qui échappe. Dans les choses qui sont de leur devoir les hommes agissent mollement; et ils se font un mérite ou plutôt une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangères, et qui ne conviennent ni à leur état, ni à leur caractère. Ils s'ennuient des mêmes choses qui les ont charmés dans leurs commencemens. Ils déserteraient la table des Dieux, et le nectar avec le tems leur deviendrait insipide. Ils n'hésitent pas à critiquer les choses qui sont parfaites, par vanité et par une mauvaise délicatesse. Enfin, les hommes n'ont point de caractère, ou s'ils en ont, c'est celui de n'en avoir aucun qui soit suivi, qui ne se démente point, et où ils soient reconnaissables. Ils souffrent beaucoup à être toujours les mêmes, à persévérer dans la règle ou dans le désordre; et s'ils se délassent quelquefois d'une vertu par une autre vertu, ils se dégoûtent plus souvent d'un vice par un autre vice. Ils ont des passions contraires et des faiblesses qui se contredisent. Il leur coûte moins de joindre les extrémités, que d'avoir une conduite dont une partie naisse de l'autre. Ennemis de la modération, ils outrent toutes choses, les bonnes et les mauvaises. »

« Il faut aux enfans des verges et la férule; il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens, ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme qui est esprit, se mène par les yeux et les oreilles. »

« La raison tient de la vérité ; elle est une. L'on n'y arrive que par un chemin, et l'on s'en écarte par mille. L'étude de la sagesse a moins d'étendue que celle que l'on ferait des sots et des impertineus. C'est aussi à quoi doit s'attacher tout homme raisonnable. Dans le particulier, il est aisé d'être tranquille et vertueux. La chose est bien autrement difficile dans la société. On vient de voir ce que les hommes sont. La meilleure règle qu'on puisse suivre pour vivre avec eux est celle-ci : Sachez précisément ce que vous pouvez attendre des hommes en général, et de chacun d'eux en particulier, et jetez-vous ensuite dans le commerce du Monde. »

Page 252. *La pensée, dis-je, aurait été la même, et cependant, cela est sûr, elle aurait semblé fort pieuse à ceux qui la trouvèrent impie, et qui, la charité nous invite à le croire, n'avaient pas d'intérêt à se fâcher.*

Il s'est trouvé dans tous les siècles de ces gens bien intentionnés qui semblent s'imposer le devoir d'insinuer dans leurs écrits, et de prouver par leur exemple, qu'on ne peut être à-la-fois un bon chrétien et un homme d'esprit : comme s'il devait s'en suivre que tout imbécille fût un saint, et que cette considération suffit pour rassurer leur conscience ! Descartes avait démontré l'existence de Dieu ; et voilà qu'un ministre du Saint-Évangile monte en chaire dans Utreck, et soutient une thèse publique pour annoncer aux Hollandais

que le Philosophe étranger est *un impie et un athée :* Racine avait fait Athalie ; et voilà qu'un Jésuite s'avise de monter en chaire à Paris, et d'y soutenir une thèse publique pour apprendre à des Français que le plus pieux de leurs tragiques n'est *ni poète ni chrétien ;* (*nec poëta, nec christianus*).

Faut-il s'étonner après cela, que les Onuphres et les Théobaldes, malgré le dernier chapitre du chef-d'œuvre de La Bruyère, (car ses Dialogues sur le Quiétisme n'avaient pas encore vu le jour), interprétant sans le comprendre ce qu'il eût été plus sage de ne pas vouloir expliquer, se soient obstinés à révoquer en doute la charité d'un Satirique et la piété d'un Philosophe ? Quant au Satirique, j'en conviens, il a fréquemment immolé à l'indignation ou à la risée publique, et le fanatisme qui détruit la morale de toutes les religions, et l'hypocrisie qui dispense d'en avoir aucune : mais tout le talent du Philosophe et toutes les ressources de sa dialectique n'en furent pas moins employés à défendre la Religion véritable, qui n'est ni celle de Jansénius, ni celle de Molina, et sur-tout à établir par des preuves nouvelles et frappantes ces dogmes fondamentaux sur lesquels reposent tous les cultes, toutes les doctrines religieuses répandues dans l'Univers. Ses Censeurs pouvaient argumenter sur l'existence de l'Être suprême, et les récompenses de la vie à venir, avec plus de désintéressement, et par là même plus de mérite : mais aucun d'eux, à ce qu'il me semble, ne l'a fait en aussi bon style et avec autant d'esprit.

Page 256. *Puisque l'un et l'autre exigent le talent de bien peindre et de bien définir, etc.*

La Bruyère observe lui-même que *tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre.* C'est le principe, ou si l'on veut, l'axiôme fondamental de sa théorie de l'art d'écrire : et cet axiôme est vrai, mais il veut être expliqué. Bien définir pour le grand écrivain n'est pas seulement renfermer des explications plus ou moins justes dans des *sentences* plus ou moins concises : telle chose pour être définie n'a besoin que d'être montrée, telle autre veut être approfondie, décomposée par l'analyse dans toutes ses parties, exprimée dans ses moindres nuances ; tel objet s'explique par un trait, par une métaphore ; tel autre par un exemple, par un contraste, par une comparaison, par un parallèle. C'est d'ailleurs à la réunion des détails que tient la vérité de l'ensemble ; et c'est en parcourant l'ensemble des objets qu'on peut saisir les rapports et toutes les nuances des détails. Ainsi puisqu'il s'agit d'un écrivain moraliste, bien définir n'est pas seulement pour lui nous apprendre à distinguer telle vertu de telle autre vertu, ou tel vice de tel autre vice ; c'est tantôt remonter à leurs causes, tantôt descendre à leurs effets ; nous enseigner quelquefois comment ils s'engendrent les uns les autres ; en suivre la filiation, en faire, pour ainsi dire, la généalogie : et voilà ce que La Bruyère appelle bien définir.

De même bien peindre n'est pas seulement figurer par des expressions, rappeler par des sons pittoresques ce

qui frappe l'œil ou l'oreille : c'est animer par les tours, par les images et les couleurs, tout ce qui affecte la pensée ; c'est dans le jeu de sa phrase et dans l'allure de son style, dessiner et reproduire tous les mouvemens de son âme et de son esprit, donner un corps à ses idées, et les rendre, en quelque sorte, visibles à l'imagination du lecteur : et voilà, si je ne me trompe, ce que La Bruyère appelle bien peindre. Or, c'est ainsi que tout l'esprit d'un auteur consiste à bien peindre et à bien définir.

De quelques jugemens portés jusqu'à ce jour sur le livre des Caractères.

Cet ouvrage eut, dès son apparition, un succès extraordinaire; mais il ne paraît pas que les contemporains de La Bruyère aient pénétré tous les secrets de son art : et il ne faut point s'en étonner.

Un livre contient le tableau des mœurs et des caractères du siècle : la vérité de ses peintures alarme le vice et le ridicule. L'envie s'alarme à son tour ; elle consent, pour perdre l'auteur, d'ajouter à l'éclat de l'ouvrage; au bas de ces portraits, vrais ou faux, elle écrit les noms des modèles : le succès s'en accroît, il gagne la province, il franchit la frontière, et ce livre se répand en Europe, traduit dans toutes les langues : la postérité lui donne son suffrage ; et il reste dans le très-petit nombre de ces écrits privilégiés auxquels on revient sans cesse, et dont on goûte la lecture comme l'entretien d'un ami plein

d'agrément et de raison, qui nous amuse et nous éclaire.

Il n'y a rien là de surprenant sans doute : au contraire, ce qui l'eût été beaucoup, c'est qu'on eût démêlé d'abord tout ce qu'il y avait dans ce livre, je ne dirai pas de talent, mais d'artifice et d'habileté. Tel est en général le sort de ces ouvrages *toujours plus beaux plus ils sont regardés* (*a*), qu'ils jouissent long-tems de l'estime et de l'admiration publiques avant que le goût lui-même se soit rendu un compte fidèle de tous les genres de mérite qui justifient leur succès. L'on ne manqua point d'attribuer la vogue surprenante des Caractères aux traits satiriques *qu'on y remarqua ou qu'on crut y voir* : et il n'est pas douteux que les explications vraies ou hasardées, enfin les clefs satiriques qu'on se permit d'en donner, n'aient contribué beaucoup à augmenter le bruit que fit ce livre dès sa naissance. « Peut-être, comme l'a remarqué celui de tous nos écrivains (*b*) qui me paraît avoir senti avec le plus de finesse, jugé avec le plus de goût et fait connaître avec plus d'art, *l'art prodigieux du style de La Bruyère*, peut-être que les hommes en général n'ont ni le goût assez exercé, ni l'esprit assez éclairé pour sentir tout le mérite d'un ouvrage de génie dès le moment où il paraît, et qu'ils ont besoin d'être avertis de ses beautés par quelque passion particulière qui fixe plus fortement leur attention sur elles. »

(*a*) Boileau, Epître à Racine.
(*b*) M. Suard.

Quoi qu'il en soit, il est du moins certain, (et cela me paraît digne de remarque), que les contemporains de La Bruyère ont accordé moins de louanges à son style qu'à ses pensées, à son art qu'à son esprit. Boileau qui dans le siècle du génie a été l'oracle du goût, en faisant du livre des Caractères un éloge insuffisant et peu motivé, observait, assure-t-on, que le moraliste s'était épargné ce qu'il y avait de plus difficile dans l'art d'écrire, *le travail des transitions*. J'observerai moi-même en passant, que l'historien du siècle de Louis XIV, citant avec honneur La Bruyère, n'ajoute pas un seul mot sur l'originalité de son style; lui qui dans un autre ouvrage (*a*), avait si bien remarqué que la netteté, la concision et quelquefois l'énergie des maximes de La Rochefoucault, avaient concouru à former l'esprit de ses contemporains à la précision et à la justesse, c'est-à-dire, à la raison.

Ménage fut celui de tous les hommes de lettres du dix-septième siècle (*b*) qui parut le mieux sentir le mérite de notre philosophe considéré comme écrivain.

« La Bruyère, dit-il, peut passer parmi nous pour un auteur d'une manière nouvelle. Personne avant lui

---

(*a*) Les *Commentaires sur Corneille*.

(*b*) Parmi les écrivains de ce siècle qui se sont le plus hautement prononcés en faveur du livre des Caractères, il faut aussi compter le père Bouhours, l'abbé Régnier, et l'abbé Fleury, ami de La Bruyère, et son successeur à l'Académie française.

n'avait trouvé la force et la justesse d'expression qui se rencontrent dans son livre. Il dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. Ce qui est encore beau chez lui, c'est que nonobstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses et qui ne rendent très-heureusement sa pensée. Je doute fort que cette manière d'écrire soit suivie. On trouve bien mieux son compte à suivre le style efféminé. Il faut avoir autant de génie que M. de La Bruyère pour l'imiter, et cela est bien difficile. Il est merveilleux à attraper le ridicule des hommes et à le développer. Ses caractères sont un peu chargés, mais ils ne laissent pas d'être naturels (*a*) ».

Les grands écrivains du règne de Louis XIV me semblent avoir été mieux appréciés, et loués bien plus dignement dans le dix-huitième siècle qu'ils ne l'avaient été de leur tems. Cette remarque géneralement vraie, devient sur-tout évidemment juste si nous l'appliquons à La Bruyère (*b*).

Vauvenargues qui, dans *ses Réflexions sur nos poètes et nos orateurs*, s'est attaché à caractériser tous ces grands écrivains du dix-septième siècle, y consacre à l'éloge de La Bruyère deux pages qui méritent d'être citées en entier. On y reconnaîtra, si je ne me trompe,

---

(*a*) *Ménagiana*, Tome 2, pag. 334.

(*b*) On sent que je ne dois pas m'arrêter ici sur quelques traits heureux, mais épars dans divers ouvrages du dix-huitième siècle. Il serait beaucoup trop facile de rassembler un grand nombre de pareils traits.

une admiration raisonnée à-la-fois et vivement sentie de l'auteur des Caractères.

« *Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence, qu'on ne trouve dans La Bruyère ;* et si on y desire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie, et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses Caractères. Nous fesons trop peu d'attention à la perfection de ces fragmens, *qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art* ».

« On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, *également capable de réflexion et de sentiment*, et doué avec avantage de cette invention, qui distingue la main des maîtres, et qui caractérise le génie ».

» Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on en voit dans ses Caractères. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal, de ces traits qui caractérisent, non pas une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon ou de Bossuet ; ce qui vient en grande partie, de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits ; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ri-

dicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre. Mais on ne lui peut disputer sans injustice, une forte imagination, un caractère véritablement original, et un génie créateur ».

Il y a ici, ce me semble, quelques opinions peu fondées : mais il y a aussi des traits remarquables par leur justesse et leur concision : tels m'ont paru du moins ceux que j'ai soulignés. Ce qui n'est pas médiocrement plaisant, c'est qu'après avoir ainsi caractérisé La Bruyère, Vauvenargues s'étonnait (dans sa première édition) *qu'on sentît quelquefois en un si beau génie les bornes de l'esprit humain. Cela prouve*, ajoutait-il, *qu'il est possible qu'un auteur ait moins de profondeur et de sagacité que des hommes moins pathétiques. Peut-être que le Cardinal de Richelieu était supérieur à Milton.* Et il partait de ce curieux rapprochement pour établir un long parallèle entre La Bruyère et Fénelon qu'on ne peut rapprocher que par leurs différences. Les *parallèles* sont en général des morceaux très-brillans. On y met beaucoup d'esprit, et je crois qu'il ne serait pas impossible d'y mettre de la raison. Il en est à-coup-sûr de très-ingénieux, il en est même d'éloquens ; il en est peut-être de justes.

Ce qui me paraît le plus digne d'observation dans ces fragmens de Vauvenargues, c'est la manière dont il envisage le moraliste dans La Bruyère qui, s'il faut l'en croire, a *pensé qu'on ne pouvait peindre les*

hommes assez petits, et s'est bien plus attaché à relever leurs faiblesses que leur force. Cette remarque est au fond assez juste, quoique cependant exagérée dans sa première partie; mais elle devait sur-tout être de la plus grande évidence aux yeux du philosophe qui, doué d'une sensibilité généreuse, plein d'estime, ou si l'on veut, d'indulgence pour l'humanité, *loin de sonder le cœur de l'homme pour y trouver les replis dans lesquels se réfugie et se cache le vice, y a cherché sur-tout les resources qu'il conserve pour la vertu*; observation déjà faite par une femme (*a*) qui a

---

(*a*) Dans un morceau *sur Vauvenargues* qui fait partie des *Mélanges de littérature* publiés par M. Suard. J'en citerai un court passage: remarquable par la finesse des pensées, il a de plus l'avantage de rentrer dans notre sujet.

« Que La Rochefoucault, et ceux qui, comme lui, n'ont observé, n'ont employé que nos misères, plaisent de préférence au plus grand nombre des lecteurs, on en est peu surpris; tant de gens sont ravis qu'on les décourage, pour n'avoir pas la honte de se décourager eux-mêmes! Que La Bruyère, que Montagne soient plus généralement goûtés que Vauvenargues, cela peut tenir à la différence du genre, autant qu'à celle du mérite ».

» La Bruyère a peint de l'homme l'effet qu'il produit dans le monde, Montagne les impressions qu'il en reçoit, Vauvenargues les dispositions qu'il y porte. L'un forme un tableau des traits épars sous nos yeux, l'autre réveille les sensations fugitives ensevelies dans notre mémoire, le troisième va chercher en nous ce que nous n'y pouvons démêler qu'à force d'esprit. La Bruyère nous épargne la peine de la réflexion; Montagne nous conduit à réfléchir; il faut avoir réfléchi pour se plaire avec Vauvenargues, et si peu de gens réfléchissent assez pour profiter même des reflexions des autres ».

beaucoup

beaucoup d'esprit et de talent, et beaucoup de grace dans l'un et dans l'autre. Cependant Vauvenargues lui-même finit par s'essayer à peindre des Caractères satiriques. Mais, pour emprunter encore les expressions de l'écrivain déjà cité, *ce genre ne pouvait être celui de Vauvenargues. Indulgent dans ses principes autant que noble dans ses penchans, et comme lui-même le dit de Fénelon*, plus tendre pour la vertu qu'implacable au vice, *il ne pouvait manier avec assez de vigueur les armes quelquefois cruelles de la satire.*

Il suit de tout cet examen que Vauvenargues avait vivement senti presque tous les genres de mérite de La Bruyère, mais qu'il était encore bien loin d'être remonté à leur source, et de s'être rendu raison des richesses du talent, et de la profonde connaissance de l'art qu'ils supposent.

M. Suard fit enfin (*a*) ce que n'avait pas fait Vauvenargues. Il affirma, comme lui, qu'il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qui ne se trouve dans La Bruyère; et il ne se borna point à l'affirmer. Il réfuta la critique de Boileau, peu digne en effet d'un tel maître, qui ne pouvait pas ignorer *qu'il y a dans l'art d'écrire des secrets plus importans que celui de trouver ces formules qui servent à lier les idées et à unir les parties du discours*: et il montra que La Bruyère, *en évitant les transitions*, s'était imposé

(*a*) Dans sa notice sur La Bruyère, imprimée pour la première fois dans un *Choix de Caractères*.

dans l'exécution *une tâche tout autrement difficile que celle dont il s'était dispensé.* (*a*).

« Quelque universelle que soit la réputation dont jouit La Bruyère, ajoute M. Suard, il paraîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands Hommes qu'on vient de citer, (Bossuet, Montesquieu, Voltaire et Rousseau); mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses Caractères, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre Langue. »

L'auteur de cette excellente Notice fait connaître ensuite, et ce qui vaux mieux, il fait sentir tous ces différens genres de beautés : il fait sentir aussi *l'art prodigieux* du style de La Bruyère, *tour-à-tour noble et familier, éloquent et railleur, fin et profond, amer et gai.* Il analyse avec une égale finesse des mérites si divers, et il les prouve toujours par les plus heureux exemples ; adresse qui ne mérite point des louanges médiocres, si, comme

---

(*a*) Tout cela est incontestable : mais j'ai cru voir que La Bruyère, *en évitant les transitions, en écrivant par fragmens et par pensées détachées*, s'était bien plutôt ménagé des ressources qu'il ne s'était créé des obstacles ; et qu'il trouvait constamment dans sa méthode de composition de si précieux avantages pour un talent riche et industrieux comme le sien, que des difficultés bien plus nombreuses, plus effrayantes encore, ne sauraient entrer en comparaison. C'est ce que je me suis efforcé de mettre en évidence dans le texte.

le prétend La Bruyère lui même, *le choix des pensées est invention* (a).

Si toutefois l'ingénieux critique se fût borné à mettre en saillie et dans un plus grand jour l'art profond et caché de La Bruyère, il aurait été sans doute plus curieux encore qu'utile : mais il a parcouru la chaîne de ses beautés jusqu'au premier anneau ; il est remonté à leur principe ; et c'est ainsi qu'il a rendu ses observations profitables à tous ceux qui, assez justes pour reconnaître dans La Bruyère un modèle, et plus encore un guide excellent, ne regardent pas comme une étude vaine et infructueuse, de chercher quels principes constituaient l'art dans la pensée d'un si habile artiste, et quelle application particulière il a fait de ces principes à son genre de composition.

M. Suard, après avoir remarqué que, pour éviter la monotonie qui semblait inévitable dans une longue suite de peintures et de réflexions, La Bruyère s'était efforcé de changer avec une extrême mobilité de ton et même de sentiment, ajoute : » Et ne croyez pas que ces mouvemens si divers soient l'explosion naturelle d'une âme très-sensible, qui, se livrant à l'impression qu'elle reçoit des objets dont elle est frappée, s'irrite contre un vice, s'indigne d'un ridicule, s'enthousiasme pour les mœurs et la vertu. La Bruyère montre par-tout les sentimens d'un honnête homme; mais il n'est ni apôtre, ni misantrope. Il se passionne, il est vrai; mais c'est comme

(a) Chap. I. *Des ouvrages de l'esprit.*

le poète dramatique qui a des caractères opposés à mettre en action. Racine n'est ni Néron, ni Burrhus; mais il se pénètre fortement des idées et des sentimens qui appartiennent au caractère et à la situation de ses personnages, et il trouve dans son imagination, exaltée par les sentimens et les idées dont il est plein, tous les traits dont il a besoin pour les peindre ».

C'est lorsque ce passage a été connu qu'on a pu se flatter enfin d'avoir une véritable clef, non des peintures satiriques de La Bruyère, mais de son talent et de son esprit. Je dois l'avouer, et je l'avoue sans peine, cette clef m'a beaucoup servi lorsque j'ai essayé de pénétrer dans les secrets du style et de la composition de La Bruyère. Une main plus adroite et plus sûre, pourrait en faire après moi un bien meilleur usage, pour l'avantage des lettres, et sur-tout de ce bel art de l'éloquence auquel on ne peut se livrer sans l'aimer passionnement.

Je m'étonne que M. de La Harpe, après avoir lu cette Notice, ait inséré dans son Lycée (*a*) un *article* sur La Bruyère où d'excellens traits se rencontrent sans doute, mais où il y a aussi des remarques fausses, ou, qui pis est peut-être, insignifiantes, et véritablement trop disproportionnées avec l'importance de l'ouvrage de La Bruyère et du sien. C'est une critique de journal, qui fut d'abord insérée dans le *Mercure* où elle était fort à sa place, et transplantée depuis par l'auteur dans un Cours de littérature, où elle me paraît fort déplacée.

(*a*) *Voyez* Le Cours de littérature, tome VII.

Plus M. de La Harpe s'est distingué dans la critique littéraire, plus on accorde de poids à son autorité, plus je me suis cru forcé de remarquer l'insuffisance, et quelfois la fausseté de ses aperçus, lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui tient dans notre littérature un des rangs les plus distingués. Du reste, il est très-possible que ce soit moi qui me trompe. Tout doit ici m'inspirer une grande défiance, et la faiblesse de mes lumières, et l'habileté de celui que je me permettrais de combattre, avec les égards qu'il mérite, (quoique lui-même en pareil cas, s'en soit trop souvent dispensé), si une semblable discussion ne devait pas avoir dans cette note plus de longueur que d'intérêt.

FIN.

BAUDOUIN ET Ce, IMP. DE L'INSTITUT.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google